NAZIONALE
B. Prov.
I
1246
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXX

Palchetto C

Num.° d' ordine 12, 5, 599

B. Prov. III 1246

SBN
0.12.831

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME X.

A BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

CORRESPONDANCE.

SUITE DES LETTRES

à

MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Mon neveu m'a écrit qu'il ſe propoſoit de viſiter en paſſant le philoſophe de Ferney; je lui envie le plaiſir qu'il a eu de vous entendre. Mon nom étoit de trop dans vos converſations, & vous aviez tant de matières à traiter, que leur abondance ne vous impoſoit pas la néceſſité d'avoir recours au ſolitaire de Sans-Souci pour fournir à vos entretiens. Vous me parlez d'une colonie de philoſophes qui ſe propoſent de s'établir à Clèves; je ne m'y oppoſe point, je puis leur accorder ce qu'ils demandent, au bois près, que le ſéjour de leurs compatriotes a presque entièrement détruit dans ces forêts; toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés & qu'en imprimant ils obſervent de la décence dans leurs écrits.

La ſcène qui s'eſt paſſée à Amiens eſt tragique; mais n'y-a-t-il pas de la faute de ceux qui ont été punis? Faut-il heurter de front

des préjugés que le temps a conſacrés dans l'eſprit des peuples, & ſi l'on veut jouir de la liberté de penſer, faut-il inſulter à la croyance établie? Quiconque ne veut point remuer, eſt rarement perſécuté. Souvenez-vous de ce mot de Fontenelle: ſi j'avois la main pleine de vérités, diſoit-il, j'y penſerois plus d'une fois avant de l'ouvrir. Le vulgaire ne mérite pas d'être éclairé, & ſi vos parlemens ont ſévi contre ce malheureux jeune homme qui a frappé ce ſigne que les chrétiens révèrent comme le ſymbole de leur ſalut, accuſez-en les lois du royaume; c'eſt ſelon ces lois que tout magiſtrat fait ſerment de juger; il ne peut prononcer ſa ſentence que ſelon ce qu'elles contiennent, & il n'y a de reſſource pour l'accuſé qu'en prouvant qu'il n'eſt pas dans le cas de la loi. Si vous me demandez, ſi j'aurois prononcé un arrêt auſſi dur, je vous dirai que non, & que ſelon mes lumières naturelles j'aurois proportionné la punition au délit: vous avez briſé une ſtatue, je vous condamne à la rétablir; vous n'avez pas ôté le chapeau devant le curé de la paroiſſe qui portoit ce que vous ſavez, eh bien, je vous condamne à vous préſenter

quinze jours conſécutifs ſans chapeau à l'égliſe; vous avez lu des ouvrages de Voltaire, oh çà, Monſieur le jeune homme, il eſt bon de vous former le jugement, & pour cet effet on vous enjoint d'étudier la ſomme de-ſaint Thomas; & le quidam de Mr le Curé, l'étourdi, auroit peut-être été puni plus ſévèrement de cette manière qu'il ne l'a été par ces juges; car l'ennui eſt un ſiècle & la mort un moment. Que le ciel ou la deſtinée écartent cette mort de votre tête, & que vous éclairiez doucement & paiſiblement ce ſiècle que vous illuſtrez! Si vous venez à Clèves, j'aurai encore le plaiſir de vous revoir & de vous aſſurer de l'admiration que votre beau génie m'a toujours inſpiré.

Sur ce &c.

Je crois que vous avez déjà reçu les lettres que je vous ai écrites ſur le ſujet des émigrans. Il ne dépend que des philoſophes de partir & d'établir leur ſéjour dans le lieu de mes États qui leur conviendra le mieux. Je n'entends plus parler de Tronchin; je le crois parti, &

ſuppoſé qu'il ſoit encore ici, cela ne le rendra pas plus inſtruit de ce qui ſe paſſe chez moi & de ce que je vous écris. Quant à ceux de Berne, je ſuis très-réſolu à les laiſſer brûler des livres, s'ils y trouvent du plaiſir, parce que tout le monde eſt maître chez ſoi, & qu'importe à nous autres qu'ils brûlent Mr de Fleury? N'avez-vous pas fait paſſer par les flammes les cantiques de Salomon pour les avoir mis en beaux vers françois? Lorsque les magiſtrats & les théologiens ſe mettent en train de brûler, ils jeteroient la bible au feu, s'ils la rencontroient ſous leurs mains. Toutes ces choſes qui viennent d'arriver aux Calas, aux Syrven, & en dernier lieu à Amiens, me font ſoupçonner que la juſtice eſt mal adminiſtrée en France, qu'on ſe précipite ſouvent dans les procédures & qu'on s'y joue de la vie des hommes. Le Préſident Montesquieu étoit prévenu pour cette jurisprudence qu'il avoit ſucée avec le lait; cela ne m'empêche pas d'être perſuadé qu'elle a grand beſoin d'être réformée, & qu'il ne faut jamais laiſſer aux tribunaux le pouvoir d'exécuter des ſentences de mort, avant qu'elles n'ayent été revues par des tribunaux ſuprêmes & ſi-

gnées par le ſouverain. C'eſt une choſe pitoyable que de caſſer des arrêts & des ſentences quand les victimes ont péri; il faudroit punir les juges & les reſtreindre avec tant d'exactitude, qu'on n'eût pas déſormais de pareilles rechutes à craindre. Sancho Pança étoit un grand jurisconſulte; il gouvernoit ſagement ſon île de Barataria; il ſeroit à ſouhaiter que les préſidiaux euſſent toujours ſa belle ſentence ſous les yeux; ils reſpecteroient au moins davantage la vie des malheureux, s'ils ſe rappeloient qu'il vaut mieux ſauver un coupable que de perdre un innocent. Si je me le rappelle bien, c'eſt à Toulouſe où il y a une meſſe fondée pour la pie qui couvre encore de honte la mémoire des magiſtrats inconſidérés qui firent exécuter une fille innocente, accuſée d'un vol qu'une pie apprivoiſée avoit fait; mais ce qui me révolte le plus, eſt cet uſage barbare de donner la queſtion aux gens condamnés, avant de les mener au ſupplice; c'eſt une cruauté en pure perte & qui fait horreur aux ames compatiſſantes qui ont encore conſervé quelque ſentiment d'humanité. Nous voyons encore chez les nations que les lettres ont le plus polies, des reſtes de

l'ancienne férocité de leurs mœurs. Il eſt bien difficile de rendre le genre humain bon & d'achever d'apprivoiſer cet animal le plus ſauvage de tous. Cela me confirme dans mon ſentiment, que les opinions n'influent que foiblement ſur les actions des hommes; car je vois partout que leurs paſſions l'emportent ſur le raiſonnement. Suppoſons donc que vous parviniſſiez à faire une révolution dans la façon de penſer, la ſecte que vous formeriez ſeroit peu nombreuſe, parce qu'il faut penſer pour en être & que peu de perſonnes ſont capables de ſuivre un raiſonnement géométrique & rigoureux. Et ne comptez-vous rien ceux qui par état ſont oppoſés aux rayons de lumière qui découvrent leur turpitude? ne comptez-vous pour rien les princes auxquels on a inculqué qu'ils ne règnent qu'autant que le peuple eſt attaché à la religion? ne comptez-vous pour rien ce peuple qui n'a de raiſon que les préjugés, qui hait les nouveautés en général & qui eſt incapable d'embraſſer celles dont il eſt queſtion, qui demandent des têtes méthaphyſiques & rompues dans la dialectique pour être conçues & adoptées? Voilà de grandes difficultés

que je vous propoſe & qui je crois ſe trouveront éternellement dans le chemin de ceux qui voudront annoncer aux nations une religion ſimple & raiſonnable.

Si vous avez quelque nouvel ouvrage dans votre porte-feuille, vous me ferez plaiſir de me l'envoyer; les livres nouveaux qui paroiſſent à préſent, font regretter ceux du commencement de ce ſiècle. L'hiſtoire de l'abbé Velly eſt ce qu'il a paru de meilleur; car je n'appelle pas des livres tout ce tas d'ouvrages faits ſur le commerce & ſur l'agriculture, par des auteurs qui n'ont jamais vu ni vaiſſeaux ni charrues. Vous n'avez plus de poëtes dramatiques en France, plus de ces jolis vers de ſociété dont on en voyoit tant autrefois. Je remarque un eſprit d'analyſe & de géométrie dans tout ce qu'on écrit; mais les belles lettres ſont ſur leur déclin; plus d'orateurs célèbres, plus de vers agréables, plus de ces ouvrages charmans qui faiſoient autrefois une partie de la gloire de la nation françoiſe. Vous avez le dernier ſoutenu cette gloire; mais vous n'aurez point de ſucceſſeurs. Vivez donc long-temps, conſervez votre ſanté & votre belle humeur, &

que le Dieu du goût, les Muſes & Apollon, par leur puiſſant ſecours, prolongent votre carrière & vous rajeuniſſent plus réellement que les filles de Pélée n'eurent intention de rajeunir leur père! j'y prendrai plus de part que perſonne. Au moins ayant parlé d'Apollon, il ne m'eſt plus permis, ſans commettre un mélange profane, de vous recommander à la ſainte garde de Dieu.

Vous aurez vu par ma lettre précédente que des philoſophes paiſibles doivent s'attendre d'être bien reçus chez moi. Je n'ai ni vu ni parlé au fils de l'Hippocrate moderne. Je ne ſais ce qui peut être tranſpiré du deſſein de vos philoſophes; je m'en lave les mains. Je ſuis ici dans une province où l'on préfère la phyſique à la métaphyſique; on cultive ſes champs, on a rebâti huit mille maiſons & l'on fait des milliers d'enfans par an, pour remplacer ceux qu'une fureur politique & guerrière a fait périr. Je ne ſais ſi, tout bien conſidéré, il n'eſt pas plus avantageux de travailler à la population

qu'à faire de mauvais argumens? Les ſeigneurs & le peuple, occupés des ſoins de leur rétabliſſement, vivent en paix; ils ſont ſi pleins de leur ouvrage, que perſonne ne fait attention au culte de ſon voiſin. Les étincelles de haine de religion qui ſe ranimoient ſouvent avant la guerre, ſont éteintes, & l'eſprit de tolérance gagne journellement dans la façon de penſer générale des habitans. Croyez que le déſœuvrement donne lieu à la plupart des diſputes; pour les éteindre en France, il ne faudroit que renouveler les temps des défaites de Poitiers & d'Azincourt: vos eccléſiaſtiques & vos parlemens, fortement occupés de leurs propres affaires, ne penſeroient qu'à eux & laiſſeroient le public & le gouvernement tranquilles. C'eſt une propoſition à faire à ces Meſſieurs; je doute toutefois qu'ils l'approuvent. Vos ouvrages ſont répandus ici & entre les mains de tout le monde; il n'y a point de peuple, point de climat où votre nom ne perce, point de ſociété policée où votre réputation ne brille. Jouiſſez de votre gloire, & jouiſſez-en long-temps.

Sur ce &c.

Vous n'avez pas beſoin de me recommander les philoſophes; ils ſeront tous bien reçus, pourvu qu'ils ſoient modérés & paiſibles. Je ne puis leur donner ce que je n'ai pas; je n'ai point le don des miracles & ne puis reſſuſciter le bois du parc de Clèves que les François ont coupé & brûlé; mais d'ailleurs ils trouveront aſile & ſureté. Il me ſouvient d'avoir lu dans ce livre brûlé dont vous me parlez, qu'il étoit imprimé à Berne; les Bernois ont donc exercé une juridiction légitime ſur cet ouvrage; ils ont brûlé des conciles, des controverſes, des fanatiques & des papes, à quoi j'applaudis fort en qualité d'hérétique. Ce ne ſont que des niaiſeries en comparaiſon de ce qui vient d'arriver à Amiens; rôtir des hommes, paſſe la raillerie; jeter du papier au feu, c'eſt humeur. Vous devriez par repréſailles faire un auto-da-fé à Ferney, & condamner aux flammes tous les ouvrages de théologie & de controverſe de votre voiſinage, en raſſemblant autour du braſier des théologiens de toute ſecte, pour les régaler de ce doux ſpectacle; pour moi, dont

la foi eſt tiède, je tolère tout le monde, à condition qu'on me tolère moi; ſans m'embarraſſer même de la foi des autres. Vos miſſionnaires deſſilleront les yeux à quelques jeunes gens qui les liront ou les fréquenteront; mais que de bêtes dans le monde qui ne penſent point, que de perſonnes livrées au plaiſir que le raiſonnement fatigue, que d'ambitieux occupés de leurs projets? ſur ce grand nombre combien peu de perſonnes aiment à s'inſtruire & à s'éclairer? Le brouillard épais qui aveugloit l'humanité du Xme au XIIIme ſiècle eſt diſſipé; cependant la plupart des yeux ſont myopes, quelques uns ont les paupières collées. Vous avez en France des convulſionaires, en Hollande on connoît les fins, ici les piétiſtes; il y aura de ces eſpèces-là tant que le monde durera, comme il ſe trouve des chênes ſtériles dans les forêts & des frelons près des abeilles. Croyez que ſi des philoſophes fondoient un gouvernement, au bout d'un demi-ſiècle le peuple ſe forgeroit des ſuperſtitions nouvelles & attacheroit ſon culte à un objet quelconque qui frapperoit ſes ſens; ou il ſe feroit de petites idoles, ou il révéreroit les tombeaux de ſes

fondateurs, ou il invoqueroit le ſoleil, ou quelque abſurdité pareille l'emporteroit ſur le culte pur & ſimple de l'être ſuprême. La ſuperſtition eſt une foibleſſe de l'eſprit humain; elle eſt inhérente à cet être; elle a toujours été, elle ſera toujours; les objets d'adoration pourront changer comme vos modes de France; mais que m'importe qu'on ſe proſterne devant une pâte de pain-azyme, devant le bœuf Apis, devant l'arche de l'alliance ou devant une ſtatue? le choix ne vaut pas la peine, la ſuperſtition eſt la même, & la raiſon n'y gagne rien; mais de ſe bien porter à 70 ans, d'avoir l'eſprit libre, d'être encore l'ornement du Parnaſſe à cet âge comme dans ſa première jeuneſſe, cela n'eſt pas indifférent; c'eſt votre deſtin, je ſouhaite que vous en jouiſſiez longtemps & que vous ſoyez auſſi heureux que le comporte la nature humaine.

Sur ce &c.

Je

Je vous fais mes remercimens pour la belle tragédie que je viens de recevoir, & pour les ouvrages intéreſſans que j'attends encore & qui ne tarderont pas d'arriver. J'ai donné commiſſion de chercher l'abrégé de Fleury, s'il s'en trouve à Berlin, pour vous l'envoyer. On prétend qu'un docteur Erneſti a réfuté cet ouvrage; mais ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'étant luthérien il s'eſt vu néceſſité de plaider la cauſe du pape, ce qui a fort édifié la cour de Saxe.

Je vous envoie en même temps un poëme ſingulier pour le choix du ſujet, ce ſont les réflexions de l'Empereur Marc-Aurèle, miſes en vers. J'aime encore la poëſie. Je n'ai que de foibles talens; mais comme je ne barbouille du papier que pour m'amuſer, auſſi peu importe-t-il au public que je joue au wisc ou que je lutte contre la difficulté de la verſification; ceci eſt plus facile & moins haſardeux que d'attaquer l'hydre de la ſuperſtition. Vous croyez que je penſe que le peuple a beſoin du frein de la religion pour être contenu; je vous aſſure que ce n'eſt pas mon ſentiment; au con-

traire, l'expérience me range entièrement de l'opinion de Bayle. Une ſociété ne ſauroit ſubſiſter ſans lois, mais bien ſans religion, pourvu qu'il y ait un pouvoir qui par des peines afflictives contraigne la multitude à obéir à ces lois; cela ſe confirme par l'expérience des ſauvages qu'on a trouvés dans les îles Marianes, qui n'avoient aucune idée métaphyſique dans leur tête; cela ſe prouve encore plus par le gouvernement chinois où le théisme eſt la religion de tous les grands de l'état. Cependant, comme vous voyez que dans cette vaſte monarchie le peuple s'eſt abandonné à la ſuperſtition des bonzes, je ſoutiens qu'il en arriveroit de même ailleurs, & qu'un État purgé de toute ſuperſtition ne ſe ſoutiendroit pas longtemps dans ſa pureté, mais que de nouvelles abſurdités reprendroient la place des anciennes, & cela au bout de peu de temps. La petite doſe de bon ſens répandue ſur la ſurface de ce globe eſt, ce me ſemble, ſuffiſante pour fonder une ſociété généralement répandue, à peu près comme celle des jéſuites, mais non pas un État. J'enviſage les travaux de nos philoſophes d'à préſent comme très-utiles, parce qu'il faut

faire honte aux hommes du fanatisme & de l'intolérance, & que c'eſt ſervir l'humanité que de combattre ces folies cruelles & atroces qui ont transformé nos ancêtres en bêtes carnaſſieres: détruire le fanatisme, c'eſt tarir la ſource la plus funeſte des diviſions & des haines préſentes à la mémoire de l'Europe, & dont on découvre les veſtiges ſanglans chez tous les peuples. Voilà pourquoi vos philoſophes, s'ils viennent à Clèves, ſeront bien reçus; voilà pourquoi le Baron de Werder, Préſident de la chambre, a déjà été prévenu de les favoriſer pour leur établiſſement; ils y trouveront ſureté, faveur & protection; ils y feront en liberté des vœux pour le patriarche de Ferney; à quoi j'ajouterai un hymne en vers au Dieu de la ſanté & de la poëſie, pour qu'il nous conſerve longues années ſon vicaire helvétique, que j'aime cent fois mieux que celui de ſaint Pierre qui réſide à Rome. Adieu.

P. S. Vous me demandéz ce qu'il me ſemble de Rouſſeau de Genève? Je penſe qu'il eſt malheureux & à plaindre. Je n'aime ni ſes paradoxes, ni ſon ton cyni-

que. Ceux de Neuchâtel en ont mal uſé envers lui; il faut reſpecter les infortunés, il n'y a que des ames perverſes qui les accablent.

Cet extrait du dictionnaire de Bayle dont vous parlez, eſt de moi; je m'y étois occupé dans un temps où j'avois beaucoup d'affaires; l'édition s'en eſt reſſentie. On en prépare à préſent une nouvelle où les articles des courtiſanes ſeront remplacés par ceux d'Ovide & de Lucrèce, & dans laquelle on reſtituera le bon article de David. Je vous envoie, comme vous le ſouhaitez, cet extrait informe, qui ne répond point à mon deſſein; il ſera ſuivi de la nouvelle édition, dès qu'elle ſera achevée; mais ce ne ſont que de légères chiquenaudes que j'applique ſur le nez du fanatisme; il n'eſt donné qu'à vous de l'écraſer. Il a eu le ſort des catins; il a été honoré tant qu'il étoit jeune; à préſent dans ſa décrépitude chacun l'inſulte. Le Marquis d'Argens l'a aſſez maltraité dans ſon Julien: cet ouvrage eſt moins incor-

reſt que ſes autres productions; cependant je n'ai pas été content de la ſortie qu'il fait à propos de rien contre Maupertuis. Il ne faut point troubler la cendre des morts. Quelle gloire y-a-t-il à combattre un homme que la mort a déſarmé? Maupertuis ſans doute a fait un mauvais ouvrage; c'eſt une plaiſanterie gravement écrite; il auroit dû l'égayer, pour que perſonne ne pût s'y tromper. Vous prîtes la choſe au tragique, vous attaquâtes ſérieuſement un badinage, & avec votre redoutable maſſue d'Hercule vous écraſâtes un moucheron. Pour moi, qui voulois conſerver la paix dans la maiſon, je fis ce que je pus pour vous empêcher d'éclater. Malgré tout ce que je vous diſois, vous en devintes le perturbateur; vous compoſâtes une libelle presque ſous mes yeux, vous vous ſervîtes d'une permiſſion que je vous avois donnée pour un autre ouvrage pour imprimer ce libelle. Enfin vous avez eu tous les torts du monde vis-à-vis de moi; j'ai ſouffert ce qui pouvoit ſe ſouffrir, & je ſupprime tout ce que votre conduite me donna d'ailleurs de juſtes ſujets de plainte, parce que je me ſens capable de pardonner. Vous n'avez rien

perdu en quittant ce pays; vous voilà à Ferney entre votre nièce & des occupations que vous aimez, reſpecté comme le Dieu des beaux arts, comme le patriarche des écraſeurs, couvert de gloire & jouiſſant de votre vivant de toute votre réputation, d'autant plus, qu'éloigné de plus de cent lieues de Paris, on vous conſidère comme mort & l'on vous rend juſtice.

Mais de quoi vous aviſez-vous de me demander des vers? Plutus a-t-il jamais requis Vulcain de lui fournir de l'or? Thétis a-t-elle jamais ſollicité le Rubicon de lui donner ſon filet d'eau? Puisque dans un temps où les rois & les empereurs étoient acharnés à me dépouiller, un miſérable s'alliant avec eux me pilla mon livre, puisqu'il a paru, je vous en envoie une édition en gros caractère. Si votre nièce ſe coiffe à la grecque ou à l'éclipſe, elle pourra s'en ſervir en guiſe de papillotes. J'ai fait des poëſies médiocres; en fait de vers, les médiocres & les mauvais ſont égaux, & il faut écrire comme vous ou ſe taire.

Il n'y a pas long-temps qu'un Anglois qui vous a vu a paſſé ici; il m'a dit que vous étiez

un peu voûté; mais que ce feu que Prométhée déroba ne vous manque point; c'eſt l'huile de la lampe. Ce feu vous ſoutiendra, vous irez à l'âge de Fontenelle, en vous moquant de ceux qui vous payent des rentes viagères & en faiſant une épigramme quand vous aurez achevé le ſiècle. Enfin, comblé d'années, raſſaſié de gloire & vainqueur, je vous vois monter l'Olympe, ſoutenu par les génies de Lucrèce, de Sophocle, de Virgile & de Locke, placé entre Newton & Épicure ſur un nuage brillant. Penſez à moi quand vous entrerez dans votre gloire.

Sur quoi je prie Dieu &c.

Non, il n'eſt point de plus plaiſant vieillard que vous. Vous avez conſervé toute la gaieté & l'aménité de votre jeuneſſe. Votre lettre ſur les miracles m'a fait pouffer de rire; je ne m'attendois pas à m'y trouver, & je fus ſurpris de m'y voir placé entre les Autrichiens & les cochons. Votre eſprit eſt encore jeune, & tant qu'il reſtera tel, il n'y a rien à craindre

pour le corps. L'abondance du fluide qui circule dans les nerfs & qui anime le cerveau, prouve que vous avez encore des reſſources pour vivre. Si vous m'aviez dit il y a dix ans ce que vous dites en finiſſant votre lettre, vous ſeriez encore ici. Sans doute que les hommes ont leurs foibleſſes, ſans doute que la perfection n'eſt point leur partage, je le reſſens moi-même, & je ſuis convaincu de l'injuſtice qu'il y a d'exiger des autres ce qu'on ne ſauroit accomplir & à quoi ſoi-même on ne ſauroit atteindre. Vous deviez commencer par-là, tout étoit dit, & je vous aurois aimé avec vos défauts, parce que vous avez aſſez de grands talens pour couvrir quelques foibleſſes. Il n'y a que les talens qui diſtinguent les grands hommes du vulgaire. On peut s'empêcher de commettre des crimes, mais on ne peut corriger un tempérament qui produit de certains défauts, comme la terre la plus fertile, en même temps qu'elle porte le froment, fait éclore de l'ivroie. La ſuperſtition ne donne que des herbes vénéneuſes; il vous eſt réſervé de l'écraſer avec votre redoutable maſſue, avec le ridicule que vous répandez ſur elle, qui

porte coup plus que tous les argumens: peu d'hommes ſavent raiſonner, tous craignent le ridicule.

Il eſt certain que ce qu'on appelle honnêtes gens en tout pays commence à penſer: dans la ſuperſtitieuſe Bohème, en Autriche ancien ſiége du fanatiſme, les perſonnes de miſe commencent à ouvrir les yeux, les images des ſaints ne jouiſſent plus du culte qu'on leur rendoit autrefois. Quelques barrières que la cour oppoſe à l'entrée des bons ouvrages, la vérité perce nonobſtant toutes ces précautions: quoique ſes progrès ne ſoient pas rapides, c'eſt toutefois un grand point que de voir un certain monde qui déchire le bandeau de la ſuperſtition. Dans nos pays proteſtans on va plus vîte; & peut-être ne faudra-t-il plus qu'un ſiècle pour que les animoſités qui naquirent des partis *ſub utraque et ſub una* ne ſoient entièrement éteintes. De ce vaſte domaine du fanatiſme, il ne reſte guères que la Pologne & la Bavière où la craſſe ignorance & l'engourdiſſement des eſprits maintiennent encore la ſuperſtition. Pour vos Genevois, depuis que vous y êtes, ils ſont non ſeulement

mécréans, ils ſont encore tous devenus beaux eſprits; ils ſont des converſations entières en antithèſes, c'eſt un miracle par vous opéré. Qu'eſt-ce que reſſuſciter un mort en comparaiſon de donner de l'imagination à qui la nature en a refuſé? En France aucun conte de balourdiſe qui ne roule ſur un Suiſſe; en Allemagne, quoique nous ne paſſions pas pour les plus découplés du monde, nous plaiſantons cependant la nation helvétique. Vous avez tout changé, vous créez des êtres là où vous réſidez: vous êtes le Prométhée de Genève.

Si vous étiez demeuré ici, nous ſerions à préſent quelque choſe. Une fatalité qui préſide aux choſes de la vie, n'a pas voulu que nous jouiſſions de tant d'avantages. A peine eûtes-vous quitté votre patrie que la belle littérature y tomba en langueur, & je crains que la géométrie n'étouffe en ce pays le peu de germes qui pourroient reproduire les beaux arts. Le bon goût fut enterré à Rome dans les tombeaux de Virgile, d'Ovide & d'Horace; je crains que la France en vous perdant n'ait le ſort des Romains. Quoi qu'il arrive, j'ai été votre contemporain, vous durerez autant que

j'ai à vivre, & je m'embarraſſe peu du goût, de la ſtérilité ou de l'abondance de la poſtérité. Adieu. Cultivez votre jardin, car voilà ce qu'il y a de plus ſage.

L'accident qui vous eſt arrivé attriſte tous ceux qui l'ont appris; nous nous flattons cependant qu'il n'aura point de ſuites. Vous n'avez presque point de corps, vous n'êtes qu'eſprit, & cet eſprit triomphe des maladies & des infirmités de la matière qu'il vivifie. Je vous félicite des avantages qu'a remportés le peuple de Genève ſur le conſeil des deux-cents & ſur ſes médiateurs; cependant il me paroît que ce ſuccès paſſager ne ſera pas de durée. Le canton de Berne & le Roi très-Chrétien ſont des ogres qui avalent de petites républiques en ſe jouant; on ne les offenſe pas impunément, & ſi ces ogres ſe mettent de mauvaiſe humeur, c'en eſt fait à tout jamais de notre Rome calviniſte: les cauſes ſecondes en décideront; je ſouhaite qu'elles tournent les choſes à l'avantage des bourgeois qui me paroiſſent

avoir le droit pour eux: en cas de malheur ils trouveront l'asile qu'ils ont demandé & les avantages qu'ils désirent.

Je vous remercie des corrections de mes vers, j'en ferai bon usage: la poésie est un délassement pour moi. Je sais que le talent que j'ai d'en faire est des plus bornés; mais c'est un plaisir d'habitude dont je me priverois avec peine, qui ne porte préjudice à personne, d'autant plus que les pièces que je compose n'ennuieront jamais le public, qui ne les verra pas. Je vous envoie encore deux contes. C'est un genre différent que j'ai essayé, pour varier la monotonie des sujets graves par des matières légères & badines. Je crois que vous devez avoir reçu des abrégés de Fleury, autant qu'on en a pu trouver chez le libraire.

Voilà les jésuites qui pourroient bien se faire chasser d'Espagne; ils se sont mêlés de ce qui ne les regardoit pas, & la cour prétend savoir qu'ils ont excité les peuples à la sédition. Ici dans mon voisinage l'Impératrice de Russie se déclare protectrice des dissidens; les évêques polonois en sont furieux. Quel malheureux siècle pour la cour de Rome! On l'attaque ou-

vertement en Pologne, on a chaſſé de France & de Portugal ſes gardes du corps; il paroît qu'on en fera autant en Eſpagne. Des philoſophes ſapent ouvertement les fondemens du trône apoſtolique; on perſifle le grimoire, on éclabouſſe la ſecte, on prêche la tolérance, tout eſt perdu: il faut un miracle pour relever l'Égliſe; c'eſt elle qui eſt frappée d'un coup d'apoplexie terrible, & vous aurez encore la conſolation de l'enterrer & de faire ſon épitaphe, comme vous fîtes autrefois celle de la ſorbonne. L'anglois Woolſton porte la durée de la ſuperſtition ſelon ſon calcul à deux cens ans: il n'a pu calculer ce qui eſt arrivé tout récemment. Il s'agit de détruire le préjugé qui ſert de fondement à cet édifice; il s'écroule de lui-même, & ſa chute n'en devient que plus rapide. Voilà ce que Bayle a commencé de faire; en quoi il a été ſuivi par nombre d'Anglois, & il vous a été réſervé de l'accomplir. Jouiſſez long-temps en paix de toutes les ſortes de lauriers dont vous vous êtes couvert; jouiſſez de votre gloire & du rare bonheur de voir qu'à votre couchant vos productions ſont auſſi brillantes qu'à votre aurore. Je ſouhaite

que ce couchant dure long-temps, & je vous assure que je suis un de ceux qui y prendront le plus d'intérêt.

J'aurois été fâché de vous savoir sitôt dans la compagnie de Bayle; hâtez-vous lentement de faire ce voyage, & souvenez-vous que vous faites l'ornement de la littérature françoise dans ce siècle où les lettres humaines commencent à dépérir; mais vous vivrez long-temps. Votre vieillesse est comme l'enfance d'Hercule; ce Dieu écrasoit des serpens dans son berceau, & vous, chargé d'années, vous écrasez le fanatisme. Vos vers sur la mort du Dauphin sont beaux; je crois qu'ils ont attaqué sainte Geneviève mal à propos, parce que la Reine & la moitié de la cour ont fait des vœux ridicules, au cas que le Dauphin en réchappât. La Reine a voulu aller à pied de Versailles à l'Église de saint Médard. Vous n'ignorez pas sans doute la sainte conversation de l'évêque de Beauvais avec Dieu, qui lui répondit: nous verrons ce que nous avons à faire. Dans un temps où

des évêques parlent à Dieu & où les Reines ſont des pélérinages, les oſſemens des bergères l'emportent ſur les ſtatues des héros, & on plante là les philoſophes & les poëtes. Les progrès de la raiſon humaine ſont plus lents qu'on ne le croit. En voici la véritable cauſe : preſque tout le monde ſe contente d'idées vagues des choſes, peu ont le temps de les examiner & de les approfondir; les uns, garrottés par les chaînes de la ſuperſtition dès leur enfance, ne veulent ou ne peuvent les briſer; d'autres, livrés aux frivolités, n'ont pas un mot de géométrie dans leur tête, & jouiſſent de la vie ſans qu'un moment de réflexion interrompe leurs plaiſirs. Ajoutez à cela les ames timides, les femmes peureuſes, & ce total compoſe la ſociété des hommes. S'il ſe trouve donc un homme ſur mille qui penſe, c'eſt beaucoup. Vous & vos ſemblables écrivez pour lui, le reſte ſe ſcandaliſe & vous damne charitablement. Pour moi, qui ne me ſcandaliſe point, je ſerai mon profit honnête du mémoire des avocats & de toutes les bonnes pièces que vous voudrez m'envoyer; je crois qu'il faut que toute la correſpondance de la

Suiſſe paſſe par Francfort ſur le Mein pour nous parvenir; je n'en ſuis cependant pas informé au juſte, vous pourrez l'apprendre là-bas facilement. Ah! ſi du moins vous aviez fait quelque ſéjour à Neuchâtel, vous auriez donné de l'eſprit au modérateur & à ſa ſainte ſéquelle. A préſent ce canton eſt comme la Béotie, en comparaiſon de Ferney & des lieux que vous habitez, & nous comme les Lapons. N'oubliez pas ces Lapons; ils aiment vos ouvrages & s'intéreſſent à votre conſervation.

Je ne ſuis pas le ſeul qui remarque que le génie & les talens ſont plus rares en France & en Europe dans notre ſiècle qu'à la fin du ſiècle précédent. Il vous reſte trois poëtes, mais qui ſont du ſecond ordre, la Harpe, Marmontel & Saint Lambert. Les injuſtices qui ſe font à Amiens n'empêchent pas qu'un pariſien de génie n'achève une bonne tragédie des innocens avec le glaive de la loi, mais la nation en rougit, mais le gouvernement penſera ſans doute à prévenir de tels abus; il faut encore conſidé-

rer

rer de plus, que plus un État eſt vaſte, plus il eſt expoſé à ce que des ſubalternes abuſent de leur autorité; le ſeul moyen de l'empêcher, eſt d'obliger tous les tribunaux du royaume de ne mettre en exécution des arrêts de mort qu'après qu'un conſeil ſuprême a revu les procédures & confirmé leur ſentence.

Il me ſemble que le jeune poëte, auteur du triumvirat, n'a pas plus de 73 ans; j'en juge ainſi parce qu'un commençant ne connoît ni ne ſent des nuances auſſi fines qu'il en eſt dans le caractère d'Octave, parce que les deux actes que j'ai lus ſont ſans déclamation & d'une ſimplicité qui ne plaît qu'après avoir épuiſé toutes les fuſées de la rhétorique. En ſuppoſant même qu'un jeune homme ait fait cet ouvrage, il eſt ſûr qu'un ſage l'a retouché ou refondu. Vous m'en avez donné trop & trop peu pour vous arrêter en ſi beau chemin. Je vous compare aux rois; il en coûte d'obtenir leur premier bienfait; celui-là donné, on les accoutume à continuer de même. J'ai lu votre article de Julien avec plaiſir; cependant j'aurois déſiré que vous euſſiez plus ménagé cet abbé de la Bletterie; tout dévot, tout janſéniſte qu'il eſt,

il a le premier rendu hommage à la vérité; il a rendu juſtice (quoiqu'avec des ménagemens qu'il lui convenoit de garder) au caractère de Julien; il ne l'a point appelé apoſtat; il faut tenir compte à un janſéniſte de ſa ſincérité. Il auroit peut-être été plus adroit de lui donner des éloges, comme on applaudit à un enfant qui commence à balbutier, pour l'encourager à mieux faire. Le paſſage d'Ammien Marcellin eſt interpolé ſans doute; vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire ce qui précède & ce qui ſuit; ces deux phraſes ſe lient ſi bien que la fraude ſaute aux yeux. C'étoit le bon temps dans les premiers ſiècles, on accommodoit les ouvrages à ſon gré; Joſeph s'en eſt reſſenti également, l'évangile de St Jean de même. Tout ce qui m'étonne, eſt que Meſſieurs les correcteurs ne ſe ſoient pas apperçus de certaines incongruités auxquelles ils n'ont fait aucune attention, & qu'ils auroient pu rectifier d'un coup de plume, comme la double généalogie, la prophétie dont vous faites mention, & nombre d'erreurs de noms de villes & de géographie. Ces ouvrages, marqués au ſceau de l'humanité, c'eſt à dire pleins de bé-

vues, d'inconſéquences, de contradictions, devoient ainſi ſe déceler eux-mêmes. L'abrutiſſement de l'eſpèce humaine durant tant de ſiècles a prolongé le fanatisme; enfin vous avez été le Bellérophon qui a terraſſé la Chimère. Vivez donc pour achever d'en diſperſer les reſtes; mais ſurtout ſongez que le repos & la tranquillité d'eſprit ſont les ſeuls biens dont nous puiſſions jouir durant notre pélérinage, & qu'il n'eſt aucune gloire qui en approche. Je vous ſouhaite ces biens, & je jure par Épicure & par Ariſtide qu'aucun de vos admirateurs ne s'intéreſſe plus que moi à votre félicité.

J'avois cru pendant les troubles qui déſoloient l'Europe, que la terre de Ferney & la ville de Genève étoient comme l'arche où quelques juſtes furent préſervés des calamités publiques; mais, il faut l'avouer, il n'eſt aucun lieu où l'inquiétude des hommes & l'enchaînement fatal des cauſes ne puiſſe amener le fléau de la guerre. Je plains les citoyens de la Rome calvi-

niſte de ſe trouver réduits à la dure néceſſité d'abandonner leur patrie, ou de renoncer aux priviléges de leur liberté: ils ont à faire à trop forte partie, & les François les traitent à la rigueur. Lentulus, qui a fait un tour dans ſa patrie, s'étoit propoſé de paſſer chez vous, ſi ce cordon impénétrable ne l'en avoit empêché. Voilà comme tout ſe dénature par les lois de la viciſſitude. La ville de Jéruſalem, bâtie pour le peuple de Dieu, eſt poſſédée par les Turcs; le capitole, cet aſile des nations, ce lieu auguſte où s'aſſembloit un ſénat maître de l'univers, eſt maintenant habité par des recollets, & Ferney, douce & agréable retraite philoſophique, ſert de quartier-général aux troupes françoiſes; mais vous adoucirez ces guerriers farouches, comme Orphée votre devancier apprivoiſa les tigres & les lions.

Il eſt fâcheux que vous ſoyez aſſujetti comme le reſte des êtres aux infirmités de l'âge; il faudroit que des corps joints à des ames privilégiées comme la vôtre en fuſſent exempts. Les arts & la ſociété de notre petite contrée regretteront à jamais votre perte; ce ne ſont pas de celles qu'on répare facilement; auſſi

votre mémoire ne périra-t-elle pas parmi nous.

Vous pouvez vous ſervir de nos imprimeurs ſelon vos déſirs; ils jouiſſent d'une liberté entière; & comme ils ſont liés avec ceux de Hollande, de France & d'Allemagne, je ne doute pas qu'ils n'ayent des voies pour faire paſſer les livres où ils le jugent à propos.

Voilà pourtant un nouvel avantage que nous venons de remporter en Eſpagne; les jéſuites ſont chaſſés de ce royaume; de plus, les cours de Verſailles, de Vienne & de Madrid ont demandé au Pape la ſuppreſſion d'un nombre conſidérable de couvens; on dit que le ſaint père ſera obligé d'y conſentir, quoiqu'en enrageant. Quelle révolution! A quoi ne doit pas s'attendre le ſiècle qui ſuivra le nôtre? La coignée eſt miſe à la racine de l'arbre. D'une part la voix des philoſophes s'élève contre les abſurdités d'une ſuperſtition révérée, d'une autre les abus de la diſſipation force les princes à s'emparer des biens de ces reclus, les ſuppôts & les trompettes du fanatisme. Cet édifice, ſapé par ſes fondemens, va s'écrouler, & les nations marqueront dans leurs annales que

Voltaire fut le promoteur de cette révolution qui ſe fit au XVIIIme ſiècle dans l'eſprit humain. Qui auroit dit au XIIme ſiècle que la lumière qui éclaireroit le monde viendroit d'un petit bourg ſuiſſe nommé Ferney? C'eſt ainſi que les grands hommes communiquent leur célébrité aux lieux qu'ils habitent & au temps où ils fleuriſſent.

On m'écrit de Paris qu'on m'enverra les Scythes. Je ſuis bien ſûr que cette pièce ſera intéreſſante & pathétique; heureux talent qui fait le charme de toutes vos tragédies. J'ai vu des tragédies & des panégyriques du jeune poëte dont vous me parlez; il a du feu & verſifie bien; je vous ſuis obligé de ſon épître, que vous voulez me communiquer. On m'a envoyé le Béliſaire de Marmontel: il faut que la ſorbonne ait été de bien mauvaiſe humeur pour condamner l'envie que l'auteur a de ſauver Cicéron & Marc-Aurèle. Je ſoupçonnerois plutôt que le gouvernement a cru appercevoir quelques alluſions du règne de Juſtinien à celui de Louis XV, & que pour chagriner l'auteur, il a lâché contre lui la ſorbonne comme un mâtin accoutumé d'aboyer contre qui on l'excite. Conſervez-vous toutefois & mé-

nagez votre vieilleſſe dans votre quartier-général de Ferney. Souvenez-vous qu'Archimède, pendant qu'on donnoit l'aſſaut à la ville qu'il défendoit, réſolvoit tranquillement un problème, & ſoyez perſuadé que le Roi Hiéron s'intéreſſoit moins à la conſervation de ſon géomètre que moi à celle du grand homme que le cordon des troupes françoiſes entoure.

Je félicite l'Europe des productions dont vous l'avez enrichie pendant ſoixante & quatorze années, & je ſouhaite que vous en ajoutiez encore autant que les Fontenelle, les Fleury, & les Neſtor en ont vécu. Avec vous finit le ſiécle de Louis XIV; de cette époque ſi féconde en grands hommes vous êtes le dernier qui nous reſte. Le dégoût des lettres, la ſatiété des chef-d'œuvres que l'eſprit humain a produits, un eſprit de calcul, voilà le goût du temps préſent. Parmi la foule de gens d'eſprit dont la France abonde, je ne trouve pas de ces eſprits créateurs, de ces vrais génies qui s'annoncent par de grandes beautés, des traits bril-

lans & des écarts même. On ſe plaît à analyſer tout; les François ſe piquent à préſent d'être profonds; leurs livres ſemblent faits par de froids raiſonneurs; & ces grâces qui leur étoient ſi naturelles, ils les négligent. Un des meilleurs ouvrages que j'aye lus depuis long-temps eſt ce factum pour les Calas, fait par un avocat dont le nom ne me revient pas. Ce factum eſt plein de traits de véritable éloquence, & j'en crois l'auteur digne de marcher ſur les traces des Boſſuet, non comme théologien mais comme orateur.

Vous êtes environné d'orateurs qui haranguent à coups de baïonnettes & de cartouches; c'eſt un voiſinage déſagréable pour un philoſophe qui vit en retraite, plus encore pour les Genevois. Cela me rappelle le conte du Suiſſe qui avoit mangé une omelette au lard un jour maigre, & qui entendant tonner s'écria, grand Dieu! voilà bien du bruit pour une omelette au lard. Les Genevois pourront faire cette exclamation en s'adreſſant à Louis XV. A la fin ce blocus ne tournera pas à l'avantage du peuple; ce qu'ils pourroient faire de plus judicieux ſeroit de céder aux conjonctures, & de

s'accommoder, ſi l'obſtination & l'animoſité ne les en empêchent. Leur dernière reſſource eſt l'aſile que je leur prépare & qui ſe trouve dans un lieu, comme vous en jugez très-bien, qui leur ſera convenable.

Je ne ſais quel eſt le jeune homme dont vous me parlez. Je m'informerai s'il ſe trouve à Wéſel quelqu'un de ce nom; en cas qu'il y ſoit, votre recommandation ne lui ſera pas inutile. Voilà de ſuite trois jugemens bien honteux pour les parlemens de France; les Calas, les Syrven & la Barre devroient ouvrir les yeux au gouvernement & le porter à la réforme des procédures; mais on ne corrige les abus que quand ils ſont parvenus à leur comble. Quand ces cours de juſtice auront fait rouer quelque Duc & Pair par diſtraction, les grandes maiſons crieront, les courtiſans meneront grand bruit, & les calamités publiques parviendront au trône. Pendant la guerre il y avoit une contagion à Breslau; on enterroit ſix vingts perſonnes par jour, & une comteſſe dit: Dieu merci, la grande nobleſſe eſt épargnée, ce n'eſt que le peuple qui meurt! Voilà l'image de ce que penſent les gens en place qui ſe

croient pétris de molécules plus précieuſes que ce qui fait la compoſition du peuple qu'ils oppriment. Cela a presque de tout temps été ainſi. L'allure des grandes monarchies eſt la même; il n'y a que ceux qui ont ſouffert l'oppreſſion qui la connoiſſent & la déteſtent: ces enfans de la fortune qu'elle a engourdis dans la proſpérité, penſent que les maux du peuple ſont exagération, que des injuſtices ſont des mépriſes, & pourvu que le premier reſſort aille, le reſte importe peu. Je ſouhaite, puisque la deſtinée du monde eſt d'être mené ainſi, que la guerre s'écarte de votre habitation & que vous jouiſſiez paiſiblement dans votre retraite d'un repos qui vous eſt dû ſous les ombrages des lauriers d'Apollon, & je ſouhaite encore que dans cette douce retraite vous ayez autant de plaiſir que vos ouvrages en ont donné à vos lecteurs; à moins d'être au premier ciel, vous ne ſauriez être plus heureux.

Je vous plains de ce que votre retraite eſt entourée d'armes. Il n'eſt donc aucun ſéjour à

l'abri du tumulte; car qui croiroit qu'une république dût être bloquée par des voiſins qui n'ont aucun empire ſur elle? Mais je me flatte que cet orage paſſera & que les Genevois ne ſe roidiront pas contre la violence, ou que le miniſtre françois modérera ſa fougue.

Vous voulez ſavoir le mot du conte? Il ne regarde que moi. Ce conte fut fait l'an 1761 & convenoit aſſez à ma ſituation telle qu'elle étoit alors. J'ai corrigé cet ouvrage depuis la paix & je vous l'ai envoyé. Je ſuis ſi ennuyé de la politique, que je la mets de côté dans mes momens de loiſir & d'étude; je laiſſe cet art conjectural à ceux dont l'imagination aime à s'élancer dans l'immenſe abyme des probabilités.

Ce que je ſais de l'Impératrice de Ruſſie, c'eſt qu'elle a été ſollicitée par les diſſidens de leur prêter ſon aſſiſtance & qu'elle a fait marcher des argumens munis de canons & de baïonnettes, pour convaincre les évêques polonois des droits que ces diſſidens prétendent avoir. Il n'eſt point réſervé aux armes de détruire la ſuperſtition; elle périra par le bras de la vérité & par la ſéduction de l'intérêt. Si

vous voulez que je développe cette idée, voici ce que j'entends. J'ai remarqué, & d'autres comme moi, que les endroits où il y a le plus de couvens & de moines ſont ceux où le peuple eſt le plus aveuglément livré à la ſuperſtition. Il n'eſt pas douteux que ſi l'on parvient à détruire ces aſiles du fanatiſme, le peuple ne devienne dans peu indifférent & tiède ſur ces objets qui ſont actuellement ceux de ſa vénération. Il s'agiroit donc de détruire les cloîtres, au moins de commencer à diminuer leur nombre; ce moment eſt venu, parce que le gouvernement françois & celui d'Autriche ſont endettés, qu'ils ont épuiſé les reſſources de l'induſtrie pour acquitter leurs dettes, ſans y parvenir. L'appât de riches abbayes & de couvens bien rentés eſt ſéduiſant: en leur repréſentant le mal que les cénobites font à la population de leurs États, ainſi que l'abus du grand nombre de cuculati qui rempliſſent leurs provinces, en même temps que la facilité de payer en partie leurs dettes, en y appliquant les tréſors de ces communautés qui n'ont point de ſucceſſeurs, je crois qu'on les détermineroit à commencer cette réforme; & il eſt à préſu-

mer qu'après avoir joui de la ſécularisation de quelques bénéfices, leur avidité engloutira ſucceſſivement le reſte. Tout gouvernement qui ſe déterminera à cette opération, ſera ami des philoſophes, & partiſan de tous les livres qui attaqueront les ſuperſtitions populaires & le faux zèle des hypocrites qui voudroient s'y oppoſer. Voilà un petit projet que je ſoumets à l'examen du patriarche de Ferney. C'eſt à lui, comme au père des fidelles, de le rectifier & de l'exécuter. Le patriarche me demandera peut-être ce que l'on fera des évêques? Je lui réponds qu'il n'eſt pas temps d'y toucher encore, qu'il faut commencer par détruire ceux qui embraſent de fanatiſme le cœur du peuple. Dès que le peuple ſera refroidi, les évêques deviendront de petits garçons dont les ſouverains diſpoſeront par la ſuite des temps comme ils voudront. La puiſſance des eccléſiaſtiques n'eſt fondée que ſur l'opinion, & ſur la crédulité des peuples; éclairez ces derniers & l'enchantement ceſſe.

Après bien des peines j'ai déterré le malheureux compagnon de la Barre; il eſt Porte-enſeigne à Wéſel, & j'ai écrit pour lui. On

me marque de Paris qu'on prépare avec appareil au théâtre françois la repréſentation des Scythes. Vous ne vous contentez pas d'éclairer votre patrie; vous lui donnez encore du plaiſir. Puiſſiez-vous lui en donner long-temps & jouir dans votre doux aſile des délices que vous avez procurées à vos contemporains, & qui s'étendront à la race future, tant qu'il y aura des hommes qui aimeront les lettres, & des ames ſenſibles qui connoîtront la douceur de pleurer. *Vale.*

J'ai lu toutes les pièces que vous m'avez envoyées. Je trouve le Triumvirat rempli de beaux détails. Les pièces contre le fanatiſme ſont ſi fortes, que depuis Celſe on n'a rien publié de plus frappant. L'ouvrage de Boulanger eſt ſupérieur à l'autre, & plus à la portée des gens du monde, dont de longues déductions fatiguent l'eſprit relâché & détendu par les frivolités qui l'énervent continuellement. Il ne reſte plus de refuge au fantôme de l'erreur; il a été flagellé & frappé ſur toutes ſes

faces, ſur tous ſes côtés; partout je vois ſes bleſſures & nulle part je ne vois des empyriques empreſſés à pallier ſon mal; il eſt temps de prononcer ſon oraiſon funèbre & de l'enterrer; vous défaites le charme & l'illuſion ſe diſſipe.

Je crains bien qu'il n'en ſoit pas ainſi des troubles inteſtins de Genève; j'augure, d'après les nouvelles publiques, que nous touchons au dénouement, qui cauſera ou une révolution dans le gouvernement, ou quelque tragédie ſanglante. Quoi qu'il en arrive, les malheureux trouveront un aſile ouvert où ils le ſouhaitent; c'eſt à eux à déterminer le moment où ils voudront en profiter. La cour de France traite ces gens avec une hauteur inouie, & j'avoue que j'ai peine à concevoir pourquoi ſa déciſion ſe trouve à préſent diamétralement oppoſée à celle qu'elle porta ſur la même affaire il y a trente années. Ce qui étoit juſte alors, doit l'être à préſent; les lois ſur leſquelles cette république eſt fondée n'ont point changé, le jugement devoit donc être le même. Voilà ce qu'on penſe dans le nord ſur cette affaire; peut-être dans le ſud fait-on des gloſes ſur la liberté de conſcience ſollicitée pour

les diſſidens. Je me ſuis fourré dans la comparſe & n'ai pas voulu jouer un rôle principal dans cette ſcène. Les Rois d'Angleterre & du nord ont pris le même parti. L'Impératrice de Ruſſie videra cette querelle avec la république de Pologne comme elle pourra. Les diſcuſſions polonoiſes & les négotiations italiennes ſont à peu-près de la même eſpèce; il faut vivre long-temps & avoir une patience angélique pour en voir la fin. Je vous ſouhaite en attendant la bonne année, ſanté, tranquillité & bonheur, & qu'Apollon ce Dieu des vers & de la médecine vous comble de ſes doubles faveurs.

Vous avez trop de modeſtie, ſi vous avez pu croire qu'un ſilence comme celui que vous avez gardé pendant deux ans pût être ſupporté avec patience. Sans doute, tout homme qui aime les lettres doit s'intéreſſer à votre conſervation, & être bien aiſe quand vous-même lui en donnez des nouvelles. Que des Suiſſes s'établiſſent à Clèves, ou qu'ils reſtent à Genève,

nève, ce n'eſt pas ce qui m'intéreſſe, mais bien de ſavoir ce que fait ce héros de la raiſon, ce Prométhée de nos jours qui apporte la lumière céleſte pour éclairer des aveugles, & les déſabuſer de leurs préjugés & de leurs erreurs. Je ſuis bien aiſe que des ſottiſes angloiſes vous ayent reſſuſcité; j'aimerois les extravagans qui feroient de pareils miracles; cela n'empêche pas que je ne prenne l'auteur anglois pour un ancien Picte, qui ne connoît pas l'Europe. Il faut être bien neuf pour vous traduire en père de l'Égliſe, qui par pitié pour mon ame travaille à ma converſion. Il ſeroit à ſouhaiter que vos évêques françois euſſent une pareille opinion de votre orthodoxie; vous n'en vivriez que plus tranquille.

Quant au grand Turc, on le croit très-orthodoxe à Rome comme à Verſailles; il combat, à ce que ces Meſſieurs prétendent, pour la foi apoſtolique catholique & romaine. C'eſt le croiſſant qui défend la croix, qui ſoutient les évêques & les confédérés de Pologne contre ces maudits hérétiques tant grecs que diſſidens, & qui ſe bat pour la plus grande gloire du très-ſaint père. Si je n'avois pas lu l'hiſtoire des

croiſades dans vos ouvrages, j'aurois peut-être pu m'abandonner à la folie de conquérir la Paleſtine, de délivrer Sion & de cueillir les palmes d'Idumée; mais les ſottiſes de tant de rois & de paladins qui ont guerroyé dans ces terres lointaines, m'ont empêché de les imiter, aſſuré que l'Impératrice de Ruſſie en tiendra bon compte; je borne mes ſoins à exhorter Meſſieurs les confédérés à l'union & à la paix, à leur marquer la différence qu'il y a entre perſécuter leur religion, ou exiger d'eux qu'ils ne perſécutent pas les autres; enfin je voudrois que l'Europe fût en paix & que tout le monde fût content. Je crois que j'ai hérité ces ſentimens de feu l'abbé de ſaint Pierre, & il pourra m'arriver comme à lui de demeurer le ſeul de ma ſecte.

Pour paſſer à un ſujet plus gai, je vous envoie un prologue de comédie que j'ai compoſé à la hâte, pour en régaler l'électrice de Saxe qui m'a rendu viſite. C'eſt une princeſſe d'un grand mérite, & qui auroit bien valu qu'un meilleur poëte la chantât. Vous voyez que je conſerve mes anciennes foibleſſes. J'aime les belles lettres à la folie; ce ſont elles ſeules qui

charment nos loiſirs & qui nous procurent de vrais plaiſirs. J'aimerois tout autant la philoſophie, ſi notre foible raiſon y pouvoit découvrir les vérités cachées à nos yeux, que notre vaine curioſité recherche ſi avidement: mais apprendre à connoître, n'eſt qu'apprendre à douter. J'abandonne donc cette mer ſi féconde en écueils d'abſurdités, perſuadé que tous ces objets abſtraits de nos ſpéculations étant hors de notre portée, leur connoiſſance nous ſeroit entièrement inutile, quand nous pourrions y parvenir. Avec cette façon de penſer je paſſe ma vieilleſſe tranquillement; je tâche de me procurer toutes les brochures du neveu de l'abbé Baſin; il n'y a que ſes ouvrages qu'on puiſſe lire: je lui ſouhaite longue vie, ſanté & contentement, & quoi qu'il ait dit, je l'aime toujours.

Ce vieux citadin du Caucaſe,
Reſſuſcité de ſon tombeau,
Caracole encor ſur Pégaſe
Plus leſtement qu'un jouvenceau.

J'aimerois mieux me voir à table
Avec ce Welche plein d'appas,
Eſprit ſécond, toujours aimable,
Qu'avec ſon grec Pauſanias.

Ce vieux Welche a beaucoup d'érudition; cependant il paroît qu'il perſiffle un peu ce pauvre Thrace qu'il alexandriſe. Ce pauvre Thrace eſt un homme très-ordinaire, qui n'a jamais poſſédé les grands talens du vainqueur du Granique & qui auſſi n'a point eu ſes vices. Il a fait des vers en Welche, parce qu'il en falloit & que pour ſon malheur perſonne que lui dans ſon pays n'étoit atteint de la rage de la métromanie; il a envoyé ces vers au vice-Dieu qu'Apollon a établi ſon vicaire dans ce monde: il a ſenti que c'étoit envoyer des corneilles à Athènes; mais il a cru que c'étoit un hommage qu'il falloit rendre à ce vice-Dieu, comme de certaines ſectes de Papegaux en rendent au vieux qui préſide ſur les ſept montagnes.

Quand vous avez pris des pilules, vous purgez de meilleurs vers que tous ceux qu'on fait actuellement en Europe; pour moi, je prendrois toute la rhubarbe de la Sibérie & tout le

ſéné des apothicaires, ſans jamais faire un chant de la Henriade. Chacun naît avec un certain talent. Vous avez tout reçu de la nature; cette bonne mère n'a pas été auſſi libérale envers tout le monde. Vous compoſez vos ouvrages pour la gloire, moi pour mon amuſement. Nous réuſſiſſons l'un & l'autre, mais d'une manière bien différente; car auſſi long-temps que le ſoleil éclairera le monde, auſſi long-temps qu'il ſe conſervera une teinture de ſcience, une étincelle de goût, auſſi long-temps qu'il y aura des eſprits qui aimeront des penſées ſublimes, & qu'il ſe trouvera des oreilles ſenſibles à l'harmonie, vos ouvrages dureront & votre nom remplira le vague eſpace des ſiècles qui mène à l'éternité. Pour les miens on dira; c'eſt beaucoup que ce Roi n'ait pas été tout à fait imbécille, cela eſt aſſez paſſable; s'il étoit né particulier, il auroit au moins pu gagner ſa vie en ſe faiſant correcteur chez quelque libraire; puis on jette le livre là, puis on en fait des papillottes, puis il n'en eſt plus queſtion.

Mais comme ne fait pas des vers qui veut, & qu'on barbouille du papier plus facilement

en proſe, je vous envoie un mémoire deſtiné pour l'académie. Le ſujet eſt grave, la matière eſt philoſophique, & je me flatte que vous conviendrez du principe que j'ai tâché de démontrer de mon mieux. J'eſpère que cela me vaudra quelque brochure de Ferney. Si vous le voulez, nous échangerons nos marchandiſes; c'eſt un commerce que j'eſpère faire avec avantage, car les denrées de Ferney valent mieux que tout ce que la Thrace peut produire. J'attends ſur cela votre réponſe, vous aſſurant que perſonne ne connoît mieux le prix du ſolitaire du Caucaſe que le philoſophe de Sans-Souci.

Ce pauvre Lorrain dont vous vous ſouvenez, trouve une grande différence des copies qu'il fait à préſent à celles qu'il faiſoit autrefois. A préſent il écrit pour le temps; il y a dix-huit ans que c'étoit pour l'immortalité; il n'en eſt pas moins flatté de l'approbation que vous donnez à ſon ouvrage, qui roule ſur des idées dont on trouve le germe dans l'*Eſprit* d'Helvétius

& dans les *Eſſais* de d'Alembert. L'un écrit avec une métaphyſique trop ſubtile, & l'autre n'indique ſimplement que ſes idées. Ce pauvre Lorrain ſent qu'il vous a importuné par l'envoi des rêveries de ſon maître; il ſait que vous donner ſes ouvrages, c'eſt envoyer des corneilles à Athènes; mais par une ſuite de l'élévation où ſe trouve le patriarche de Ferney, il doit s'attendre à ces ſortes d'hommages & d'importunités. Le patriarche demande des vers en Welche d'un auteur tudesque; il en aura, mais il ſe repentira de les avoir demandés; ces vers ſont adreſſés à une Dame qu'il doit connoître, faits à l'occaſion d'un propos de table où cette Dame ſe plaignoit de la difficulté de trouver un juſte milieu entre le trop & le trop peu. Ce ſont de ces vers de ſociété dont Paris fourniſſoit autrefois d'amples recueils & qui commencent à devenir plus rares. Le pauvre Lorrain eſt bien embarraſſé à découvrir le génie dont vous lui parlez; il l'a cherché partout; ce n'eſt pas la ſaiſon des roſes, & les lauriers ont tous été transplantés en Ruſſie, de ſorte qu'il le cherche en vain. Ce Lorrain ſuppoſe que la brillante imagination qui à

Ferney triomphe du temps & des infirmités de l'âge, a tracé de fantaiſie le tableau de ce génie & qu'il en eſt comme du jardin des Heſpérides & de la fontaine de Jouvence que la grave antiquité a ſi long-temps recherchés inutilement. Si cependant il étoit queſtion d'un bon vieux radoteur de philoſophe qui habite une vigne de ces environs, il a chargé le Lorrain de vous aſſurer qu'il regrette fort le patriarche de Ferney, qu'il voudroit qu'il fût poſſible encore de le recueillir chez lui & de l'aſſocier à ſes études, qu'au moins ce patriarche peut être aſſuré que perſonne n'apprécie mieux ſon mérite & n'aime plus que lui ſon beau génie.

Mes maux m'ont empêché de répondre à votre charmante lettre. Les ſons de votre lyre ſe ſont fait entendre dans le Tartare où j'étois à la gêne; ils ont fléchi les tyrans qui m'opprimoient, ils m'ont rendu à la vie comme autrefois Orphée ſut délivrer Eurydice. Le premier uſage que je fais de ma convalescen-

ce, eſt de remercier l'Orphée ou l'Apollon qui me l'a procurée, & de lui envoyer en tribut une foible production de malade. J'attends le retour de mes forces pour vous en dire davantage, en implorant la nature, pour qu'elle conſerve la ſeule colonne du Parnaſſe qui nous reſte & ce bras armé du foudre de la raiſon qui a écraſé la ſuperſtition & le fanatisme.

Je vous crois très-capucin, puisque vous le voulez, & même ſûr de votre canoniſation; parmi les ſaints de l'Égliſe je n'en connois aucun qui vous ſoit comparable, & je commence par dire *Sancte Voltere, ora pro nobis.* Cependant le ſaint père vous a fait brûler à Rome. Ne penſez pas que vous ſoyez le ſeul qui ait joui de cette faveur; l'abrégé de Fleury a eu un ſort tout ſemblable. Il y a je ne ſais quelle affinité entre nous qui me frappe; je ſuis le protecteur des jéſuites, vous des capucins; vos ouvrages ſont brûlés à Rome, les miens auſſi; mais vous êtes ſaint & je vous cède la préférence. Comment! Monſieur le ſaint, vous

vous étonnez qu'il y ait une guerre en Europe dont je ne ſois pas? Cela n'eſt pas trop canonique. Sachez donc que les philoſophes, par leurs déclamations perpétuelles contre ce qu'ils appellent des brigands mercenaires, m'ont rendu pacifique. L'Impératrice de Ruſſie peut guerroyer à ſon aiſe; elle a obtenu de Diderot à bons deniers comptans une diſpenſe de faire battre ſes Ruſſes contre les Turcs. Pour moi, qui crains les cenſures philoſophiques, & qui crains de commettre un crime de lèze-philoſophie & l'excommunication encyclopédique, je me tiens en repos; & comme aucun livre n'a paru encore contre les ſubſides, j'ai cru qu'il m'étoit permis ſelon les lois de la nature d'en payer à mon allié auquel je les dois, & je ſuis en règle vis-à-vis de ces précepteurs du genre humain qui s'arrogent le droit de fouetter princes, rois & empereurs qui déſobéiſſent à leurs règles. Je me ſuis refondu par la lecture d'un ouvrage intitulé *Eſſais ſur les préjugés.* Je vous envoie quelques remarques qu'un ſolitaire de mes amis a faites ſur ce livre; je m'imagine que ce ſolitaire s'eſt aſſez rencontré avec votre façon de penſer, & avec cette modéra-

tion dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres.

Au reſte je ne penſe plus à mes maux; c'eſt l'affaire de mes jambes de s'accoutumer à la goutte comme elles pourront, j'ai d'autres occupations. Je vais mon chemin, clopinant ou boitant ſans m'embarraſſer de ces bagatelles. Lorsque j'étois malade, en recevant votre lettre le ſouvenir de Panétius me rendit mes forces; je me rappelai la réponſe de ce philoſophe à Pompée qui déſiroit de l'entendre, & je me dis qu'il ſeroit honteux pour moi que la goutte m'empêchât de vous écrire. Vous me parlez de tableaux ſuiſſes; mais je n'en achète plus depuis que je paye des ſubſides: il faut ſavoir prescrire des bornes à ſes goûts comme à ſes paſſions. Au reſte je fais des vœux ſincères pour l'énergie & la corroboration de votre poitrine; je crois toujours qu'elle ne vous fera pas faux bond ſitôt. Contentez-vous des miracles que vous faites en cette vie, & ne vous hâtez pas d'en opérer après votre mort; vous êtes ſûr des premiers, & les philoſophes pourroient ſuſpecter les autres. Sur quoi je prie ſaint Jean du déſert, ſaint Antoine, ſaint

François d'Aſſiſe & ſaint Cucufin de vous prendre tous dans leur ſainte & digne garde.

Que le ſaint père ait fait brûler
Un gros tas de mes rapſodies,
Je ſaurai, pour m'en conſoler,
M'échauffer à leurs incendies,
Et mettre aux pieds de Jéſus-Chriſt,
En bon enfant de ſaint Ignace,
Tout ce que j'ai jamais écrit
Sans l'aſſiſtance de la grâce
Suffiſante comme efficace:
Mais ce Suiſſe du paradis
Étoit ivre, ou du moins bien gris,
Lorsqu'il oſa traiter de même
Les ouvrages de mon bon ſaint,
Nouveau patron de Cucufin.
J'appelle de cet anathême
Au corps du concile prochain:
Il paroît même très-plauſible,
Et malgré Loyola je crois
Que le ſaint père en tels exploits
Ne fut jamais moins infaillible.

Ce bon cordelier du Vatican n'eſt pas après tout auſſi hargneux qu'on ſe l'imagine. S'il fait brûler quelques livres, c'eſt pour que l'uſage ne s'en perde pas, & d'ailleurs les Romains aiment à flairer l'odeur de cette fumée. Mais n'admirez-vous pas avec quelle patience il s'eſt laiſſé enlever le comtat d'Avignon, combien peu il y penſe, & dans quelle concorde il vit avec le très-Chrétien? Pour moi j'aurois tort de me plaindre de lui; il me laiſſe mes chers jéſuites, que l'on perſécute partout; j'en conſerverai la graine précieuſe, pour en fournir un jour à ceux qui voudront cultiver chez eux cette plante ſi rare. Il n'en eſt pas de même du Sultan turc.

Si Monſieur le Mamamouchi
Ne s'étoit point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'auroit point avec vergogne
Vu ſes ſpahis mis en hachis,
Et de certaine Impératrice,
(Qui vaut ſeule force empereurs,)
Reçu pour prix de ſon caprice
Des leçons qui devroient rabaiſſer ſes hauteurs.

Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importans.
J'admire avec le vieil hermite
Ses immenſes projets, ſes exploits éclatans.
Quand on poſſéde ſon mérite,
On peut ſe paſſer d'aſſiſtans.

C'eſt pourquoi il me ſuffit de contempler ſes grands ſuccès, de faire une guerre de bourſe très-philoſophique & de profiter de ce temps de tranquillité pour guérir entièrement les plaies que la dernière guerre nous a faites & qui ſaignent encore.

Et quant à Monſieur le vicaire,
Je dis vicaire du bon Dieu,
Je le laiſſe en paix en ſon lieu
S'amuſer avec ſon bréviaire.
Hélas! il n'eſt que trop puni
En vivant de cette manière,
Du ſage en tout pays honni,
Payé pour tromper le vulgaire,
Il tremble qu'un jour en ſon nid
Il n'entre un rayon de lumière
Dardé du foyer de Ferney.
A ſon éclat, à ſes attraits

Diſparoîtroit le ſortilége ;
Lors adieu le ſacré collége,
La ſainte Égliſe & ſes ſecrets.

Lorette ſeroit à côté de ma vigne que certainement je n'y toucherois pas. Ses tréſors pourroient ſéduire des Mandrins, des C . . ., des R . . . & leurs pareils. Ce n'eſt pas que je reſpecte des dons que l'abrutiſſement a conſacrés; mais il faut épargner ce que le public vénère; il ne faut point donner de ſcandale, & ſuppoſé qu'on ſe croie plus ſage que les autres, il faut par complaiſance, par commiſération pour leur foibleſſe ne point choquer leurs préjugés.

Il ſeroit à ſouhaiter que les prétendus philoſophes de nos jours penſaſſent de même. Un ouvrage de leur boutique m'eſt tombé entre les mains; il m'a paru ſi téméraire que je n'ai pu m'empêcher de faire quelques remarques ſur le ſyſtême de la nature que l'auteur arrange à ſa façon. Je vous communique ces remarques, & ſi je me ſuis rencontré avec votre façon de penſer, je m'en applaudirai; j'y joins une élégie ſur la mort d'une dame d'hon-

neur de ma ſœur Amélie, dont la perte lui a été très-ſenſible. Je ſais que j'envoie ces balivernes au plus grand poëte du ſiècle, qui le diſpute à tout ce que l'antiquité a produit de plus parfait; mais vous vous reſſouviendrez qu'il étoit d'uſage aux temps reculés que les poëtes portaſſent leurs tributs au temple d'Apollon; il y avoit même du temps d'Auguſte une bibliothèque conſacrée à ce Dieu, où les Virgile, les Ovide & les Horace liſoient publiquement leurs écrits: dans ce ſiècle où Ferney s'élève ſur les ruines de Delphes, il eſt bien juſte qu'on y envoie ſes offrandes; il ne manque au génie qui occupe ces lieux que l'immortalité.

Vous en jouirez bien par vos divins écrits,
Ils ſont faits pour plaire à tout âge;
Ils ſavent éclairer le ſage
Et répandre des fleurs ſur les jeux & les ris.
Quel illuſtre deſtin, quel ſort pour un poëme
D'aller toujours de pair avec l'éternité!
Ah! qu'à cette félicité
Votre corps ait ſa part de même!

Ce ſont des vœux auxquels tous les gens de lettres doivent joindre les leurs; ils doivent vous

vous conſidérer comme une colonne qui ſoutient ſeule par ſa force un bâtiment ruineux près de s'écrouler, dont des barbares ſapent déjà le fondement. Un eſſaim de géomètres mirmidons perſécute déjà les belles lettres, en leur preſcrivant des lois pour les dégrader; que n'arrivera-t-il pas lorsqu'elles manqueront de leur unique appui, & lorsque de froids imitateurs de votre beau génie s'efforceront en vain de vous remplacer? Dieu me garde de n'avoir pour amuſement que des courbes, & d'arides ſolutions de problèmes plus ennuyeux encore qu'inutiles! Mais ne prévenons point un avenir auſſi fâcheux, & contentons-nous de jouir de ce que nous poſſédons.

O compagnes d'une Déeſſe!
Vous que par des ſoins aſſidus
Voltaire fut en ſa jeuneſſe
Débaucher des pas de Vénus,
Grâces, veillez ſur ſes années,
Vous lui devez tous vos ſecours;
Apollon pour jamais unit vos deſtinées,
Obtenez d'Atropos d'en prolonger le cours.

Ne cachez point votre lumière ſous le boiſſeau: c'étoit ſans doute à vous que ce paſſage s'adreſſoit. Votre génie eſt un flambeau qui doit éclairer le monde; mon partage a été celui d'une foible chandelle qui ſuffit à peine pour me guider & dont la pâle lueur diſparoît à l'éclat de vos rayons. J'écris pour m'inſtruire & pour m'amuſer, cela me ſuffit. Lorsque j'eus achevé mon ouvrage contre l'athée, je crus ma réfutation très-orthodoxe, je la relus & je la trouvai bien éloignée de l'être. Il y a des endroits qui ne ſauroient paroître ſans effaroucher les timides & ſcandaliſer les dévots. Un petit mot qui m'eſt échappé ſur l'éternité du monde me feroit lapider dans votre patrie, ſi j'étois particulier & que je l'euſſe fait imprimer. Je ſens que je n'ai pas du tout ni l'ame ni le ſtyle théologiques; je me contente donc de conſerver en liberté mes opinions, ſans les répandre & les ſemer dans un terrain qui ne leur eſt point favorable: il n'en eſt pas de même des vers au ſujet de l'Impératrice de Ruſſie, que j'abandonne à votre diſpoſition, tandis

que ſes troupes par un enchaînement de ſuccès & de proſpérités me juſtifient. Vous verrez dans peu le Sultan demander la paix à Catherine, & celle-ci par ſa modération ajouter un nouveau luſtre à ſes victoires. J'ignore pourquoi l'Empereur ne ſe méle point de cette guerre: je ne ſuis point ſon allié, mais ſes ſecrets doivent être connus de Mr de Choiſeul, qui pourra vous les expliquer.

Le cordelier de ſaint Pierre a brûlé mes écrits & ne m'a point excommunié à Pâques comme ſes prédéceſſeurs en ont eu la coutume. Ce procédé me réconcilie avec lui; car j'ai l'ame bonne. Je pars pour la Siléſie & vai trouver l'Empereur, qui m'a invité à ſon camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois, mais pour vivre en bons voiſins. Ce prince eſt aimable & plein de mérite; il aime vos ouvrages & les lit autant qu'il peut; il n'eſt rien moins que ſuperſtitieux; enfin c'eſt un Empereur comme de long-temps il n'y en a eu un en Allemagne. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre les ignorans & les barbares, mais ce n'eſt pas une raiſon pour les extirper; s'il falloit les détruire, les Turcs ne ſeroient pas

les ſeuls dans le cas. Combien de nations plongées dans l'abrutiſſement, & devenus agreſtes faute de lumières! Mais vivons & laiſſons vivre les autres. Puiſſiez-vous ſurtout vivre long-temps & ne point oublier qu'il eſt des gens dans le nord de l'Allemagne qui ne ceſſent de rendre juſtice à votre beau génie! Adieu. A mon retour de Moravie je vous en dirai davantage.

Je n'ai point été fâché que les ſentimens que j'anonce au ſujet de votre ſtatue dans une lettre à Mr d'Alembert ayent été divulgués: ce ſont des vérités dont j'ai toujours été intimement convaincu, & que Maupertuis ni perſonne n'ont effacées de mon eſprit. Il étoit très-juſte que vous jouiſſiez vivant de la reconnoiſſance publique, & que je me trouvaſſe avoir quelque part à cette démonſtration de vos contemporains, en ayant tant eu au plaiſir que m'ont fait vos ouvrages. Les bagatelles que j'écris ne ſont pas de ce genre; elles ſont un amuſement pour moi, je m'inſtruis moi-même en penſant

à des matières de philoſophie ſur leſquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes penſées. Cet ouvrage ſur le ſyſtème de la nature eſt trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourroit tomber entre les mains. Je ne veux ſcandaliſer perſonne, je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant; mais dès qu'il s'agit de s'énoncer en public, ma maxime conſtante eſt de ménager la delicateſſe des oreilles ſuperſtitieuſes, de ne choquer perſonne & d'attendre que le ſiècle ſoit aſſez éclairé pour qu'on puiſſe impunément penſer tout haut. Laiſſez donc, je vous prie, ce foible ouvrage dans l'obſcurité où l'auteur l'a condamné, & donnez au public en ſa place ce que vous avez écrit ſur le même ſujet & qui ſera préférable à tout mon bavardage. Je n'entends plus parler des Grecs modernes; ſi jamais les ſciences refleuriſſent chez eux, ils ſeront jaloux qu'un Gaulois par ſa Henriade ait ſurpaſſé leur Homère, que ce même Gaulois l'ait emporté ſur Sophocle, ſe ſoit égalé à Thucydide, laiſſant loin derrière lui Platon, Ariſtote & toute l'école du portique. Pour moi je crois que les barbares poſſeſſeurs de ces belles contrées ſeront obligés

d'implorer la clémence de leurs vainqueurs, & qu'ils trouveront dans l'ame de Catherine autant de modération à conclure la paix que d'énergie à pouſſer vivement la guerre; & quant à cette fatalité qui préſide aux événemens ſelon que le prétend l'auteur du ſyſtême de la nature, je ne ſais quand elle amènera des révolutions qui pourront reſſuſciter les ſciences enſevelies depuis ſi long-temps dans ces contrées aſſervies, & déchues de leur ancienne ſplendeur. Mon occupation principale eſt de combattre l'ignorance & les préjugés dans les contrées que le haſard de la naiſſance me fait gouverner, d'éclairer les eſprits, de cultiver les mœurs & de rendre les hommes auſſi heureux que le comporte la nature humaine & que le permettent les moyens que j'y puis employer.

A préſent je ne fais que de revenir d'une longue courſe. J'ai été en Moravie, où j'ai revu cet Empereur qui ſe prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigotte, il en a ſecoué la ſuperſtition; élevé dans le faſte, il a adopté des mœurs ſimples; nourri d'encens, il eſt modeſte; enflammé du déſir de la gloire, il ſacrifie ſon ambition au devoir filial,

qu'il remplit avec ſcrupule; & n'ayant eu que des maîtres pédans, il a aſſez de goût pour lire Voltaire & pour en eſtimer le mérite. Si vous n'êtes pas ſatisfait du portrait fidelle de ce prince, j'avoue que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, il poſſéde très-bien la littérature italienne; il m'a cité presque un chant entier du Paſtor fido, & quelques vers du Taſſe. Il faut toujours commencer par là; après les belles lettres vient la philoſophie dans l'âge de la réflexion, & quand nous l'avons bien étudiée, nous ſommes obligés de dire comme Montagne, *que ſais-je*? Ce que je ſais certainement, c'eſt que j'aurai une copie de ce buſte auquel Pigale travaille, ne pouvant poſſeder l'original. C'eſt ſe contenter de peu lorsqu'on ſe ſouvient qu'autrefois on a poſſédé ce divin génie même. La jeuneſſe eſt l'âge des bonnes aventures; quand on devient vieux & décrépit, il faut renoncer aux beaux eſprits comme aux maîtreſſes. Conſervez-vous toujours, pour éclairer encore ſur vos vieux jours la fin de ce ſiècle, qui ſe glorifie de vous poſſéder & qui ſait reconnoître le tréſor qu'il poſſède.

Une mite qui végète dans le nord de l'Allemagne eſt un mince ſujet d'entretien pour des philoſophes qui diſcutent les mondes divers flottans dans l'eſpace, l'infini en grand comme en petit, le principe du mouvement & de la vie, le temps & l'éternité, l'eſprit & la matière, les choſes poſſibles & celles qui ne le ſont pas. J'appréhende fort que cette mite n'ait diſtrait ces deux grands philoſophes d'objets plus importans & plus dignes de les occuper. Les empereurs ainſi que les rois diſparoiſſent dans l'immenſe tableau que la nature offre aux yeux des ſpéculateurs. Vous qui réuniſſez tous les genres, vous deſcendez quelquefois de l'empyrée; tantôt Anaxagoras, tantôt Triptolème, vous quittez le portique pour l'agriculture & vous offrez dans vos terres un aſile aux malheureux. Je préférerois bien les colonies de Ferney dont Voltaire eſt le législateur, à celles de Philadelphie auxquelles Locke donna des lois.

Nous avons ici des fugitifs d'un autre genre, ce ſont des Polonois, qui redoutant les déprédations, les pillages & les cruautés de leurs

compatriotes, ont cherché un aſile ſur mes terres; plus de ſix vingts familles nobles ſe ſont expatriées, pour attendre des temps plus tranquilles, qui leur permettent le retour chez eux. Je m'apperçois ainſi de plus en plus que les hommes ſe reſſemblent d'un bout de notre globe à l'autre, qu'ils ſe perſécutent, & troublent mutuellement autant qu'il eſt en eux leur félicité; leur unique reſſource eſt dans quelques bonnes ames qui les recueillent chez eux & les conſolent de leurs adverſités.

Vous prenez donc part à la perte que je viens de faire à l'armée ruſſe de mon neveu de Bronſwic. Le temps de ſa vie n'a pas été aſſez long pour lui laiſſer appercevoir ce qu'il pouvoit connoître ou ce qu'il falloit ignorer. Cependant, pour laiſſer quelque trace de ſon exiſtence, il a ébauché un poëme épique; c'eſt la conquête du Mexique par Fernand Cortès: l'ouvrage contient douze chants, mais la vie lui a manqué pour le rendre moins défectueux. S'il étoit poſſible qu'il y eût quelque choſe aprés cette vie, il eſt certain qu'il en ſait à préſent davantage que nous tous enſemble; mais il y a bien de l'apparence qu'il ne ſait

rien du tout. Un philoſophe de ma connoiſſance, homme aſſez déterminé dans ſes ſentimens, croit que nous avons aſſez de degrés de probabilités pour arriver à la certitude que *poſt mortem nihil eſt;* il prétend que l'homme n'eſt pas un être double, que nous ne ſommes que de la matière animée par le mouvement, & que dès que les reſſorts uſés ſe refuſent à leur jeu, la machine ſe détruit & ſes parties ſe diſſolvent. Ce philoſophe dit qu'il eſt bien plus difficile de parler de Dieu que de l'homme, à cauſe que nous ne parvenons à ſoupçonner ſon exiſtence qu'à force de conjectures, & que tout ce que notre raiſon nous peut fournir de moins inepte ſur ſon ſujet eſt de le croire le principe intelligent du mouvement & de tout ce qui anime la nature. Mon philoſophe eſt très-perſuadé que cette intelligence ne s'embarraſſe pas plus de Muſtapha que du très-Chrétien, & que ce qui arrive aux hommes, l'inquiète auſſi peu que ce qui peut arriver à une fourmilière qu'un meſſager écraſe ſans s'en appercevoir. Mon philoſophe enviſage le genre animal comme un accident de la nature, comme le ſable que des roues mettent en mouvement, quoique

ces roues ne ſoient faites que pour transporter rapidement un char. Cet étrange homme avance qu'il n'y a aucune relation entre les animaux & l'intelligence ſuprême, parce que de foibles créatures ne peuvent ni lui nuire ni lui rendre ſervice, que nos vices & nos vertus ſont relatives à la ſociété, & qu'il nous ſuffit des peines ou des récompenſes que nous en obtenons. S'il y avoit ici un ſacré tribunal d'inquiſition, j'aurois été tenté de faire griller mon philoſophe pour l'édification du prochain; mais nous autres hérétiques, nous ſommes privés de cette douce conſolation, & puis leur feu auroit pu gagner jusqu'à moi. J'ai donc, le cœur contrit de ſes diſcours, pris le parti de lui faire des remontrances. Vous n'êtes point orthodoxe, lui ai-je dit, mon ami, les conciles généraux vous condamnent unanimement, ainſi que le ſaint père, qui a toujours les conciles à ſes ordres, pour les conſulter au beſoin, comme le docteur Tamponet ſa ſomme de ſaint Thomas; vous voyez, mon cher philoſophe, qu'indubitablement vous ferez quelque beau jour plongé dans la chaudière de Béelzebuth. Mon raiſonneur, au lieu de ſe rendre à de ſi

fortes raiſons, repartit qu'il me félicitoit de connoître ſi bien les chemins du paradis & de l'enfer, qu'il m'exhortoit à dreſſer la carte du pays & à donner un itinéraire pour régler les gîtes des voyageurs, ſurtout pour leur annoncer de bonnes auberges. Voilà ce qu'on gagne à vouloir convertir les incrédules; je les abandonne à leurs voies. C'eſt le cas de dire, *ſauve qui peut:* pour nous, notre foi nous conduira en ligne directe en paradis. Toutefois ne vous hâtez pas d'entreprendre ce voyage; un tien dans ce monde vaut mieux que dix tu l'auras dans l'autre. Donnez des lois à votre colonie genevoiſe, travaillez pour l'honneur du Parnaſſe, éclairez l'univers, envoyez-moi votre réfutation du ſyſtème de la nature, & recevez avec mes vœux ceux de tous les habitans du nord & de ces contrées.

Ce damné de philoſophe contre lequel vous êtes en colère, ne ſe contente pas de raiſonner à perte de vue; il ſe met à rêver, & il veut que je vous envoie ſes rêveries. Pour me debarraſſer de ſes importunités, j'ai été obligé de

me conformer à ſa volonté: voici ſes faribole, que je joins à ma lettre. Ne m'accuſez pas d'indiſcrétion, ſi ce fatras vous ennuie, & rangez-le dans la catégorie de barbe-bleue & des mille & une nuits. Je lui ai conſeillé, pour le corriger de ſon goût pour l'imagination, d'étudier la géométrie tranſcendante, qui deſſéchera ſon cerveau de ce qu'il a de trop poëtique, & le rendra lui-même le digne confrère de tous nos graves philoſophes tudesques, & profeſſeurs en *us*. Peut-être que cette géométrie lui démontrera qu'il a une ame; la plupart de ceux qui croient qu'ils en ont une, n'y ont jamais penſé. Je ne crois pas, comme vous le dites, que Muſtapha ni bien d'autres s'en inquiètent; il n'y a que ceux qui ſuivent le ſens de la ſentence grecque, *connois-toi toi-même*, qui veulent ſavoir ce qu'ils ſont, & qui à meſure qu'ils avancent en connoiſſances, ſont obligés d'oublier ce qu'ils avoient cru ſavoir. Le grand cordelier de ſaint Pierre me paroît un honnête homme qui ſait à quoi s'en tenir; mais il eſt payé pour ne pas révéler les ſecrets de l'Égliſe, & je parierois qu'il s'embarraſſeroit plus d'Avignon que de la Jéruſalem céleſte.

Pour moi je m'avertis d'être discret, & de ne pas importuner un homme auquel il faut faire conscience de dérober un moment; ses momens sont si bien employés, que je lui en souhaite beaucoup, & qu'il puisse durer autant que sa statue. *Vale.*

En lisant votre lettre j'aurois cru que la correspondance d'Ovide avec le Roi Cotys continuoit encore, si je n'avois vu le nom de Voltaire au bas de cette lettre; elle ne diffère de celle du poëte latin qu'en ce qu'Ovide eut la complaisance de composer des vers en langue thrace, au lieu que, comme de raison, vos vers sont dans votre langue natale. J'ai reçu en même temps ces questions encyclopédiques, qu'on pourroit appeler à plus juste titre instructions encyclopédiques. Cet ouvrage est plein de choses. Quelle variété, que de connoissances, que de profondeur & quel art pour traiter tant de sujets avec le même agrément! En style précieux je pourrois vous dire qu'entre vos mains tout se convertit en or.

Je vous dois encore des remercimens au nom des militaires pour le détail que vous donnez des évolutions d'un bataillon. Quoique je vous connuſſe grand littérateur, grand philoſophe, grand poëte, je ne ſavois pas que vous joigniſſiez à tant de talens les connoiſſances d'un grand capitaine. Les règles que vous donnez ſur la tactique ſont une marque certaine que vous jugez cette fièvre intermittente des rois, la guerre, moins dangereuſe que de certains auteurs ne la repréſentent.

Mais quelle circonſpection édifiante dans les articles qui regardent la foi! Vos protégés, les *pediculoſi*, en auront été ravis, la ſorbonne vous agrégera à ſon corps, le très-Chrétien (s'il lit) bénira le ciel d'avoir un gentilhomme de la chambre auſſi orthodoxe, & l'évêque d'Orléans vous aſſignera une demeure auprès d'Abraham, Iſaac & Jacob. A coup ſûr vos reliques feront des miracles & l'Égliſe célèbrera ſon triomphe. Où donc eſt cet eſprit philoſophique du XVIIIme ſiècle, ſi les philoſophes par ménagement pour leurs lecteurs oſent à peine leur laiſſer entrevoir la vérité? Il faut avouer que l'auteur du ſyſtême de la nature a trop imprudemment caſſé

les vitres. Son livre a fait beaucoup de mal, il a rendu la philoſophie odieuſe par de certaines conſéquences qu'il tire de ſes principes; & peut-être faut-il à préſent de la douceur & du ménagement pour réconcilier avec la philoſophie les eſprits que cet auteur avoit effarouchés & révoltés. Il eſt certain qu'à Pétersbourg on ſe ſcandaliſe moins qu'à Paris, & que la vérité n'eſt point rejetée au trône de votre ſouveraine comme elle l'eſt chez le vulgaire de nos princes.

Mon frère Henri ſe trouve actuellement à la cour de cette princeſſe; il ne ceſſe d'admirer les grands établiſſemens qu'elle a faits & les ſoins qu'elle ſe donne de décraſſer, d'élever & d'éclairer ſes ſujets. Je ne ſais ce que vos ingénieurs ſans génie ont fait aux Dardanelles? Ils ſont peut-être cauſe de l'exil de Choiſeul. A l'exception du Cardinal de Fleury, Choiſeul a tenu plus long-temps qu'aucun autre miniſtre de Louis XV. Lorsqu'il étoit ambaſſadeur à Rome, Innocent XIII le définiſſoit, un fou qui avoit bien de l'eſprit. On dit que les parlemens & la nobleſſe le regrettent, en le comparant à Richelieu; en revanche ſes ennemis diſent

ſent que c'étoit un boute-feu qui auroit embraſé l'Europe. Pour moi, je laiſſe raiſonner tout le monde, il ne m'a pu faire ni bien ni mal, je ne l'ai pas connu, & je m'en repoſe ſur les grandes lumières de votre monarque pour le choix ou le renvoi de ſes miniſtres & de ſes maîtreſſes. Je me mêle de mes affaires, & du carnaval qui dure encore. Nous avons un bon opéra, & à l'exception d'une ſeule actrice, une mauvaiſe comédie. Vos hiſtrions welches ſe vouent tous à l'opéra comique, & des platitudes miſes en muſique ſont chantées par des voix qui hurlent & détonnent à donner des convulſions aux aſſiſtans. Durant les beaux jours de Louis XIV ce ſpectacle n'auroit pas fait fortune; il paſſe pour bon dans ce ſiècle de petiteſſes, où le génie eſt auſſi rare que le bon ſens, où la médiocrité en tout annonce le mauvais goût, qui probablement replongera l'Europe dans une eſpèce de barbarie dont une foule de grands hommes l'avoient tirée. Tant que nous conſerverons Voltaire, il n'y aura rien à craindre; lui ſeul eſt l'Atlas qui ſoutient par ſes forces cet édifice ruineux; ſon tombeau ſera celui du goût & des lettres. Vi-

vez donc, vivez & rajeuniſſez, s'il eſt poſſible. Ce ſont les vœux de toutes les perſonnes qui s'intéreſſent à la belle littérature, & principalement les miens.

Il eſt agréable d'avoir le monument de toutes les penſées des hommes qu'on a pu recueillir; pour les ouvrages d'imagination, je prévois qu'il faudra nous en tenir à Homère, Virgile, le Taſſe, Voltaire & l'Arioſte. Il ſemble qu'en tout pays les cervelles ſe deſſèchent & ne produiſent plus ni fleurs ni fruits. Pour les ouvrages hiſtoriques, il faudroit, ſi l'on pouvoit, les purger de l'eſprit de parti, de fauſſes anecdotes & de menſonges, pour les rendre utiles. Quant aux métaphyſiciens, on n'apprend chez eux que l'incompréhenſibilité de nombre d'objets que la nature a mis hors de la portée de notre eſprit; & quant à tout le fatras théologique, les auteurs hypocondriaques & fanatiques qui l'ont compoſé, ne méritent pas qu'on perde ſon temps à lire les chimères ineptes qui leur ont paſſé par le cerveau. Je ne

dis rien de Meſſieurs les géomètres, qui calculent éternellement des courbes inutiles; je les laiſſe avec leurs points ſans étendue & leurs lignes ſans profondeur, ainſi que Meſſieurs les médecins, qui s'érigent en arbitres de notre vie & qui ne ſont que les témoins de nos maux. Que vous dirai-je des chimiſtes, qui au lieu de créer de l'or, le diſſipent en fumée par leurs opérations? Il ne reſte donc pour notre utilité & pour notre conſolation que les belles lettres, qu'on a nommées à juſte titre les lettres humaines, & c'eſt à elles que je m'en tiens; le reſte peut être utile dans une capitale où des amateurs mal partagés des dons de la fortune ne peuvent pas vérifier des citations qu'ils ont rencontrées dans d'autres livres & dont ils trouvent là les originaux; & voilà à quoi cette bibliothèque eſt deſtinée; mais les œuvres de Voltaire y occupent la place la plus brillante comme de raiſon. La belle édition de Paris in 4to y eſt étalée dans toute ſa pompe.

Vous me propoſez un Mr de *** pour bibliothécaire; mais je dois vous apprendre que nous en avons déjà trois & que ſelon l'axiome des nominaux, il ne faut pas multiplier les

êtres ſans néceſſité; je crois qu'il faudra nous en tenir au nombre que nous avons. Je vous avouerai que j'ai eu la bêtiſe de lire cet ouvrage de ce de *** pour lequel il a été banni de France: c'eſt une rapſodie informe, ce ſont des raiſonnemens ſans dialectique & des idées chimériques qu'on ne ſauroit pardonner qu'à un homme qui écrit dans l'ivreſſe, & non à un homme qui ſe donne pour un penſeur. S'il ſe fait folliculaire à Amſterdam ou bien à Leyde il pourra y gagner de quoi ſubſiſter, ſans ſacrifier ſa liberté aux caprices d'un deſpote en venant s'établir ici. Il y a eu des ex-jéſuites à Paris qui après la ſuppreſſion de l'ordre ſe ſont faits fiacres; je n'oſe propoſer un tel métier à Mr de ***, mais il ſe pourroit qu'il fût habile cocher, & à tout prendre, il vaut mieux être le premier cocher de l'Europe que le dernier des auteurs. Je vous parle avec une entière franchiſe, & ſi vous connoiſſez l'original en queſtion, vous conviendrez peut-être qu'il ne perdroit rien au troc.

Pour mon très-indigne pupille le Duc de Wurtemberg, je ſuis bien éloigné d'excuſer ſes mauvais procédés. Il ne faut pas ſe rebuter;

on gagne plus avec lui en l'importunant qu'en le convainquant de ſon droit, & j'eſpère encore de pouvoir ériger un trophée, *à Voltaire vainqueur du Duc.* Je ſuis ſur le point d'aller à Berlin donner le carnaval aux autres, ſans y participer moi-même; il s'y trouve un Comte Montmorency-Laval, très-aimable garçon que j'ai vu en Siléſie. Je diſpute avec lui; il veut apprendre l'allemand; je lui dis que cela n'en vaut pas la peine, parce que nous n'avons pas de bons auteurs, & qu'il ne veut apprendre cette langue que pour nous faire la guerre. Il entend raillerie & n'eſt certainement pas ennemi des Pruſſiens. Puiſſe la nature fortifier les fibres du vieux patriarche! je ne m'intéreſſe qu'à ſon corps, car ſon eſprit eſt immortel. *Vale.*

J'ai cru avec le public que vous aviez changé de domicile; des lettres de Paris nous aſſuroient que vous alliez vous établir à Lyon, & j'attribuois votre long ſilence à votre déménagement; la cauſe que vous en alléguez eſt bien

plus fâcheuſe. Le poëme ſur les Genevois m'étoit parvenu par Thiriot; je n'en ai que deux chants, & vous me ſerez plaiſir de m'envoyer l'ouvrage en entier. J'admirois en le liſant ce feu d'imagination que les ſrimats de la Suiſſe & le froid des ans n'ont pu éteindre; & comme cet ouvrage eſt écrit avec autant de gaieté que de chaleur, je vous croyois plus vivant que jamais. Enfin vous êtes échappé de ce nouveau danger, & vous allez ſans doute nous régaler de quelque poëme ſur le Styx, ſur Caron, ſur Cerbère &c: & ſur tous ces objets que vous avez vus de ſi près. Vous nous devez la relation de ce voyage; vous vous trouverez à votre aiſe en le faiſant, inſtruit par l'exemple de tant de voyageurs qui ne ſe ſont pas gênés en nous racontant ce qu'ils n'ont jamais vu dans des pays réels; votre champ vous fournit la mythologie, la théologie & la métaphyſique. Quelle carrière pour l'imagination!

Mais revenons à ce monde-ci. On y vieillit prodigieuſement, mon cher Voltaire; tout a bien changé depuis le temps paſſé que vous vous rappelez. Mon eſtomac, qui ne digère presque plus, m'a contraint de renoncer aux

ſoupers; je lis le ſoir ou je m'amuſe à la converſation; mes cheveux ont blanchi, mes dents s'en vont, mes jambes ſont abymées par la goutte; je végète encore, & je m'apperçois journellement que le temps fixe une différence ſenſible entre 40 & 56 ans. Ajoutez à cela que depuis la paix j'ai été ſurchargé d'affaires, de ſorte qu'il ne reſte dans ma tête qu'un peu de bon ſens, avec une paſſion renaiſſante pour les ſciences & pour les beaux arts, qui ſont ma conſolation & ma joie. Votre eſprit eſt plus jeune que le mien; ſans doute que vous avez bu à la fontaine de Jouvence, ou que vous avez trouvé quelque ſecret ignoré des grands hommes qui vous ont devancé.

Vous allez retravailler le ſiècle de Louis XIV; mais n'eſt-il pas dangereux d'écrire les faits qui tiennent à nos temps? C'eſt l'arche du ſeigneur, il ne faut pas y toucher. Ceci me donne lieu de vous propoſer un doute que je vous prie de réſoudre: on dit le ſiècle d'Auguſte, le ſiècle de Louis XIV; jusqu'à quel temps doit s'étendre ce ſiècle? combien avant la naiſſance de celui qni lui donne ſon nom, & combien après ſa mort? Votre réponſe décidera un pe-

tit différent littéraire qui s'eſt élevé ici à cette occaſion. J'envie à Lentulus le plaiſir qu'il a eu de vous voir. Comme vous me parlez de lui, je ſuppoſe qu'il aura été à Ferney; il vous a vu *faciem ad faciem*, comme le grand Condé mourant eſpéroit de voir Dieu; pour moi, je ne vois rien que mon jardin.

Nous avons célébré des noces, & puis des fiançailles. J'établis ma famille; j'ai plus de neveux & de nièces que vous n'en avez. Nous menons tous une vie paiſible & philoſophique. On parle auſſi peu ici des diſſidens & de ce qu'ils décideront que des Genevois & des héros qui les entourent; toutefois j'ai appris avec plaiſir qu'on les laiſſe tranquilles. S'ils ſont ſages, ils ſe hâteront de s'accommoder & ne rechercheront plus dorénavant l'arbitrage de voiſins plus puiſſans qu'eux. Vivez donc pour l'honneur des lettres, que votre corps puiſſe rajeunir comme votre eſprit, & ſi je ne puis vous entendre, je puis vous lire, vous admirer & faire des vœux pour le patriarche de Ferney.

Des trois raiſons qui vous ont empêché de me répondre, la première & la ſeconde ſont une ſuite des lois de la nature, mais la troiſième eſt un effet de la méchanceté des hommes, qui me les feroit haïr tous, ſi par bonheur pour l'humanité il n'y avoit encore des ames vertueuſes en faveur desquelles on fait grâce à l'eſpèce; mais quelle cruelle méchanceté de perſécuter un vieillard & de prendre plaiſir à empoiſonner les derniers jours de ſa vie! Cela fait horreur & me révolte de telle ſorte contre les bourreaux tonſurés qui vous perſécutent, que je les ferois diſparoître de deſſus la face de la terre, ſi j'en avois le pouvoir. Le pauvre Morival, qui jeune encore a eſſuyé leurs perſécutions, en a eu le cœur ſi navré, & principalement de l'inhumanité de ſes parens, qu'il a eu ces jours paſſés une attaque d'apoplexie; on eſpère cependant qu'il s'en remettra: c'eſt un bon & honnête garçon, qui mérite qu'on lui veuille du bien par ſon application & le déſir qu'il a de bien faire; je ſuis perſuadé que vous compatirez à ſa ſituation.

Ceux qui vous ont parlé du gouvernement françois, ont, ce me ſemble, un peu exagéré les choſes. J'ai eu occaſion de me mettre au fait des revenus & des dettes de ce royaume. Ces dettes ſont énormes, les reſſources épuiſées & les impôts multipliés d'une manière exceſſive. Le ſeul moyen de diminuer avec le temps le fardeau de ces dettes, ſeroit de reſtreindre les dépenſes & d'en retrancher tout le ſuperflu; c'eſt à quoi on ne parviendra jamais; car au lieu de dire: j'ai tant de revenus, j'en puis dépenſer tant, on dit: il me faut tant, trouvez des reſſources. Une groſſe ſaignée faite à ces tonſurés pourroit en procurer une; cependant elle ne ſeroit pas ſuffiſante pour éteindre dans peu les dettes & procurer au peuple les ſoulagemens dont il a le plus grand beſoin. Cette ſituation fâcheuſe a ſa ſource dans les gouvernemens précédens, qui ont contracté des dettes & ne les ont jamais acquittées; à préſent la maſſe en eſt ſi énorme, qu'il ne reſte plus qu'une banqueroute à faire pour s'en libérer. Si la guerre s'allume avec l'Angleterre, ce qui paroît inévitable, il faudra des fonds pour la ſoutenir; l'impoſſibi-

lité d'en trouver fera ſuspendre le payement des rentes, & voilà quarante mille familles au moins d'écraſées dans le royaume. Comptez qu'il ne reſte d'autre moyen au gouvernement d'éviter une cataſtrophe auſſi cruelle que de faire une banqueroute réfléchie; s'entend de réduire les rentes & le capital à la moitié de ſa valeur. Vous me demandez ſi j'approuve ce parti? Non certainement, ſi j'en voyois un meilleur. Toutefois en examinant bien les conjonctures préſentes, c'eſt le meilleur, & comme dit le proverbe, de deux maux il faut choiſir le moindre. C'eſt ce dérangement des finances qui influe maintenant ſur toutes les branches du gouvernement; il a arrêté les ſages projets de Mr de Saint Germain qui ne ſont pas même à demi exécutés; il empêche le miniſtère de reprendre cet aſcendant dans les affaires de l'Europe, dont la France étoit en poſſeſſion depuis Henri IV. Enfin pour ce qui eſt de votre parlement, en qualité de penſeur j'ai condamné ſon rappel, parce qu'il étoit contraire aux principes de la dialectique & du bon ſens.

Tenez, voilà comme on découvre & comme on voit les fautes des autres, tandis que

l'on eſt aveugle ſur ſes propres défauts; je ferois bien mieux de régler mes actions & de m'empêcher de faire des folies que de diſſéquer les reſſorts qui meuvent les grandes monarchies. Vous me parlez d'un auteur allemand qui ſe mêle auſſi de diriger la politique européenne. Je puis vous aſſurer que c'eſt un ſonge-creux qui règle des partages à l'inſtar de ceux qui ſe firent en Pologne. Ce grand homme ignore que ces ſortes de partages ſont rares & ne ſe répandent jamais durant la vie des mêmes hommes. Le peu de vérités qu'il y a dans les aſſertions de ce grand politique, ſe réduiſent à la poſſibilité des nouveaux troubles qui s'élèvent en Crimée entre la Ruſſie & la Porte, & à l'envie déméſurée de l'Empereur de s'agrandir vers Andrinople. Ce prince eſt jeune & ambitieux. Mes 65 ans paſſés doivent mettre mes intentions hors de ſoupçon; ai-je le temps encore de faire des projets?

Je vous envoie ci-joint, au lieu de mauvais vers que j'aurois pu faire, un choix des meilleures pièces de Chaulieu & de Madame Deshoulières que j'ai fait imprimer à mon uſage & à celui de mes amis.

Pour en revenir enfin au divin patriarche des incrédules, je crois qu'il fera bien de tromper ſes ennemis; leur intention eſt de le chagriner; il ne doit leur oppoſer que de l'indifférence & du mépris, & s'il ſe voit obligé de ſe retirer en Suiſſe, il pourra les régaler de ce pays libre d'une pièce qui démasquera leur turpitude & leur ſcélérateſſe. Que la nature conſerve *divum Volterum*, & que j'aye encore longtemps la ſatisfaction de recevoir de ſes nouvelles! *Vale.*

Monſieur, je viens de recevoir la lettre du 22 Janvier que vous m'avez écrite. J'y vois la bonté avec laquelle vous excuſez mes fautes, & avec quelle ſincérité vous voulez bien me les découvrir. Vous voulez bien quitter pour quelques momens le ciel de Newton & l'aimable compagnie des Muſes, pour décraſſer un poëte nouveau dans les eaux bondiſſantes de l'Hippocrène. Vous quittez le pinceau en ma faveur pour prendre la lime; enfin vous vous donnez la peine de m'apprendre à épeler, vous

qui ſavez penſer. Mais je vous importunerai encore, & je crains que vous ne me preniez pour un de ces gens à qui on a fait quelque charité & qui demandent toujours davantage. Madame du Châtelet m'a adreſſé des vers que j'ai admirés à cauſe de leur beauté, de leur nobleſſe & de leur tour original: j'ai été en même temps fort étonné d'y voir qu'on m'y donnoit du divin, quoique je connoiſſe par les mêmes endroits qu'Alexandre que je ne ſuis pas de céleſte origine, & je crains fort qu'en qualité de Dieu mon ſort ne devienne ſemblable à cette canaille de nouveaux Dieux que Lucien nous dit avoir été chaſſés des cieux par Jupiter, ou bien aux ſaints que le ſieur de Launoy trouva à propos de dénicher du paradis. Quoi qu'il en ſoit, j'ai répondu en vers à Madame du Châtelet, & je vous prie, Monſieur, de vouloir bien donner quelque coup de plume à cette piéce, afin qu'elle ſoit digne d'être offerte à Émilie. Je regarde cette Émilie comme une Divinité d'ancienne date, à laquelle il n'eſt pas permis de parler en langage humain; il faut lui parler celui des Dieux, il faut lui parler en vers. Il eſt bien permis à nous autres

hommes de bégayer, quand nous nous mêlons de parler une langue qui nous eſt ſi étrange; auſſi puis-je eſpérer que vos Divinités voudront excuſer les fautes que font les pauvres mortels, quand ils ſe mêlent de vouloir parler comme vous autres.

J'attends quelque coup de foudre du Jupiter de Cirey ſur certaine pièce de métaphyſique que j'ai oſé haſarder: je fais ce que je puis pour m'élever jusques aux cieux métaphyſiques; je remue les bras & je crois voler. Mais quoi que je puiſſe faire, je ſens bien que mon eſprit n'eſt pas de nature à pouvoir ſe tirer de toutes les difficultés qui ſe préſentent dans cette carrière. Il ſemble que le créateur nous ait donné autant de raiſon qu'il en faut pour nous conduire ſagement dans ce monde, & pour pourvoir à tous nos beſoins; mais il ſemble auſſi que cette raiſon ne ſuffiſe pas pour contenter ce fonds inſatiable de curioſité que nous avons en nous & qui s'étend ſouvent trop loin. Les abſurdités & les contradictions qui ſe rencontrent de toute part, donnent ſans fin naiſſance au pyrrhonisme; & à force d'imaginer, on ne parle plus qu'à ſon imagination. Après

tout, ce que je tiens pour une vérité certaine & inconteſtable, c'eſt le plaiſir & l'admiration que vous me cauſez; ce n'eſt point une illuſion des ſens, ce n'eſt point un préjugé frivole, mais c'eſt une parfaite connoiſſance de l'homme le plus aimable du monde. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime,

Monſieur,

Votre très-fidellement affectionné ami.

Je m'en vais rayer toutes les trompettes, corriger, changer & me peiner, jusqu'à ce que vos remarques ſoient éludées. Mérope ne ſort point d'entre mes mains; c'eſt une vierge dont je garderai l'honneur.

Oui, vous verrez cet Empereur
Qui voyage afin de s'inſtruire,
Porter ſon hommage à l'auteur
De Henri quatre & de Zaïre.
Votre génie eſt un aimant
Qui tel que le ſoleil attire
A ſoi les corps du firmament,

Par

Par ſa force victorieuſe
Amène les eſprits à ſoi.
Et Thérèſe la ſcrupuleuſe
Ne peut renverſer cette loi.
Joſeph a bien paſſé par Rome,
Sans qu'il fût jamais introduit
Chez le prêtre que Jurieu nomme
Très-civilement l'ante-chriſt.
Mais à Genève qu'on renomme
Joſeph plus fortement ſéduit
Révèrera le plus grand homme
Que tous les ſiècles aient produit.

Cependant les Autrichiens ont jusqu'à préſent encore mal profité des leçons de tolérance que vous avez données à l'Europe. Voilà en Moravie dans le cercle de Prérau quarante villages qui ſe déclarent tous à la fois proteſtans; la cour, pour les ramener au giron de l'Égliſe, a fait marcher des convertiſſeurs avec des argumens à poudre & à balle, qui ont fuſillé une douzaine de ces malheureux, en attendant qu'on brûle les autres. Ces faits, que nous nous communiquons, ſont par malheur peu conſolans pour l'humanité. Je ne ſais ſi je me

trompe, mais il me ſemble qu'il y a un levain de férocité dans le cœur de l'homme, qui reparoît quelquefois quand on croit l'avoir détruit; ceux que les ſciences & les arts ont décraſſés, ſont comme ces ours auxquels des conducteurs ont appris à danſer ſur les pattes de derrière. Les ignorans ſont comme les ours qui ne danſent point. Les Autrichiens, (j'en excepte l'Empereur) pourroient bien être de cette dernière claſſe. Il eſt bien fâcheux que les François, d'ailleurs ſi aimables, ſi polis, ne puiſſent pas dompter cette fougue barbare qui les porte ſi ſouvent à perſécuter les innocens. En vérité plus l'on examine les fables abſurdes ſur lesquelles pluſieurs religions ſont fondées, plus on prend en pitié ceux qui ſe paſſionnent pour ces balivernes.

Voici un rêve que je vous envoie, qui peut-être vous amuſera un moment. Vous donner de tels ouvrages d'une imagination tudeſque, c'eſt jeter une goutte d'eau dans la mer. Je vous remercie du beau projet de politique dont vous me faites l'ouverture; ce ſeroit une choſe à exécuter ſi j'avois vingt ans. Le pape & les moines finiront ſans doute; leur

chute ne ſera pas l'ouvrage de la raiſon, mais ils périront à meſure que les finances des grands potentats ſe dérangeront. En France, quand on aura épuiſé tous les expédiens pour avoir des eſpèces, on ſera forcé de ſéculariſer des abbayes & des couvens; cet exemple ſera imité & le nombre des cuculati réduit à peu de choſe. En Autriche le même beſoin d'argent donnera l'idée d'avoir recours à la conquête facile des États du ſaint ſiége, pour avoir de quoi fournir aux dépenſes extraordinaires. On fera une groſſe penſion au ſaint père; mais qu'arrivera-t-il? La France, l'Eſpagne, la Pologne, en un mot toutes les puiſſances catholiques ne voudront pas reconnoître un vicaire de Jéſus-Chriſt ſubordonné à la maiſon impériale; chacun créera un patriarche chez ſoi, on aſſemblera des conciles nationaux, petit à petit chacun s'écartera de l'unité de l'Égliſe, & l'on finira par avoir dans ſon royaume ſa religion comme ſa langue à part. Comme je ne fixe aucune époque à cette prophétie, perſonne ne pourra me reprendre; cependant il eſt très-probable qu'avec le temps les choſes prendront le tour que je viens d'indiquer.

Je ſuis fort ſenſible aux marques de votre ſouvenir. Vous vous rappelez la mémoire des vieux temps. Hélas! que retrouveriez-vous à Sans-Souci, s'il étoit poſſible d'eſpérer de vous y revoir?

Un vieillard glacé par les ans,
Froid, taciturne & flegmatique,
Dont le propos ſoporifique
Fait bâiller tous les aſſiſtans.
Au lieu de mots aſſez plaiſans
Aſſaiſonnés d'un ſel attique
Qu'il débitoit dans ſon bon temps,
Un radotage politique
Et d'obſcure métaphyſique
Plus ennuyeux, plus révoltans
Que ne ſont les nouveaux romans.
Au lieu d'entrechats, des béquilles,
Au lieu de vigueur, des guenilles;
Dieu, quels funeſtes changemens!
Ainſi quand le moëlleux zéphire
Des airs cède l'immenſe empire
Au fougueux ſouffle d'aquilon,
La nature aux abois expire:
Le champ qui portoit la moiſſon
A perdu ſa belle parure,

L'arbre eſt dépouillé de verdure,
Le jardin eſt privé de fleurs.
L'homme ainſi reſſent les rigueurs
Du temps qui vient miner ſon être.
Si jeune il ſe nourrit d'erreurs,
Dès qu'il juge & qu'il fait connoître
L'âge, les maux & les langueurs
Le font pour toujours diſparoître.

Toutes ces variations ſont pour le commun de l'eſpèce, mais non pour le divin Voltaire: il eſt comme Madame Sara, qui faiſoit tourner la tête aux roitelets arabes à l'âge de cent ſoixante ans. Son eſprit rajeunit au lieu de vieillir, pour lui le temps n'a point d'ailes; mais il eſt à craindre que la nature n'ait perdu le moule où elle l'a jeté. On nous conte que Jupiter prolongea la nuit qu'il paſſa avec Alcmène pour ſe donner le temps de produire Hercule. Je ſuis perſuadé que ſi l'on examinoit les phénomènes de l'année 1693, pareille merveille s'y trouveroit. Enfin jouiſſez long-temps des prodigalités de la nature. Perſonne ne s'intéreſſe plus à votre conſervation que le ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Monſieur, je vous avoue que j'ai reſſenti une ſecrète joie de vous ſavoir en Hollande, me voyant par là plus à portée de recevoir de vos nouvelles, quoique je craigne, de la façon dont vous me marquez que vous y êtes, que quelque fâcheuſe raiſon ne vous ait obligé de quitter la France & de prendre l'incognito. Soyez ſûr, Monſieur, que ce ſecret ne transpirera pas par mon indiſcrétion. La France & l'Angleterre ſont les deux ſeuls États où les arts ſoient en conſidération; c'eſt chez eux que les autres nations doivent s'inſtruire: ceux qui ne peuvent pas s'y tranſporter en perſonne, peuvent du moins dans les écrits de leurs auteurs célèbres puiſer des connoiſſances & des lumières; leurs langues méritent bien par conſéquent que les étrangers les étudient, principalement la françoiſe, qui ſelon moi pour l'élégance, la fineſſe des tours, & l'énergie a une grâce particulière: ce ſont les motifs puiſſans qui m'ont engagé à m'y appliquer. Je me ſens richement récompenſé de mes peines, par l'approbation que vous m'accordez avec tant d'indulgence. Louis

XIV étoit un prince grand par une infinité d'endroits; un ſoléciſme, une faute d'orthographe ne pouvoit ternir en rien l'éclat de ſa réputation établie par tant d'actions qui l'ont immortaliſé; il lui convenoit en tout ſens de dire *Cæſar eſt ſuper grammaticam;* mais il y a des cas particuliers qui ne ſont pas généralement applicables; celui-ci eſt de ce nombre, & ce qui étoit un défaut imperceptible en Louis XIV, deviendroit une négligence condamnable en tout autre. Je ne ſuis grand par rien, il n'y a que mon application qui puiſſe peut-être un jour me rendre utile à ma patrie, & c'eſt là toute la gloire que j'ambitionne. Les arts & les ſciences ont toujours été les enfans de l'abondance: les pays où ils ont fleuri, ont eu un avantage inconteſtable ſur ceux que la barbarie nourriſſoit dans l'obſcurité, outre que les ſciences contribuent beaucoup à la félicité des hommes. Je me trouverois fort heureux de pouvoir les attirer dans nos climats reculés, où juſqu'à préſent elles n'ont que foiblement pénétré. Semblable à ces connoiſſeurs de tableaux qui ſavent en juger, qui connoiſſent les grands maîtres, mais qui ne s'entendent pas même à

broyer les couleurs; je ſuis frappé par ce qui eſt beau, je l'eſtime, mais je n'en ſuis pas moins ignorant. Je crains ſérieuſement, Monſieur, que vous ne preniez une idée trop avantageuſe de moi; un poëte oſe s'abandonner au feu de ſon imagination, & il pourroit fort bien arriver que vous vous forgeaſſiez un fantôme auquel vous attribueriez mille qualités, mais qui ne devroit ſon exiſtence qu'à la fécondité de votre heureuſe imagination. Vous aurez lu ſans doute le poëme d'Alaric de Mlle de Scudéri; il commence, ſi je me ne trompe, par ce vers:

Je chante les vainqueurs des vainqueurs de la terre.

Voilà certainement tout ce qu'on peut dire; mais malheureuſement le poëte en reſte-là, & la ſuperbe idée que l'on s'étoit formée du héros diminue à chaque page. Je crains beaucoup d'être dans le même cas, & je vous avoue, Monſieur, que j'aime infiniment mieux ces rivières qui coulant doucement près de leurs ſources, s'accroiſſent dans leurs cours, & roulent parvenues à leur embouchure des flots ſemblables à ceux des mers.

Je m'acquitte enfin de ma promeſſe & je vous envoie par cette occaſion la moitié de la métaphyſique de Wolf: l'autre moitié ſuivra dans peu. Un de mes amis que j'aime & que j'eſtime, s'eſt chargé de cette traduction par amitié pour moi. La traduction en eſt très-exacte & très-fidelle: il en auroit châtié le ſtyle, ſi des affaires indiſpenſables ne l'avoient arraché de chez moi. J'ai pris ſoin de marquer les endroits principaux. Je me flatte que cet ouvrage aura votre approbation; vous avez l'eſprit trop juſte pour ne pas le goûter. La propoſition de l'être ſimple qui eſt une eſpèce d'atome ou de monade dont parle Leibnitz, vous paroîtra peut-être un peu obſcure; pour la bien comprendre, il faut faire attention aux définitions que l'auteur fait auparavant de l'eſpace, de l'étendue, des limites & de la figure. Le grand ordre de cet ouvrage & la connexion intime qui lie toutes les propoſitions les unes avec les autres eſt, à mon avis, ce qu'il y a de plus admirable dans ce livre. La façon de raiſonner de l'auteur eſt applicable à toutes ſortes de ſujets. Elle peut être d'un grand uſage à un politique qui ſait s'en ſervir: je dirois pres-

que qu'elle peut être applicable à tous les cas de la vie privée.

La lecture des ouvrages de Mr Wolf, bien loin de m'offusquer les yeux sur ce qui est beau, me fournit encore des motifs plus puissans pour y donner mon approbation. Le mérite de vos ouvrages est la raison suffisante de mon admiration, & n'y ayant que la connoissance de la perfection qui nous cause du plaisir, il s'ensuit que vos ouvrages ayant ces perfections, doivent indubitablement me causer du plaisir & de la satisfaction. J'attends un ouvrage en vers & en prose avec une égale impatience: vous augmenterez de beaucoup, Monsieur, la reconnoissance que je vous dois déjà. Vous pourriez donner vos productions à des personnes plus éclairées que je ne le suis, mais jamais à aucune qui en fît plus de cas. J'entrevois tant de modestie dans la façon dont vous parlez de vos propres ouvrages, que je crains de la choquer même en ne disant qu'une partie de la vérité. J'avoue que j'aurois une grande envie de vous voir, & de connoître, Monsieur, en votre personne ce que le siècle & la France ont produit de plus accompli. La

philoſophie m'apprend cependant à mettre un frein à cette envie. La conſidération de votre ſanté, qui, à ce qu'on m'aſſure, eſt délicate, vos arrangemens particuliers joints aux motifs que vous pourriez avoir d'ailleurs pour ne point porter vos pas dans ces contrées, me ſont des raiſons ſuffiſantes pour ne vous point preſſer ſur ce ſujet. J'aime mes amis d'une manière déſintéreſſée, & je préférerai en toute occaſion leur intérêt à mon agrément. Suffit que vous me laiſſiez l'eſpérance de vous voir une fois dans ma vie. Votre correſpondance me tiendra lieu de votre perſonne; j'eſpère qu'elle ſera plus facile à préſent, vu la commodité des poſtes. J'envoie cette lettre-ci conformément à l'adreſſe que vous m'avez indiquée. Quand vous voudrez me faire réponſe, je vous prie de l'adreſſer à Mr de Borck, Colonel d'un régiment d'infanterie au ſervice de S. M. le Roi de Pruſſe, à Wéſel. Votre lettre, ſous ce couvert, parviendra ſurement à bon port. Ce ſera par lui que je vous ferai dorénavant tenir mes lettres. Je vous prie de m'avertir quand vous quitterez la Hollande pour aller en An-

gleterre: en ce cas vous pouvez remettre vos lettres à notre Envoyé Borck.

Je ſouffre bien en voyant qu'un homme de votre mérite eſt la victime de la méchanceté de ſes ſemblables; je les déſavoue, & le ſuffrage que je vous donne, doit par mon éloignement vous tenir lieu de celui de la poſtérité. Triſte & frivole conſolation! qui a pourtant été celle de tant de grands hommes, qui avant vous ont ſouffert de la haine que les ames baſſes & envieuſes portent aux génies ſupérieurs. Des gens peu éclairés ſe laiſſent éblouir par la malignité des méchans, ſemblables à ces chiens de meute qui ſuivent en tout le premier chien de tête, qui aboient quand ils l'entendent aboyer, & qui prennent ſervilement le change avec lui. Quiconque eſt éclairé par la vérité ſe dégage des préjugés; il découvre la fraude, il la déteſte, il dévoile la calomnie, il l'abhorre. Soyez ſûr, Monſieur, que ces conſidérations font que je vous rendrai toujours juſtice; je vous croirai toujours ſemblable à vous-même, je m'intéreſſerai toujours vivement à ce qui vous regarde; & la Hollande, pays qui ne m'a jamais plu, deviendra pour moi une terre ſa-

crée, puisqu'elle vous contient. Mes vœux vous ſuivront partout, & la parfaite eſtime que j'ai pour vous étant fondée ſur votre mérite, ne ceſſera que quand il plaira au créateur de mettre fin à mon exiſtence: ce ſont les ſentimens avec lesquels je ſuis,

Votre très-parfaitement affectionné ami.

J'ai fait remettre trois lettres avec un paquet pour vous à Thiriot. Je vous prie de les retirer de ſes mains.

Mon cher ami, j'avois cru avec le public que vous aviez reçu le meilleur accueil du monde de tout Paris, qu'on s'empreſſoit de vous rendre des honneurs & de vous faire des civilités, & que votre ſéjour dans cette ville immenſe ne ſeroit mêlé d'aucune amertume. Je ſuis fâché de m'être trompé ſur une choſe que j'aurois fort ſouhaitée, & il paroît que votre ſort eſt celui de la plupart des grands hommes, d'être perſécutés pendant leur vie, & adorés comme des Dieux après leur mort. La

vérité eſt que ce ſont quelques brillans, qui vous peignant l'avenir, vous offrent le ſeul temps dont vous puiſſiez jouir ſous une face peu agréable; mais c'eſt dans ces occaſions où il faut ſe munir d'une fermeté d'ame capable de réſiſter à la peur & à tous les fâcheux accidens qui peuvent arriver. La ſecte des ſtoïciens ne fleurit jamais davantage que ſous la tyrannie des méchans empereurs; pourquoi? parce que c'étoit alors une néceſſité pour vivre tranquille de ſavoir mépriſer la douleur & la mort. Que votre ſtoïciſme, mon cher Voltaire, aille au moins à vous procurer une tranquillité inaltérable. Dites avec Horace: *je m'enveloppe de ma vertu.* Ah! s'il ſe pouvoit, je vous recueillerois chez moi, ma maiſon ſeroit pour vous un aſile contre tous les coups de la fortune, & je m'appliquerois à faire le bonheur d'un homme dont les ouvrages ont répandu tant d'agrémens ſur ma vie.

J'ai reçu les deux nouveaux actes de Zopire; je ne les ai lus qu'une fois, mais je vous réponds de leur ſuccès; j'ai penſé verſer des larmes en les liſant. La ſcène de Zopire & de Saïde, celle de Saïde & de Palmire, lorsque

Saïde s'apprête à commettre le parricide, & la ſcène où Mahomet parlant à Omar feint de condamner l'action de Saïde, ſont des endroits excellens. Il m'a paru à la vérité que Zopire venoit ſe confeſſer exprès ſur le théâtre pour mourir en règle, que le fond du théâtre ouvert & fermé ſentoit un peu la machine; mais je ne ſaurois en juger qu'à la ſeconde lecture. Les caractères, les expreſſions des mœurs & l'art de mouvoir les paſſions y font connoître la main du grand, de l'excellent maître qui a fait cette pièce, & quand même Zopire ne viendroit pas aſſez naturellement ſur le théâtre, je croirois que ce ſeroit une tache ſur laquelle on pourroit paſſer à l'égard d'une beauté parfaite, & qui ne ſeroit remarquée que par des vieillards qui examinent avec des lunettes ce qui doit être vu avec ſaiſiſſement & ſenti avec transport.

Vos fêtes de Paris n'ont ſatisfait que votre vue; pour moi je ferois pour les fêtes dont l'eſprit & tous les ſens peuvent profiter. Il me ſemble qu'il y a de la pédanterie en ſavoir & en plaiſir à choiſir une matière pour nous inſtruire, un goût pour nous divertir; c'eſt vou-

loir rétrécir la capacité que le créateur a donnée à l'eſprit humain, qui peut contenir plus d'une connoiſſance, & c'eſt rendre inutile l'ouvrage d'un Dieu qui paroît épicurien, tant il a eu ſoin de la volupté des hommes.

J'aime le luxe & même la molleſſe,
Et les plaiſirs de toute eſpèce;
Tout honnête homme a de tels ſentimens.

Nous avons eu ici Milord Baltimore & Mr Algarotti, qui s'en retournent en Angleterre. Ce Milord eſt un homme très-ſenſé, qui poſſède beaucoup de connoiſſances, & qui croit comme nous que les ſciences ne dérogent point à la nobleſſe, & ne dégradent pas d'un rang illuſtre. J'ai admiré le génie de cet Anglois comme un beau viſage à travers un crêpe. Il parle très-mal françois, mais on aime pourtant à l'entendre parler, & l'anglois il le prononce ſi vîte, qu'il n'y a pas moyen de le ſuivre. Il appelle un Pruſſien un animal mécanique; il dit que Pétersbourg eſt l'œil de la Ruſſie avec lequel il regarde les pays policés; que ſi on lui ôtoit cet œil, elle ne manque-

roit

roit pas de retomber dans la barbarie dont elle eſt à peine ſortie.

Il eſt grand partiſan du ſoleil, & je ne le crois pas trop éloigné des dogmes de Zoroaſtre touchant cette planète; il a trouvé ici des gens avec lesquels il pouvoit parler ſans contrainte, ce qui m'a fait compoſer l'épître ſuivante, que je vous prie de corriger impitoyablement.

Le jeune Algarotti que vous connoiſſez, m'a plu, on ne ſauroit davantage; il m'a promis de revenir ici auſſitôt qu'il lui ſeroit poſſible. Nous avons bien parlé de vous, de géométrie, de vers, de toutes les ſciences, de badinage, enfin de tout ce dont on peut parler. Il a beaucoup de feu, de vivacité & de douceur, ce qui m'accommode on ne ſauroit mieux. Il a compoſé une cantate, qu'on a miſe auſſitôt en muſique & dont il a été très-ſatisfait. Nous nous ſommes ſéparés avec regret, & je crains fort de ne revoir de long-temps dans ces contrées d'auſſi aimables perſonnes.

Nous attendons cette ſemaine le Marquis de la Chétardie, duquel il faudra prendre encore un triſte congé. Je ne ſais ce que c'eſt

que ce Mr de Valory, mais j'en ai oui parler comme d'un homme qui n'avoit pas le ton de la bonne compagnie. Mr le Cardinal auroit bien pu ſe paſſer de nous envoyer cet homme-là & de nous ôter la Chétardie qui eſt en tout ſens un très-aimable garçon.

Soyez ſûr qu'ici à Rheinsberg nous nous embarraſſons auſſi peu de guerre que s'il n'y en avoit point dans le monde. Je travaille actuellement à Machiavel, interrompu quelquefois par des importuns dont la race n'eſt pas éteinte, malgré les coups de foudre que leur lança Molière. Je réfute Machiavel, chapitre par chapitre: il y en a quelques uns de faits, mais j'attends qu'ils ſoient tous achevés pour les corriger alors. Vous ſerez le premier qui verrez l'ouvrage, & il ne ſortira de mes mains qu'après que le feu de votre génie l'aura épuré.

J'attends vos corrections ſur la préface de la Henriade, afin d'y changer ce que vous avez trouvé à propos; après quoi la Henriade volera ſous la preſſe.

J'ai fait conſtruire une tour, au haut de laquelle je placerai un obſervatoire. L'étage d'en

bas devient une grotte, le ſecond une ſalle pour des inſtrumens de phyſique, le troiſième une petite imprimerie. Cette tour eſt jointe à ma bibliothèque par le moyen d'une colonnade, au haut de laquelle règne une plate-forme. Je vous en envoie le deſſein pour vous amuſer, en attendant que l'on conſtruiſe l'hôtel de ville & les marchés de Paris.

J'attends de vos nouvelles avec beaucoup d'impatience, & je vous prie de me croire de vos amis autant qu'il eſt poſſible de l'être.

Monſieur, je ſuis bien fâché que vous ayez été ſi long-temps à recevoir l'hiſtoire du Czar & mes mauvais vers. Vous en rêvez de meilleurs que je n'en fais les yeux ouverts, & ſi dans la foule il s'en trouve de paſſables, ce ne ſera que parce qu'ils auront été volés ou imités d'après les vôtres. Je travaille comme ce ſculpteur qui, lorsqu'il fit la Vénus de Médicis, compoſa les traits de ſon viſage & les proportions de ſon corps d'après les plus belles perſonnes de ſon temps: c'étoient des pièces de

rapport; mais ſi ces dames lui euſſent redemandé, l'une ſes yeux, l'autre ſa gorge, une autre ſon tour de viſage, que ſeroit-il reſté à la pauvre Vénus du ſtatuaire? Je vous avoue que le parallèle de ma vie avec celle de la cour m'a peu coûté: vous lui donnez plus de louanges qu'il n'en mérite. C'eſt plutôt une relation de mes occupations qu'une pièce poëtique ornée des images qui lui conviennent; j'ai penſé ne vous la point envoyer, tant j'en ai trouvé le ſtyle négligé.

J'attends avec bien de l'impatience les vers qu'Émilie veut bien ſe donner la peine de compoſer; je ſuis toujours ſûr de gagner au troc; & ſi j'étois cartéſien, je tirerois une grande vanité d'être la cauſe occaſionnelle des bonnes productions de la Marquiſe. On dit que lorsqu'on fait des dons aux princes, ils les rendent au centuple; mais ici c'eſt tout le contraire; je vous donne de la mauvaiſe monnoie, & vous me donnez des marchandiſes ineſtimables. Qu'on eſt heureux d'avoir à faire à un eſprit comme le vôtre, (ou comme celui d'Émilie!) c'eſt un fleuve qui ſe déborde & qui fertiliſe les campagnes ſur lesquelles il ſe répand. Il

ne me ſeroit pas difficile de faire ici l'énumération de tous les ſujets de reconnoiſſance que vous m'avez donnés, & j'aurois une infinité de choſes à dire du Mondain, de ſa défenſe, de l'ode à Émilie, d'autres pièces, & de la Mérope incomparable. Ce ſont de ces préſens que vous ſeul dans tout l'univers êtes en état de faire.

Voltaire & Apollon reſſuſcitant Mérope,
Font voir à l'univers un chef-d'œuvre nouveau,
Un modèle parfait du ſublime & du beau;
Mais pour tout auteur miſantrope
C'eſt un malheur, c'eſt un fléau.

Vous ne ſauriez croire à quel point vos vers rabaiſſent mon amour propre; il n'y a rien qui tienne contre eux.

Comme le vieillard de la fable
Je ſollicitois le ſecours,
Non point de la mort effroyable,
Qui de ſa faux épouvantable
Moiſſonne la fleur des beaux jours,
Mais de mon Démon ſecourable,

Qui peut d'un vers inexorable
Adoucir l'obſtination,
Et qui maître dans l'art aimable
De Catulle & d'Anacréon,
Me rend le joug plus ſupportable
Où la rime tient la raiſon.
Ce Démon au cœur charitable
Alloit d'une façon palpable
Faire ſon apparition,
Lorsque les Grâces en ton nom
M'amenèrent d'un air affable
Ce jeune objet inimitable,
Ta fille, & celle d'Apollon,
Et que dans le ſacré vallon
Par une faveur ineffable
Melpomène adopta, dit-on:
Cette Mérope incomparable,
Qui penſant mieux que Salomon,
Haranguoit comme Cicéron,
Me défit le bandeau coupable
Dont l'amour propre puniſſable
Augmentoit ma prévention.
Je vis... & mon œil équitable
Plaignit mon travail pitoyable:
Mes vers, mon tudesque jargon,

Tout me parut inſupportable;
Puis ſans faire d'autre façon,
Sans plus flatter ma paſſion,
J'envoyai mon Démon au diable.
Dieu nous garde du talion!

Je ſuis dans le cas de ces Eſpagnols établis dans le Mexique, qui fondent une vanité fort ſingulière ſur la beauté de leur peau biſe & de leur teint olivâtre: que deviendroient-ils s'ils voyoient une beauté européenne, un teint brillant des plus belles couleurs, une peau dont la fineſſe eſt comme celle de ces vernis tranſparens qui couvrent les peintures & laiſſent entrevoir juſqu'aux traits de pinceau les plus ſubtils? Leur orgueil, ce me ſemble, ſe trouveroit ſapé par le fondement, & je me trompe fort, ou les miroirs de ces ridicules Narciſſes ſeroient caſſés avec dépit & emportement.

Vous me paroiſſez ſatisfait des mémoires du Czar Pierre I que je vous ai envoyés, & je le ſuis de ce que j'ai pu vous être de quelque utilité. Je me donnerai tous les mouvemens néceſſaires pour vous faire avoir les particularités des aventures de la Czarine & la vie du

Czarowitz que vous me demandez. Vous ne ſerez pas ſatisfait de la manière dont ce Prince a fini ſes jours, la férocité & la cruauté de ſon père ayant mis fin à ſa triſte deſtinée. Si l'on vouloit ſe donner la peine d'examiner à tête repoſée le bien & le mal que le Czar a fait dans ſon pays, de mettre ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités dans la balance, de les peſer, & de juger enſuite de lui ſur celles de ſes qualités qui feroient le meilleur poids: on trouveroit peut-être que ce prince a fait beaucoup de mauvaiſes actions brillantes, qu'il a eu des vices héroïques, & que ſes vertus ont été obſcurcies & éclipſées par un nombre innombrable de vices. Il me ſemble que l'humanité doit être la première qualité d'un homme raiſonnable; s'il part de ce principe, malgré ſes défauts, il n'en peut arriver que du bien; mais ſi au contraire un homme n'a que des ſentimens barbares & inhumains, il ſe peut bien qu'il faſſe quelque bonne action, mais ſa vie ſera toujours ſouillée par des crimes. Il eſt vrai que l'hiſtoire eſt en partie l'archive de la méchanceté des hommes; mais en offrant le poiſon, elle offre auſſi l'antidote. Nous voyons dans l'hiſtoire l'exem-

ple d'une infinité de méchans princes, de tyrans, de monſtres, & nous les voyons tous haïs de leur peuple, déteſtés par leurs voiſins & en abomination dans tout l'univers: leurs noms ſeuls deviennent une injure, & c'eſt un opprobre à la réputation des vivans que d'être apoſtrophés du nom de ces morts. Peu d'hommes ſont inſenſibles au ſujet de leur réputation; quelque méchans qu'ils ſoient, ils ne veulent pas qu'on les prenne pour tels, & malgré qu'on en ait, ils veulent être cités comme des exemples de vertu, de probité, & comme des hommes héroïques. Je crois qu'avec de ſemblables diſpoſitions la lecture de l'hiſtoire, & les monumens qu'elle nous laiſſe de la mauvaiſe réputation de ces monſtres que la nature humaine a mis au jour, ne peuvent que produire un effet avantageux ſur l'eſprit des princes qui la liſent; car en regardant les vices comme des actions qui dégradent & qui terniſſent la réputation, le plaiſir de faire du bien doit paroître ſi pur, qu'il n'eſt pas poſſible de n'y point être ſenſible. Un homme ambitieux ne cherchera point dans l'hiſtoire l'exemple d'un ambitieux qui a été déteſté; & quiconque

lira la fin tragique de Céſar, apprendra à redouter les ſuites de la tyrannie: de plus, les hommes ſe cachent autant qu'ils le peuvent la méchanceté & la noirceur de leur cœur: ils agiſſent indépendamment des exemples, & n'ont d'autre but que celui d'aſſouvir leurs paſſions déréglées: d'ailleurs ſi un ſcélérat veut autoriſer ſes crimes par des exemples, il n'a pas beſoin (ceci ſoit dit à l'honneur de notre ſiècle) de remonter juſqu'à l'origine du monde pour en trouver; le genre humain corrompu en préſente tous les jours de plus récens, & qui par-là même en ont plus de force. Enfin il n'y a qu'à être homme, pour être en état de juger de la méchanceté des hommes de tous les ſiècles; il n'eſt pas étonnant que vous n'ayez pas fait les mêmes réflexions.

Ton cœur depuis long-temps à la vertu docile
Trouva dans la ſageſſe une douceur utile;
Il ſut l'art d'enchaîner tous ces tyrans fougueux,
Implacables bourreaux des humains malheureux;

Tranquille au haut des cieux, où nul mortel t'égale,
Le vice eſt à tes yeux comme une terre auſtrale.

Mon impatience n'eſt pas encore contentée par l'arrivée de Céſarion & du ſiècle de Louis le grand: la goutte les arrête en chemin. Il faut à la vérité ſe paſſer des agrémens dans la vie, quoique j'eſpère que mon attente ne durera guères, & que ce Jaſon me rendra dans peu poſſeſſeur de cette toiſon d'or tant déſirée & tant attendue. Je vous promets toute la ſincérité & la franchiſe poſſible ſur le ſujet de vos ouvrages. Mes doutes ſont une eſpèce d'interrogations qui obligent la juſtice que vous devez à vos ouvrages de m'inſtruire. Je vous prie d'aſſurer l'incomparable Émilie de l'eſtime dont je ſuis pénétré pour elle. Mais je m'apperçois que je finis mes lettres par des ſalutations aux ſœurs, comme Saint Paul, quoique je ſois très-perſuadé, que ni ſous l'économie de la loi, ni ſous celle du nouveau teſtament, il n'y eut pas une Iduméenne qui valût la centième partie d'Émilie. Quant à l'eſtime, à l'a-

mitié & à la conſidération que j'ai pour vous, elles ne finiront jamais, étant &c.

Monſieur, j'y perds de toutes les façons lorsque vous êtes malade, tant par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, que par la privation d'une infinité de bonnes penſées que j'aurois reçues, ſi votre ſanté l'avoit permis. Pour l'amour de l'humanité ne m'alarmez plus par vos indiſpoſitions ſi fréquentes, & ne vous imaginez pas que ces alarmes ſoient métaphoriques; elles ſont trop réelles pour mon malheur. Je tremble de vous appliquer les deux plus beaux vers que Rouſſeau ait peut-être faits de ſa vie:

Et ne meſurant point au nombre des années
La courſe du héros.

Céſarion m'a fait un rapport exact de l'état de votre ſanté. J'ai conſulté des médecins ſur ce ſujet, qui m'ont aſſuré foi de médecins, que je n'avois rien à craindre pour vos jours; mais qu'à l'égard de votre incommodité, elle ne

pouvoit être radicalement guérie, à cauſe que le mal eſt trop invétéré: ils ont jugé que vous avez une obſtruction dans les viſcères du bas-ventre, que quelques reſſorts s'y ſont relâchés, ou que des flegmes, des flatuoſités, ou une eſpèce de néfrétique eſt la cauſe de vos incommodités; voilà ce qu'à plus de cent lieues la faculté en a jugé. Malgré le peu de foi que j'ajoute aux déciſions de ces Meſſieurs, (plus incertaines ſouvent que celles des métaphyſicicus,) je vous prie cependant, & cela véritablement, de faire dreſſer le *ſtatum morbi* de vos incommodités, afin de voir ſi peut-être quelque habile médecin ne pourroit pas vous ſoulager. Quelle joie ne ſeroit pas la mienne d'avoir contribué en quelque façon au rétabliſſement de votre ſanté! Envoyez-moi donc, je vous prie, l'énumération de vos infirmités & de vos miſères, en termes barbares & en langage baroque, & cela avec toute l'exactitude poſſible; vous m'obligerez ſenſiblement; ce ſera un petit ſacrifice que vous ſerez obligé de faire à mon amitié.

Vous m'accuſez la réception de quelques unes de mes pièces, & vous n'y ajoutez au-

cune critique; ne croyez point que j'aye négligé celle que vous avez bien voulu faire de mes autres pièces. Je joins ici la correction nouvelle de l'ode ſur l'amour de Dieu, ajoutée à une petite pièce adreſſée à Céſarion. La manie des vers me lutine ſans ceſſe, & je crains que ce ne ſoit de ces maux auxquels il n'y aura aucun remède. Depuis que l'Apollon de Cirey veut bien protéger les petits atomes de Rémusberg, tout y cultive les arts & les ſciences. Voici une lettre d'un jeune homme qui eſt chez moi, à un de ſes amis; quelques mots de votre part ſur ſon ſujet l'encourageront infiniment; c'eſt un génie qui ſe formera par la culture, & qui s'arrête crainte de mal faire. Je voudrois que vous euſſiez eu beſoin de mon ode ſur la patience pour vous conſoler des rigueurs d'une maîtreſſe, & non pour ſupporter vos infirmités. Il eſt facile de donner des conſolations, dès qu'on ne ſouffre point ſoi-même; mais c'eſt l'effort d'un genie ſupérieur que de triompher des maux les plus aigus & d'écrire avec une liberté d'eſprit parfaite au ſein même des ſouffrances. Votre épître ſur l'Envie eſt inimitable; je la préfère presque encore à ſes

deux jumelles. Vous parlez de l'envie comme un homme qui a ſenti le mal qu'elle peut faire, & des ſentimens généreux comme de votre patrimoine. Je vous reconnois toujours aux grands ſentimens; vous les éprouvez ſi bien, qu'il vous eſt facile de les exprimer.

Comment parler de mes pièces après avoir parlé des vôtres? Ce qu'il vous plaît d'en dire, ſent l'ironie tant ſoit peu. Mes vers ſont des fruits d'un arbre ſauvage; les vôtres ſont ceux d'un arbre franc.

Tandis que l'aigle altier s'élève dans les airs,
L'hirondelle raſe la terre:
Philomèle eſt ici l'emblème de mes vers,
Et cet oiſeau du Dieu qui porte le tonnerre
Ne peut convenir qu'à Voltaire.

Je me conforme entièrement à votre ſentiment touchant les pièces de théâtre. L'amour, cette paſſion charmante, ne devroit y être employée que comme une épicerie qu'on met à quelque ragoût, mais qu'on ne prodigue pas, de crainte que ce goût uniforme n'émouſſe la fineſſe du palais. Mérope mérite de toute ma-

nière de corriger le goût corrompu du public & de relever Melpomène du mépris que les colifichets & les ornemens lui attirent. Je me repoſe bien ſur vous des corrections que vous aurez faites aux deux derniers actes de cette tragédie; peu de choſe pouvoit la rendre parfaite, elle l'eſt aſſurément à préſent. Corneille, après lui Racine, enſuite la Grange ont épuiſé tous les lieux communs de la galanterie & du tendre. Crébillon a aſſis, pour ainſi dire, les Furies ſur le théâtre; toutes ſes pièces inſpirent de l'horreur, tout y eſt affreux, terrible. Il falloit abſolument après eux quitter une route uſée, pour en ſuivre une plus neuve, une plus brillante. Les paſſions que vous mettez ſur le théâtre ſont auſſi capables que l'amour d'émouvoir, d'intéreſſer & de plaire; il n'y a qu'à les bien traiter & à les produire de la manière que vous le faites dans Mérope & dans la mort de Céſar.

Le Ciel te réſervoit pour éclairer la France:
Tu ſortois triomphant de la carrière immenſe
Que l'épopée offroit à tes déſirs ardens;

En

En nouveau Thucydide on te vit avec gloire
Remporter les lauriers conſacrés à l'hiſtoire;
Bientôt d'un vol plus haut, par des efforts puiſſans,
Ta main ſut débrouiller Newton & la nature;
Et Melpomène enfin languiſſant ſans parure,
Va ſe féliciter de tes riches préſens.

Je quitte la brillante poëſie pour m'abymer avec vous dans le gouffre de la métaphyſique. J'abandonne le langage des Dieux que je ne fais que bégayer, pour parler celui de la Divinité même, qui m'eſt inconnu. Il s'agit à préſent d'élever le faîte d'un bâtiment dont les fondemens ſont très-peu ſolides; c'eſt un ouvrage d'araignée qui eſt à jour, & dont des fils ſubtils ſoutiennent la ſtructure. Perſonne ne peut être moins prévenu de ſon opinion que je ne le ſuis de la mienne. J'ai diſcuté la matière de la fatalité abſolue avec toute l'application poſſible, & j'y ai trouvé des difficultés presque invincibles. J'ai lu une infinité de

ſyſtèmes, & je n'en ai trouvé aucun qui ne fût hériſſé d'abſurdités; ce qui m'a jeté dans un pyrrhoniſme affreux. D'ailleurs je n'ai aucune raiſon particulière qui me porte plutôt vers la fatalité abſolue que vers la liberté; quoi qu'il en ſoit, les choſes en iront toujours le même train. Je ſoutiens ces ſortes de thèſes tant que je puis pour voir jusqu'où on peut pouſſer le raiſonnement & de quel côté ſe trouvent le plus d'abſurdités. Il n'en eſt pas tout à fait de même de la raiſon ſuffiſante. Tout homme qui veut être philoſophe, mathématicien, politique, en un mot tout homme qui ne veut pas avoir des vues bornées, doit admettre la raiſon ſuffiſante. Qu'eſt-ce que cette raiſon ſuffiſante? c'eſt la cauſe des événemens. Or tout philoſope recherche cette cauſe, ce principe; donc tout philoſophe admet la raiſon ſuffiſante. Elle eſt fondée ſur nos notions les plus évidentes. Le rien ne ſauroit produire un être; & puisque le rien n'exiſte pas, il faut donc néceſſairement que les êtres ou les événemens ayent une cauſe de leur être dans ce qui les a précédés, & cette cauſe, on l'appelle la raiſon ſuffiſante de leur exiſtence. Il n'y a que

le vulgaire qui ne connoiſſant point de raiſon ſuffiſante, attribue au haſard les effets dont les cauſes lui ſont inconnues. Le haſard en ce ſens eſt un être ſorti du cerveau creux des poëtes, & qui comme ces globules de ſavon que ſont les enfans, n'a aucun corps. Vous allez à préſent boire la lie de mon nectar ſur ce ſujet de la fatalité abſolue: je crains fort que vous n'éprouviez à l'explication de mon hypothèſe ce qui m'arriva l'autre jour; j'avois lu dans je ne ſais quel livre de phyſique où il s'agiſſoit du muſcle céphalo-pharingien: je conſulte Furetière pour trouver l'éclairciſſement de ce terme; il dit que le muſcule céphalo-pharingien eſt l'orifice de l'éſophage nommé pharinx. Ah! pour le coup, dis-je, me voilà devenu bien habile; les explications ſont ſouvent plus obſcures que le texte même: revenons à la mienne.

J'avoue préſentement que les hommes ont un ſentiment de liberté; ils ont ce qu'ils appellent la puiſſance de déterminer leur volonté, d'opérer des mouvemens; ſi vous appelez l'acte d'opérer des mouvemens, l'acte de prendre une réſolution, l'acte de faire quelque action, ſi vous

appelez, dis-je, ces actes la liberté de l'homme, je conviens avec vous que l'homme eſt libre: mais ſi vous appelez liberté les raiſons qui déterminent ſes réſolutions, les cauſes des mouvemens qu'il opère, je puis prouver que l'homme n'eſt point libre. Mes preuves ſont tirées de l'expérience, & des obſervations que j'ai faites ſur ces motifs de mes actions & de celles des autres. Je ſoutiens que tous les hommes ſe déterminent par des raiſons (tant bonnes que mauvaiſes, ce qui ne fait rien à mon hypothéſe;) & ces raiſons ont pour fondement une certaine idée de bonheur ou de bien-être. D'où vient que lorsqu'un libraire m'apporte la Henriade ou les épigrammes ordurières de Rouſſeau à vendre, d'ou vient eſt-ce que je choiſis la Henriade? C'eſt que la Henriade eſt un ouvrage parfait & dont mon eſprit & mon cœur peuvent tirer un uſage excellent; au lieu que les épigrammes de Rouſſeau ſaliſſent mon imagination. C'eſt donc l'idée de mon avantage, de mon bien qui porte ma raiſon à ſe déterminer en faveur d'un de ces ouvrages préférablement à l'autre; c'eſt donc l'idée de mon bonheur qui détermine toutes mes actions; c'eſt le reſſort dont je dé-

pends, & ce reſſort eſt lié à un autre reſſort qui eſt mon tempérament: c'eſt là préciſément la roue avec laquelle le créateur monte notre machine. L'homme a la même liberté que la pendule; il a de certaines vibrations, il peut faire des actions, mais toutes aſſervies à ſon tempérament, & à ſa façon de penſer plus ou moins bornée. Demandez à un homme, quelque ſtupide qu'il ſoit, la raiſon de ſon action; il vous en alléguera une qui l'a déterminé. L'homme agit donc ſelon une loi, & en conſéquence du ton que le créateur lui a donné: concluons-en que tous les hommes portent en eux le mobile qui détermine ou qui cauſe leurs réſolutions. Je voudrois, pour l'amour de la fatalité abſolue, qu'on n'eût jamais cherché de ſubterfuge contre la liberté dans de faux raiſonnemens. Tel eſt celui que vous combattez très-bien, & que vous détruiſez totalement. En effet rien de moins conſéquent.

Il y a beaucoup de témérité à vouloir raiſonner des choſes qu'on ne connoît point, & il y en a encore infiniment plus à vouloir preſcrire des limites à la toute-puiſſance divine. J'examine ſimplement les vérités qui me ſont

connue, & de là je conclus que puisqu'elles ſont telles, Dieu a voulu qu'elles fuſſent: mon raiſonnement ne fait qu'enchaîner les effets de la nature à leur cauſe primitive, qui eſt en Dieu. Selon ce ſyſtème Dieu ayant prévu les effets du tempérament & des caractères des hommes, conſerve la preſcience, & les hommes ont une eſpèce de liberté, quoique très-bornée, de ſuivre leur façon de penſer.

Il s'agit à préſent de montrer que mon hypothèſe ne contient rien d'injurieux ni de contradictoire à l'eſſence divine; c'eſt ce que je pourrai prouver. L'idée que j'ai de Dieu eſt celle d'un être tout-puiſſant, très-bon, infini, & raiſonnable à un degré ſuprême. Ce Dieu ſe détermine en tout par les raiſons les plus ſublimes; il ne fait rien que de très-raiſonnable & de conſéquent. Ceci ne renverſe en aucune manière la liberté de Dieu: car comme Dieu eſt la raiſon même, il eſt ſûr qu'il ſe détermine par la raiſon; c'eſt dire qu'il ſe détermine par ſa volonté; ce qui n'eſt en ce ſens qu'un jeu de mots. Dieu peut prévoir ſes propres actions, puiſqu'elles ſeront à l'infini aſſervies à l'excellence de ſes attributs, & qu'elles porteront tou-

jours le caractère de la perfection. Si donc Dieu eſt lui-même le Deſtin, comment en peut-il être l'eſclave? Et ſi ce Dieu qui, ſelon Mr Clarke méme, ne peut ſe tromper, s'il prévoit les actions des hommes, il faut dire qu'elles arrivent néceſſairement. Mr Clarke même l'avoue, ſans s'en appercevoir. Mon raiſonnement ſe réduit à ce que Dieu étant l'excellence même, il ne peut rien faire que de très-excellent; c'eſt ce qu'atteſtent les œuvres de la nature, c'eſt de quoi tous les hommes en gros nous ſont un témoignage, & de quoi nous nous perſuaderions, s'il n'y avoit que nous dans le monde. Il faut cependant ſe garder de juger du monde par partie; ce ſont les membres d'un tout où l'aſſortiment eſt néceſſaire; c'eſt perdre la totalité de vue, c'eſt conſidérer un point dans un ouvrage de miniature, & négliger l'effet du gros pris enſemble. Comptons que tout ce que nous appercevons dans la nature concourt aux vues du créateur. Si nos yeux de taupes ne peuvent appercevoir ces vues, ce défaut eſt dans notre œil & non dans l'objet que nous enviſageons. Voilà ce que mon imagination a pu vous fournir ſur le roman de la fatalité abſolue.

Du reſte je reſpecte beaucoup Cicéron, protecteur de la liberté, quoiqu'à dire vrai ſes Tuſculanes ſoient de tous ſes ouvrages ceux qui me conviennent le mieux. Vous anobliſſez le Dieu de Mr Clarke d'une façon que je commence déjà à ſentir du reſpect pour cette Divinité. Si vous aviez vécu du temps de Moyſe, vous nous auriez fait une deſcription du Dieu d'Abraham digne de nos hommages.

Je me réſerve de vous parler une autre fois de votre excellent eſſai de phyſique. Cet ouvrage mérite bien d'occuper une lettre particuliérement deſtinée à ce ſujet. Je remplirai également mes engagemens touchant le ſiècle de Louis le grand, & je joindrai à cette lettre quelques conſidérations ſur l'état du corps politique de l'Europe, que je vous prierai de ne communiquer à perſonne. Mon deſſein étoit de le faire imprimer en Angleterre, comme l'ouvrage d'un anonyme; quelques raiſons m'en ont empêché. J'attends l'épître ſur l'amitié, comme une pièce qui couronnera les autres. Je ſuis auſſi affamé de vos ouvrages, que vous êtes diligent à les compoſer. Je fus tout ſurpris en vérité lorsque je vis que la Marquiſe du Châ-

telet trouvoit ma lettre ſi admirable: j'en ai recherché avec Leibnitz la raiſon ſuffiſante, & je ſuis tenté de croire que cette admiration ne vient que d'un petit grain de pareſſe; elle n'eſt pas auſſi libérale que vous de ſes momens. Je me déclare incontinent le rival de Newton, & ſuivant la mode de Paris, je vais compoſer un libelle contre lui; il ne dépendra que de la Marquiſe de rétablir la paix entre nous. Je cède volontiers à Newton la préférence que l'ancienneté de connoiſſance & le mérite ſupérieur lui ont acquis, & je ne demande que quelques mots écrits à temps perdu; moyennant quoi je tiens la Marquiſe quitte de toute admiration quelconque. J'ai ſonné mal à propos le tocſin touchant Thiriot. Vous voudrez bien continuer notre correſpondance par lui; j'aurai plus promptement de vos réponſes. Vous ne ſauriez croire à quel point j'eſtime vos penſées, & combien j'aime votre cœur. Je ſuis bien fâché d'être le ſaturne du ciel planétaire dont vous êtes le ſoleil: qu'y faire? mes ſentimens me rapprochent de vous & l'affection que j'ai pour vous n'en eſt pas moins vive.

Mon cher ami, depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, ma ſanté a été ſi languiſſante, que je ne puis travailler à quoi que ce ſoit. L'oiſiveté m'eſt un poids plus inſupportable que le travail & que la maladie. Mais nous ne ſommes formés que d'un peu d'argile, & il ſeroit ridicule au ſuprême degré d'exiger beaucoup de ſanté d'une machine qui doit par ſa nature ſe détraquer ſouvent, & qui eſt obligée de s'uſer pour périr enfin. Je vois par votre lettre que vous êtes en bon train de corriger vos ouvrages. Je regrette beaucoup que quelques grains de cette ſage critique ne ſoient pas tombés ſur la pièce que je vous ai adreſſée: je ne l'aurois point expoſée au ſoleil, ſi ce n'avoit été dans l'intention qu'il la purifiât. Je n'attends point de louanges de Cirey, elles ne me ſont point dues; je n'attends de vous que des avis & de ſages conſeils. Vous me les devez aſſurément, & je vous prie de ne point ménager mon amour propre. J'ai lu avec un plaiſir infini le morceau de la Henriade que vous avez corrigé: il eſt beau, il eſt ſuperbe; je

voudrois bien, malgré cela, avoir fait celui que vous retranchez. Je ſuis deſtiné à ſentir plus vivement que les autres les beautés dont vous ornez vos ouvrages. Ces beaux vers que je viens de lire m'ont animé de nouveau du feu d'Apollon: telle eſt la force de votre génie, qu'il ſe communique à plus de deux cents lieues. Je veux monter mon luth, pour former de nouveaux accords. Il n'y a point lieu de douter que vous ne reuſſiſſiez dans la nouvelle tragédie que vous travaillez. Lorsque vous parlez de la gloire, on croit entendre diſcourir Jules Céſar. Parlez-vous de l'humanité? c'eſt la nature qui s'explique par votre organe. S'agit-il d'amour? on croit entendre le tendre Anacréon, ou le chantre divin qui ſoupire pour Lesbie. En un mot il ne vous faut que cette tranquillité d'ame que je vous ſouhaite de tout mon cœur, pour réuſſir, & pour produire des merveilles en tout genre.

Il n'eſt point étonnant que l'académie royale ait préféré quelques mauvais ouvrages de phyſique à l'excellent eſſai de la Marquiſe. Combien d'impertinences ne ſe ſont point dites en philoſophie? De quelles abſurdités l'eſprit hu-

main ne s'eſt il point aviſé dans les écoles? Quel paradoxe reſte-t-il à débiter, qu'on n'ait point ſoutenu? Les hommes ont toujours penché vers le faux: je ne ſais par quelle bizarrerie la vérité les a toujours moins frappés. La prévention, les préjugés, l'amour propre & l'eſprit ſuperficiel feront, je crois, pendant tous les ſiècles les ennemis qui s'oppoſeront au progrès des ſciences; & il eſt bien naturel que des ſavans de profeſſion ayent quelque peine à recevoir les lois d'une jeune & aimable Dame, qu'ils reconnoîtroient tous pour l'objet de leur admiration dans l'empire des grâces, mais qu'ils refuſent de reconnoître pour l'exemple de leurs études dans l'empire des ſciences.

Vous rendez un hommage vraiment philoſophique à la vérité. Ces intérêts, ces raiſons petites ou grandes, ces nuages épais qui obſurciſſent pour l'ordinaire l'œil du vulgaire, ne peuvent rien ſur vous, & les vérités s'approchent autant de votre intelligence, que les aſtres que nous conſidérons par un télescope ſe manifeſtent plus clairement à notre vue. Il ſeroit à ſouhaiter que les hommes fuſſent tous au deſſus des corruptions, de l'erreur & du

menſonge; que le vrai, & le bon goût ſerviſſent généralement de règle dans les ouvrages ſérieux & dans les ouvrages d'eſprit. Mais combien de ſavans ſont capables de ſacrifier à la vérité les préjugés de l'eſtime, le poids de la beauté & la force de l'amitié? Il faut une ame vigoureuſe pour vaincre d'auſſi puiſſantes oppoſitions, & le triomphe qu'on remporte en ce ſens-là ſur l'amitié eſt plus grand que celui qu'on remporte ſur ſoi-même. Les vents, comme vous en convenez, ſont très-bien dans la caverne d'Éole, d'où je crois qu'il ne les faut tirer que pour cauſe. J'ai été vivement touché des perſécutions qu'on vous a faites: ce ſont des tempêtes qui ôtent pour un temps le calme à l'océan, & je ſouhaiterois bien d'être le Neptune de l'Énéide, afin de vous procurer la tranquillité que je vous ſouhaite très-ſincèrement. Souffrez que je vous rappelle ces deux beaux vers de l'épître à Émilie, où vous vous faites ſi bien votre leçon:

Tranquille au haut des cieux que Newton
s'eſt ſoumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.

Laiſſez au deſſous de vous, croyez-moi, cet eſſaim mépriſable & abject d'ennemis auſſi furieux qu'impuiſſans. Votre mérite, votre réputation vous ſervent d'égide. C'eſt en vain que l'envie vous pourſuivra; ſes traits s'émouſſeront & ſe briſeront tous contre l'auteur de la Henriade, en un mot contre Voltaire. De plus, ſi le deſſein de vos ennemis eſt de vous nuire, vous n'avez pas lieu de les redouter, car ils n'y parviendront jamais; & s'ils cherchent à vous chagriner, comme cela eſt plus apparent, vous ferez très-mal de leur donner cette ſatisfaction. Perſuadé de votre mérite, enveloppé de votre vertu, vous devez jouir de cette paix douce & heureuſe qui eſt ce qu'il y a de plus déſirable en ce monde. Je vous prie d'en prendre la réſolution. Je m'y intéreſſe par amitié pour vous & par la part que je prends à votre ſanté & à votre vie.

Mandez-moi, je vous prie, où, par qui, & comment je dois faire parvenir ce que je vous deſtine & à la Marquiſe: tout eſt prêt & emballé. Agiſſez rondement, & mandez-moi, comme je le ſouhaite, ce que vous trouvez de plus expédient. La Marquiſe me demande ſi

j'ai reçu l'extrait de Newton qu'elle a fait. J'ai oublié de lui répondre ſur cet article; dites-lui, je vous prie, que Thiriot me l'avoit envoyé & qu'il m'a charmé comme tout ce qui vient d'elle. En vérité, la Marquiſe en fait trop, elle veut nous dérober à nous autres hommes tous les avantages dont notre ſexe eſt privilégié. Je tremble, ſi elle ſe mêle de commander des armées, qu'elle ne faſſe rougir les cendres de Condé & de Turenne. Oppoſez-vous à des progrès qui nous en font enviſager encore d'autres dans l'éloignement, & faites du moins qu'une ſorte de gloire nous reſte. Je ſuis rempli de projets; pour peu que ma ſanté revienne, vous ſerez inondé à Cirey de mes ouvrages, comme le fut l'Italie par l'invaſion des Goths. Je vous prie d'être toujours mon juge & non pas mon panégyriſte.

Mon cher Voltaire, votre Dévote eſt venue le plus à propos du monde; elle eſt charmante, les caractères ſont bien ſoutenus, l'intrigue eſt bien conduite & le dénouement naturel. Nous

l'avons lue, Céſarion & moi, avec beaucoup de plaiſir, ſouhaitant fort de la voir repréſentée ici en préſence de ſon auteur, de cet ami que nous déſirons tant de voir. Mon amphibie vous fait des complimens de ce que, tout malade que vous êtes, vous travaillez plus & mieux que tant d'auteurs pleins de ſanté. Je ne conçois rien à votre être très-particulier; car chez nous autres mortels, l'eſprit ſouffre toujours des langueurs du corps; la moindre choſe me rend incapable de penſer, mais votre eſprit ſupérieur à ſes organes triomphe de tout; puiſſe-t-il triompher de la mort même!

Vous lirez, s'il vous plaît, un petit conte aſſez mal tourné que je vous envoie, & une épître où je me ſuis aviſé de parler à une ſorte de gens qui ne ſont guère d'humeur à régler leur conduite ſur la morale des poëtes. Machiavel ſuivra quand il pourra; vous voudrez bien attendre que j'aye le temps d'y mettre la main.

Le monde eſt ſi tracaſſier ici, ſi inquiet, ſi turbulent, qu'il n'eſt presque pas poſſible d'échapper à ce mal épidémique; tout ce que je puis faire quelquefois, c'eſt de rimer des ſottiſes. J'attends à me trouver dans une aſſiette

plus

plus tranquille pour reprendre des occupations plus ſérieuſes & qui demandent de la réflexion. A préſent voilà une malheureuſe ſuite de jours de fêtes, qu'il faut fêter quoi que l'on en ait, & des diſcours très-inconſéquens, auxquels il faut applaudir d'un air de conviction. Je fais ce manége à contre-cœur, haïſſant tout ce qui approche de l'hypocriſie & de la fauſſeté.

Algarotti m'écrit que Pine n'avoit pas encore achevé ſon impreſſion de Virgile, & que la Henriade ſeroit pendue au croc en attendant; j'en ai fort grondé, car il m'a ſemblé que

Virgile nous cédant la place
Qu'il obtint jadis au Parnaſſe,
Nous devoit bien le même honneur
Chez maître Pine l'imprimeur.

Vous voyez, mon cher Voltaire, la différence qu'il y a des décrets d'Apollon & des fantaiſies d'un imprimeur. Je ſoutiens la gloire de ce Dieu en accélérant la publication de votre ouvrage, & j'eſpère de réduire bien-tôt l'extravagance de l'Anglois en contentant ſon avidité intéreſſée.

Aſſurez, s'il vous plaît, la Marquiſe de mes attentions. Ménagez la ſanté d'un homme que

je chéris, & n'oubliez jamais que m'appartenant, vous devez porter tous vos ſoins à me conſerver le bien le plus précieux que j'aye reçu du Ciel. Donnez-moi bientôt des nouvelles de votre convaleſcence, & comptez là-deſſus que de toutes celles que je pourrai recevoir pendant ma vie ce me ſera la plus agréable. Adieu. Je ſuis tout à vous.

Voici un petit paquet que Céſarion vous envoie. J'eſpère que ſon ſouvenir ne vous ſera pas indifférent & que vous apprendrez avec plaiſir que ſa ſanté ſe fortifie de jour en jour.

Monſieur, vous me faites la plus jolie galanterie du monde: je reçois un paquet ſous mon adreſſe, je reconnois & l'adreſſe & les cachets; j'ouvre, & je trouve Mérope, je lis, je ſuis charmé, j'admire & je ſuis obligé d'augmenter l'obligation que je vous ai, que jene croyois plus ſuſceptible d'accroiſſement. Mérope eſt une des plus belles tragédies qui jamais ſe ſoient faites: l'économie de la pièce eſt menée avec

ſageſſe, la terreur s'accroît de ſcène en ſcène, & la tendreſſe maternelle ſubſtituée à l'amour doucereux m'a charmé. J'avoue que la voix de la nature me paroît infiniment plus pathétique que celle d'une paſſion frivole. Les vers ſont pleins de nobleſſe, les ſentimens expliqués avec dignité; enfin la conduite de la pièce, l'expreſſion des mœurs, la vraiſemblance, le dénouement, tout y eſt auſſi heureuſement amené qu'on puiſſe le déſirer. Il n'y a que vous au monde capable de faire une pièce auſſi parfaite que Mérope; j'en ſuis charmé, j'en ſuis extaſié, & je ne finirois point, ſi ce n'étoit pour ménager votre modeſtie. Si je ne puis vous payer en même monnoie, je ne veux pas cependant ne vous point témoigner ma gratitude; je vous prie, conſervez la bague que je vous envoie comme un monument du plaiſir que votre incomparable tragédie m'a cauſé. Si vous n'aviez jamais fait que Mérope, cette pièce ſuffiroit ſeule pour faire paſſer votre nom juſqu'aux ſiècles les plus reculés, & vos ouvrages fourniroient de quoi immortaliſer vingt grands hommes dont aucun ne manqueroit de gloire. Vous m'avez obligé ſenſiblement par l'atten-

tion que vous me témoignez en toutes les occaſions qui ſe préſentent; je reſte toujours en arrière avec vous, & je m'impatiente de ne pouvoir pas vous témoigner toute l'étendue des ſentimens pleins d'eſtime avec lesquels je ſuis, votre très-fidellement affectionné ami.

N'oubliez pas de faire mille amitiés de ma part à l'incomparable Émilie. Il s'eſt trouvé quelques fautes de copiſte dans Mérope; je les noterai & je vous les enverrai par le premier ordinaire, pour vous prier de me les corriger. Céſarion n'eſt pas encore arrivé. Il faut avouer que l'amour eſt un grand maître.

Mon cher ami, j'ai reçu deux de vos lettres presque en même temps & ſur le point de mon départ pour Berlin, de façon que je ne puis que répondre en gros à toutes les deux. Je vous ai une obligation infinie de ce que vous m'avez communiqué les changemens que vous avez faits à la Henriade. Il n'y a que vous qui ſoyez ſupérieur à vous-même. Tous

les changemens que je viens de lire ſont du dernier bon, & je ne ceſſe de m'étonner de la force que la langue françoiſe prend dans vos ouvrages. Si Virgile fût né citoyen de Paris, il n'auroit pu rien faire d'approchant du combat de Turenne: il y a un feu dans cette deſcription qui m'enlève. Avouez-nous la vérité; vous y fûtes préſent à ce combat, vous l'avez vu de vos yeux, & vous avez écrit ſur vos tablettes chaque coup d'épée, porté, reçu & paré; vous avez noté chacun des geſtes des champions, & par cette force ſupérieure qu'ont les grands génies, vous avez lu dans leur cœur tout ce que penſoient ces vaillans combattans. Le Carache n'eût pu mieux deſſiner les attitudes difficiles de ce duel, & le Brun avec tout ſon coloris n'auroit aſſurément rien fait de ſemblable au petit portrait de réfraction que fait l'aimable, le cher poëte philoſophe. L'endroit ajouté au chant VII eſt encore admirable, & très-propre à occuper une place dans l'édition que je fais préparer de la Henriade. Mais, mon cher Voltaire, ménagez la race des bigots & craignez vos perſécuteurs. Ce ſeul article eſt capable de vous faire des affaires de nou-

veau; il n'y a rien de plus cruel que d'être ſoupçonné d'irréligion. On a beau faire tous les efforts imaginables pour ſortir de ce blâme, cette accuſation dure toujours. J'en parle par expérience, & je m'apperçois qu'il faut être d'une circonſpection extrême ſur cet article. Vos vers ſont conformes à la raiſon, ils doivent donc l'être à la vérité, & c'eſt juſtement pourquoi les idiots & les ſtupides s'en formaliſent: ne les communiquez donc point à votre ingrate patrie, traitez-la comme le ſoleil traite les Lapons; que la vérité & la beauté de vos productions ne brillent donc que dans un endroit où l'auteur eſt eſtimé & vénéré, dans un pays enfin où il eſt permis de ne point être ſtupide, où l'on oſe penſer & où l'on oſe tout dire. Vous voyez bien que je parle de l'Angleterre; c'eſt là que j'ai trouvé convenable de faire graver la Henriade. Je ferai l'avant-propos, que je vous communiquerai avant que de le faire imprimer. Pesne compoſera les tailles douces & Knobelsdorf les vignettes. On ne ſauroit aſſez honorer cet ouvrage, & on n'en peut aſſez eſtimer l'auteur reſpectable. La poſtérité m'aura l'obligation de la Henriade gra-

vée, comme nous ſommes redevables à ceux qui nous ont conſervé l'Énéide ou les ouvrages de Phidias ou de Praxitèle.

Vous voulez donc que mon nom entre dans vos ouvrages? Vous faites comme le prophète Élie, qui montant au ciel abandonna ſon manteau au prophète Éliſée; vous voulez me faire participer à votre gloire: mon nom ſera comme ces cabanes qui ſe trouvent placées dans de belles ſituations; on les fréquente à cauſe des payſages qui les environnent. Après avoir parlé de la Henriade & de ſon auteur, il faudroit tirer l'échelle, & ne point parler d'autres ouvrages. Je dois cependant vous rendre compte de mes occupations: c'eſt actuellement Machiavel qui me fournit de la beſogne, je travaille aux notes ſur ſon Prince, & j'ai déjà commencé un ouvrage qui réfutera entièrement ſes maximes par l'oppoſition qui ſe trouve entre elles & la vertu, auſſi bien qu'avec les véritables intérêts des princes. Il ne ſuffit point de montrer la vertu aux hommes, il faut encore faire agir les reſſorts de l'intérêt, ſans quoi il y en a très-peu qui ſoient portés à ſuivre la droite raiſon. Je ne ſaurois vous dire le temps où

je pourrois avoir rempli cette tâche; car beaucoup de diſſipations me viendront à préſent diſtraire de l'ouvrage: j'eſpère cependant, ſi ma ſanté le permet, & ſi mes autres occupations le ſouffrent, que je pourrai vous envoyer le manuſcrit entre-ci & trois mois. Niſus & Euryale attendront, s'il leur plaît, que Machiavel ſoit expédié: je ne vais que l'allure de ces pauvres mortels qui cheminent tout doucement, & mes bras n'embraſſent que peu de matière. Ne vous imaginez point, je vous prie, que tout le monde ait cent bras comme Voltaire Briarée. Un de ſes bras ſaiſit la phyſique, tandis qu'un autre s'occupe de la poëſie, un autre de l'hiſtoire & ainſi à l'infini. On dit que cet homme a plus d'une intelligence unie à ſon corps & que lui ſeul fait toute une académie. Ah, qu'on ſe ſentiroit tenté de ſe plaindre de ſon ſort, lorsqu'on réfléchit ſur le partage inégal des talens qui nous ſont échus! On me parlera en vain de l'égalité des conditions, je ſoutiendrai toujours qu'il y a une différence infinie entre cet homme univerſel dont je viens de parler & le reſte des mortels. Ce me ſeroit une grande conſolation à la vérité de

le connoître; mais nos deſtins nous conduiſent par des routes ſi différentes, qu'il paroît que nous ſommes deſtinés à nous fuir.

Vous m'envoyez des vers pour la nourriture de mon eſprit, & je vous envoie des recettes pour le rétabliſſement de votre corps; elles ſont d'un très-habile médecin, que j'ai conſulté ſur votre maladie; il aſſure qu'il ne déſeſpère point de vous guérir. Servez-vous de ſes remèdes; car j'ai l'eſpérance que vous vous en trouverez ſoulagé.

Comme cette lettre vous trouvera ſelon toutes les apparences à Bruxelles, je puis vous parler plus librement ſur le ſujet de ſon Éminence & de toute votre patrie. Je ſuis indigné du peu d'égard qu'on a pour vous, & je m'emploierai volontiers pour vous procurer du moins du repos. Le Marquis de la Chétardie, à qui j'avois écrit, eſt malheureuſement parti de Paris; mais je trouverai bien le moyen de faire inſinuer au Cardinal ce qu'il eſt bon qu'il ſache au ſujet d'un homme que j'aime & que j'eſtime. Le vin de Hongrie & l'ambre partiront dès que je ſaurai ſi c'eſt à Bruxelles que vous fixeront votre étoile errante & la chi-

cane. Mon marchand de vin Honni vous rendra cette lettre; mais lorsque vous voudrez me répondre, je vous prie d'adreſſer vos lettres au Général de Borck à Wéſel. Le cher Céſarion, qui eſt ici préſent, ne peut s'empêcher de vous réitérer tout ce que l'eſtime & l'amitié lui font ſentir ſur votre ſujet. Vous marquerez bien à la Marquiſe jusqu'à quel point j'admire l'auteur de l'Eſſai ſur le feu, & combien j'eſtime l'amie de Mr de Voltaire. Je ſuis &c.

La goutte m'a tenu lié & garotté pendant quatre ſemaines, s'entend que je l'ai eue aux deux pieds, aux deux genoux, aux deux mains & par ſurcroît de faveur au coude. A préſent la fièvre & les douleurs ont ceſſé, & je ne ſouffre plus que d'un grand épuiſement. Pendant ces accès j'ai reçu de Ferney deux lettres charmantes: euſſent-elles été du Demiurgos, je n'aurois pu même dicter la réponſe. J'ai lié connoiſſance avec Apollon, Dieu de la médecine. Apollon, Dieu du Parnaſſe, ſi jamais il m'inſpire, ne me communiquera ſes dons qu'après que mon corps aura repris aſſez

de force pour en communiquer à mon cerveau. *Divus Etallondus* vient d'arriver; c'eſt un enfant arraché aux griffes de la fureur & aux flammes de l'inquiſition; il a été très-bien reçu, parce qu'il m'a aſſuré que les médecins donnoient encore dix années de vie à ſon généreux défenſeur, au ſage du mont Jura, qui fait rougir les Welches de leurs lois & de leurs procédures barbares. D'Étallonde aſſure que vous avez plus d'huile de vie dans votre lampe que n'en avoient toutes les vierges de l'évangile; puiſſe-t-elle durer toujours & puiſſe au moins votre corps ſubſiſter à proportion de ce que durera votre réputation! vous toucheriez à l'immortalité. J'attends le retour de mes forces & de mes penſées pour vous écrire d'un ſtyle moins laconique; en vous aſſurant que le malade de Sans-Souci aimera toujours le patriarche de Ferney. *Vale.*

Je lus ces jours paſſés avec beaucoup de plaiſir la lettre que vous adreſſez à vos infidelles libraires de Hollande. La part que je prends à votre réputation, m'a fait participer vivement

à l'approbation dont le public ne ſauroit manquer de couronner votre modération.

C'eſt cette modération qui doit être le caractère propre de tout homme qui cultive les ſciences. La philoſophie, qui éclaire l'eſprit, fait faire des progrès dans la connoiſſance du cœur humain; & le fruit le plus ſolide qui en revient, doit être un ſupport plein d'humanité pour les foibleſſes, les défauts, & les vices des hommes. Il ſeroit à ſouhaiter que les ſavans dans leurs diſputes, les théologiens dans leurs querelles & les princes dans leurs différens vouluſſent imiter votre modération. Le ſavoir, la véritable religion, les caractères reſpectables parmi les hommes devroient élever ceux qui en ſont revêtus au deſſus de certaines paſſions, qui ne devroient être que le partage des ames baſſes. D'ailleurs le mérite reconnu eſt comme dans un fort à l'abri des traits de l'envie; tous les coups portés contre un ennemi inférieur déshonorent celui qui les lance.

Tel cachant dans les airs ſon front audacieux
Le fier Athos paroît joindre la terre aux cieux:
Il voit ſans s'ébranler la foudre & le tonnerre

Briſés contre ſes pieds, leur faire en vain la guerre.
Tel du ſage éclairé le repos précieux
N'eſt point troublé des cris de lâches envieux;
Il mépriſe les traits qui contre lui s'émouſſent;
Son ſilence prudent, ſes vertus les repouſſent,
Et contre ces Titans le public outragé,
Du ſoin de les punir doit être ſeul chargé.

L'art de rendre injure pour injure eſt le partage des crocheteurs; quand même ces injures ſeroient des vérités, quand même elles ſeroient échauffées par le feu d'une belle poëſie, elles reſtent toujours ce qu'elles ſont; s'entend, ce ſont des armes bien placées dans les mains de ceux qui ſe battent à coups de bâtons, mais qui s'accordent mal avec ceux qui ſavent faire uſage de l'épée. Votre mérite vous a ſi fort élevé au deſſus de la ſatire & des envieux, qu'aſſurément vous n'avez pas beſoin de repouſſer leurs coups; leur malice n'a qu'un temps, après quoi elle tombe avec eux dans un oubli éternel. L'hiſtoire, qui a conſervé la mémoire d'Ariſtide, n'a pas daigné conſerver les noms de ſes envieux: on les connoît auſſi peu que les perſécuteurs d'Ovide. En un mot, la

vengeance eſt la paſſion de tout homme offenſé ; mais la généroſité n'eſt que la paſſion des belles ames ; c'eſt la vôtre, c'eſt elle aſſurément qui vous a dicté cette belle lettre (que je ne ſaurois aſſez admirer) que vous adreſſez à vos libraires.

Je ſuis charmé que le monde ſoit obligé de convenir que votre philoſophie eſt auſſi ſublime dans la pratique qu'elle l'eſt dans la ſpéculation. Mes tributs accompagneront cette lettre ; les diſſipations de la ville, certains termes inconnus à Cirey & à Rémusberg de devoir, de reſpect, de cour, incommodes dans la pratique, m'enlèvent tout mon temps ; vous vous en appercevrez ſans doute, car je n'ai pas ſeulement pu abréger ma lettre. Aſſurez, je vous prie, de mes adorations cette Déeſſe qui transforme Newton en Vénus, & ſi vous voyez un certain poëte philoſophe, l'auteur de la Henriade & de l'épître à U..., aſſurez-le que je l'eſtime & le conſidère on ne ſauroit davantage.

P. S. A propos. Comment ſe porte Louis XIV ? Vous allez dire, quel importun ! Cet Apicius n'eſt jamais raſſaſié de mes ouvrages.

LETTRES

à

la Marquiſe du Châtelet.

Madame, ſi j'ai pu vous obliger par l'encrier que j'ai pris la liberté de vous offrir, j'en ai été récompenſé ſuffiſamment par la lettre que vous me faites le plaiſir de m'écrire. Je me trouve extrêmement flatté des ſentimens avantageux que vous témoignez ſur mon ſujet; & je craindrois fort qu'une partie n'en diſparût, ſi j'étois aſſez heureux pour vous voir. Il faut que le digne Voltaire vous ait connu, Madame, lorsqu'il compoſa ſa Henriade, & je jurerois presque que le caractère de la Reine Éliſabeth d'Angleterre eſt tracé d'après le vôtre: en effet on ne trouve nulle part en Europe, ni dans le monde entier, de Dame dont l'eſprit ſolide ait pu produire des ouvrages ſur des matières auſſi profondes que celles que vous traitez en vous jouant. J'eſpère de les admirer plus en détail, ces excellens ouvrages, lorsque je tiendrai de votre faveur les deux diſſertations dont vous

avez honoré l'académie. Il ne me convient point de m'ériger en juge, mais il peut me convenir d'interroger. Je me tiendrai honoré de vos inſtructions; puiſſé-je en recevoir ſur toutes ſortes de ſujets! Fontenelle dit que les hommes font des fautes, & que les grands hommes les avouent. Mr de Voltaire ne dément ce caractère en quoi que ce ſoit. J'ai haſardé des doutes que j'avois ſur quelques vers de ſes épîtres, & il les corrige. Il faut avoir autant de ſupériorité qu'il en a ſur le reſte des hommes pour avoir autant de condeſcendance. Vous connoiſſez ſon mérite, & j'oſe m'adreſſer à vous, Madame, pour l'aſſurer que je le compte au rang de mes vrais amis, c'eſt à dire que je me fie à ſa ſincérité.

Que vous êtes heureuſe, Madame, de poſſéder un homme unique comme Voltaire, avec tous les talens que vous tenez de la nature! Je me ſentirois tenté d'être envieux, ſi je n'abhorrois l'envie: mais je ſens bien que je ne pourrai m'empêcher d'être de vos admirateurs. Je ſais que vous enchantez les perſonnes par vos grâces, & que vous les ſurprenez par la profondeur de vos connoiſſances. J'ai vu de

vos vers charmans, je viens de recevoir de votre proſe; mais malheureux qui ne vous entretient que par lettres, & qui ne vous connoît qu'à la diſtance d'une centaine de lieues. J'en dirois bien davantage, ſi je ne craignois de vous importuner, & de vous ennuyer ainſi que ces acteurs qui jaſent comme des pies borgnes & qui récitent des tirades de deux cents vers d'arrache-pied ſur le théâtre. Et je ſens trop que ma lettre ne pourroit vous dédommager d'un quart d'heure de converſation avec Voltaire, dont la maladie me touche vivement. Je vous quitte, Madame, pour lui écrire, vous aſſurant que je ſuis avec toute l'eſtime qui vous eſt due, & qu'on ne ſauroit vous refuſer,

Votre très-affectionné ami & admirateur.

Madame, j'ai reçu preſque en même temps la lettre que vous me faites le plaiſir de m'écrire, & l'ouvrage inſtructif & laborieux que vous avez compoſé ſur la nature du feu. Ce ne ſeront pas des ouvrages ſortis de vos mains

qui courront le risque de m'ennuyer; ils m'inſpireront toujours l'admiration qu'ils méritent. Aſſurément, Madame, ſans vouloir vous flatter, je puis vous aſſurer que je n'aurois pas cru votre ſexe, d'ailleurs avantageuſement partagé du côté des grâces, capable d'auſſi vaſtes connoiſſances, de recherches pénibles, de découvertes ſolides, comme celles que renferme votre bel ouvrage. Les Dames vous devront ce que la langue italienne devoit au Taſſe; cette langue, d'ailleurs molle & dépourvue de force, prenoit un air mâle & de l'énergie lorsqu'elle étoit maniée par cet habile poëte. La beauté, qui fait pour l'ordinaire le plus grand mérite des Dames, ne pourra être comptée qu'au nombre de vos moindres avantages. Quant à moi, j'ai lieu de me louer du ſort, qui me privant du bonheur d'admirer votre perſonne, me permet au moins de connoître toute l'étendue de votre eſprit.

Mon ouvrage politique ne mérite pas toutes les louanges qu'il vous plaît de lui donner; il n'y a qu'à penſer librement pour en faire tout autant: le ſecret n'eſt pas bien grand, & je crois, pour peu qu'une perſonne eût connoiſ-

ſance des affaires de l'Europe, qu'elle en feroit autant, & qu'elle le feroit mieux. Je me ſens né avec à peu près les mêmes inclinations que les reſpectables habitans de Cirey, à cette différence près que ce fruit qui mûrit ſi bien chez vous, ne réuſſit pas de même chez moi. Je voltige de la métaphyſique à la phyſique, de la morale à la logique, à l'hiſtoire, de la muſique à la poëſie. Je ne fais qu'effleurer tout, ſans réuſſir en rien. Votre exemple, Madame, me ſervira toujours d'aiguillon, pour me faire courir après cette gloire que vous avez acquiſe à ſi juſte titre. Le plus grand plaiſir que puiſſe goûter un être qui penſe, eſt ſelon moi celui de faire du bien, & après, celui d'acquérir des connoiſſances; & les obſtacles qu'il nous faut vaincre pour acquérir ces connoiſſances, font encore un plaiſir nouveau. Vous connoiſſez trop ce plaiſir pour que je vous en parle davantage; mais peut-être ne connoiſſez-vous point celui qu'on prend à vous écrire. Il eſt cauſe que les lettres s'allongent quelquefois plus qu'il ne faudroit: je ne crois pas devoir vous en faire des excuſes; je dois ſeulement vous prier de me croire avec tous les ſentimens

qu'inſpire un mérite d'un caractère auſſi diſtingué que le vôtre &c.

A Rémusberg le 9 Novembre 1738.

Madame, je ſerois inexcuſable d'avoir critiqué quelques endroits de votre excellent ouvrage ſur le feu, ſi ce n'étoit vous qui aviez déſiré de ſavoir mes ſentimens. Novice en phyſique, il y auroit eu beaucoup d'amour propre & de préſomption à toucher aux ouvrages des maîtres de l'art. Je ſuis ſi perſuadé qu'il n'y a que la modeſtie & la docilité qui puiſſent en quelque manière excuſer l'ignorance, que je n'abandonnerai jamais ce retranchement, à moins que des raiſons auſſi fortes que vos volontés ne m'en faſſent ſortir. C'eſt cette même volonté qui m'oblige de vous dire avec la franchiſe que votre mérite exige de moi, que j'ai quelque peine à me perſuader qu'un vent donné puiſſe jamais cauſer un embraſement dans les forêts. Je ſuis en un pays, Madame, où pour mon malheur je ſuis plus à portée de faire de ces ſortes d'expériences. En

automne & au commencement du printemps nous avons des vents qui font assurément honneur à l'impétuosité de Borée, & il arrive fréquemment qu'ils déracinent des chênes qui paroissoient cramponnés pour jamais en terre, tant leurs racines étoient solides & profondes. Les pays plus voisins du nord ont des vents plus forts encore; mais il me semble qu'ils ne sauroient causer d'embrasement, à cause que l'écorce des arbres & la mousse qui y est attachée ne s'y prêteroient pas facilement.

Le désir de m'instruire ou la curiosité m'a fait interroger des personnes qui ont beaucoup voyagé en Suisse, & des Suisses même; mais toutes celles à qui j'ai parlé du phénomène rapporté par Mr Musschenbroeck se sont inscrites en faux contre ce fait; peut-être qu'elles ne l'ont pas examiné avec des yeux philosophiques, ou que peu attachées aux progrès des découvertes physiques, elles n'y ont point fait attention. Il me semble toutefois que dans un ouvrage où, suivant le grand principe de Newton, tout doit se fonder sur des expériences certaines, il ne faudroit, (je dis, ce me semble,) point mêler les conjectures aux belles

& curieuſes expériences qu'on rapporte. Voilà le comble de l'impertinence, je décide de ce qu'à peine je commence à comprendre. Je vous en fais mille excuſes; je vous prie de vous reſſouvenir de mon âge, & que vous avez excité mon indiscrétion.

Oſerois-je après cela vous expoſer encore un doute, ſur lequel j'attends la déciſion de vos oracles? Vous expliquez, Madame, la congélation de ces ruiſſeaux qui coulent dans les grottes de la Franche Comté: mais s'il m'eſt permis de vous dire mon ſentiment, il s'enſuivroit, la chaleur du ſoleil attirant beaucoup de parties nitreuſes de la terre, & cette chaleur étant plus forte en été qu'en hiver, que les fleuves devroient geler en été & couler en hiver; l'expérience nous prouve cependant le contraire; ainſi je ſerois porté à croire que la congélation de ces ruiſſeaux a une raiſon particulière, qui pourroit peut-être ſe trouver dans les parties nitreuſes mêlées au lit de ces ruiſſeaux, & en ce que ces exhalaiſons ne pouvant ſortir de ces grottes de jour, retombent & ſe mêlent la nuit avec ces petits ruiſſeaux & produiſent ce phénomène ſi extraordinaire.

J'eſpère, Madame, que vous voudrez bien me deſſiller les yeux ſur ces matières, afin que j'admire encore & les merveilles de la nature, & la vaſte étendue de votre génie incomparable. Dès que je ſerai de retour à Rémusberg, ce qui pourra être dans huit jours, j'entrerai dans la carrière de la phyſique, à laquelle vous faites tant d'honneur. Je ſuis ravi de ce que vous voulez bien que je m'adreſſe à vous pour avoir des éclairciſſemens, & je pourrai me glorifier qu'une belle & jeune Dame aura été mon guide dans le pays de la nature. D'autres ſe dégoûtent des ſciences par la pédanterie de ceux qui les enſeignent, je m'y livrerai comme à une paſſion; Émilie, les grâces, & que ſait-on, l'amour même ſeront mes maîtres.

Il n'y a qu'à connoître Mr de Voltaire & Thiriot pour juger lequel des deux doit être au deſſus de la critique de l'autre. J'ai d'abord ſoupçonné quelque ſerpent caché ſous les fleurs, lorsque Thiriot m'a annoncé d'un ton triomphant qu'il avoit fait changer les épîtres de notre digne ami: en un mot Thiriot eſt très-propre à vous ſervir & à vous amuſer. Son fond d'amour propre eſt le principe des ſoins

qu'il ſe donne pour vos commiſſions & vos divertiſſemens. Il m'écrit quelquefois des lettres où il paroît brouillé à jamais avec le bon ſens: il n'a jamais le rhume que je n'en ſois informé par un galimatias de quatre pages; mais il ſe ſurpaſſe ſurtout dans le jugement & la critique qu'il fait des ouvrages d'eſprit: & il escalade le ſuperlatif, lorsqu'il refond en ſon ſtyle les penſées de Mr de Voltaire ou de quelque homme d'eſprit. Pour moi, qui connois aſſez la façon originale de penſer de notre incomparable poëte, je reconnois dans ces mauvaiſes copies les traits inimitables de l'original. Indépendamment de ces défauts, Thiriot eſt un bon garçon. Son exactitude & le déſir qu'il a d'être utile le rendent eſtimable. Je n'abuſerai point, Madame, de la confidence que vous m'avez faite; je ſerois très-faché de déranger vos petits divertiſſemens. Je ſuis dans le cas de ne pouvoir rien vous ſouhaiter que vous ne poſſédiez déjà: avec votre génie & la compagnie de Mr de Voltaire je ne dois déſirer que la continuation de votre bonheur; je ne puis cependant m'oublier tout-à-fait moi-même. Si les vœux des humains peuvent avoir quel-

que efficace, les miens feront ſurement exaucés, ceux que je fais dans l'eſpérance d'admirer un jour de mes yeux les merveilles que la nature opère par votre perſonne. Je brûle d'envie de vous aſſurer des ſentimens avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

A Berlin le 23 Janvier 1739.

Madame, je ſuis extrêmement fâché, tant pour l'amour de votre repos que pour celui du digne Voltaire, de ce que des Fontaines & Rouſſeau ne ſe laſſent jamais de blaſphémer contre l'Apollon de la France. J'ai fait écrire à Thiriot que je voulois avoir ce libelle, quelque affreux qu'il pût être; mais il ne me l'a pas envoyé encore. Lorsqu'on s'intéreſſe autant à quelqu'un que je le fais à Mr de Voltaire, tout ce qui peut le regarder d'une manière relative ou directe devient intéreſſant; & quelque répugnance que j'aye à lire ces écrits qui ſont l'opprobre de l'humanité & la honte des lettres, je me ſuis néanmoins impoſé cette pénitence, afin d'être inſtruit des faits qui attirent ordinai-

rement des ſuites après eux, & qui tiennent à une infinité de particularités & d'anecdotes. Thiriot m'a envoyé la copie de la lettre qu'il vous a adreſſée. Autant que j'en puis juger, Thiriot n'eſt point malicieux; mais s'il biaiſe, ce n'eſt que par foibleſſe & par timidité. Vous verrez par la copie de ce que je lui ai fait écrire, que je lui ai fait ſentir quels ſont les devoirs d'un honnête homme, & que la probité & la reconnoiſſance ſont des vertus ſi indiſpenſables, que ſans elles les hommes ſeroient pires que les monſtres les plus affreux. Thiriot s'amendera, Madame; il ne falloit que lui montrer ſes devoirs & lui inſpirer des ſentimens. Vous n'avez à Cirey devant vos yeux que des vertus héroïques. Mais ſouvenez-vous que tout le monde n'eſt pas héros, & que le pauvre Thiriot ne peut être compté qu'au nombre de ces foibles mortels dont la vertu n'eſt que comme un thermomètre qui a beſoin d'être échauffé par l'exemple d'une vertu ſupérieure pour ſe monter ſur le même ton.

J'ai lu le mémoire du digne Voltaire, & j'ai déploré le temps précieux qu'il a employé à le compoſer. Si la réputation du chantre de la

Henriade, de l'auteur de l'hiſtoire de Charles XII, du traducteur de Newton n'étoit que d'un jour, il feroit aſſurément bien de ſe juſtifier, & de ſe laver du venin de la calomnie aux yeux du public, comme le feroit un homme inconnu auquel ce public auroit pu faire injuſtice; mais il me ſemble que Mr de Voltaire eſt bien loin d'être dans ce cas: il eſt connu généralement, l'univers entier a ſes ouvrages entre les mains. La raiſon du banniſſement de Rouſſeau, le procédé indigne & infame de ce poëte, l'affaire de l'Abbé des Fontaines, le ſervice que Voltaire lui a rendu: tout cela ſont, Madame, des faits qui ne ſont ignorés de perſonne. Un lecteur ſenſé ſe rappelle le caractère de Rouſſeau & l'ingratitude de des Fontaines en liſant leurs écrits; & il ſe révolte lorsqu'il voit les nouveaux libelles dont on ne ceſſe de pourſuivre Voltaire. Il me ſemble, Madame, qu'il auroit ſuffi de laiſſer penſer le lecteur & de ne lui point répéter ce dont il eſt déjà inſtruit. D'ailleurs Mr de Voltaire ſe compromet en quelque manière lorsqu'il honore Rouſſeau & des Fontaines d'une réponſe à leurs infames écrits: je crois qu'il auroit ſuffi

de ſe plaindre au chancelier des auteurs indignes de ce libelle injurieux, & que la punition de ces infames auroit été plus honorable à Mr de Voltaire que les horreurs de leur vie dont il fait le portrait. Non, ce n'étoit point ſur ces indignes originaux que devoit s'exercer ſon pinceau; il eſt trop noble pour être avili de la ſorte: ce ſera moi qui revendiquerai le temps & les penſées que Mr de Voltaire y a perdus. Se défendre contre des accuſations, eſt le pas le plus gliſſant pour l'amour, propre: il n'eſt guères poſſible de ſe juſtifier ſans ſe louer ſoi-même, & rien n'eſt plus odieux que l'encens qu'un auteur brûle ſur ſes propres autels. Celui qui ſe juſtifie contre les traits que la calomnie a lancés ſur ſon honneur, eſt dans la triſte néceſſité de ſe louer ſoi-même; ainſi il me ſemble que ces apologies conviendroient mieux dans la bouche d'un ami: elles feroient plus d'honneur à la modération de la perſonne offenſée, & elles en auroient d'autant plus de poids. Je m'offre très-volontiers à être l'apologiſte de l'inimitable Voltaire, toutes fois & quand il en aura beſoin: ce ſera Trajan qui fera le panégyrique de Pline.

Vous me flattez, Madame, de vous approcher ce printemps de nos frontières, & j'ai le chagrin de vous apprendre que je prends un chemin tout oppoſé cette année; je compte de ſuivre le Roi en Pruſſe, & ce ne ſera que dans deux ans que je reverrai le pays de Clèves. Je ſuis bien malheureux de ce que le deſtin me paroît ſi contraire. Si je n'ai pas la ſatisfaction de vous voir, j'aurai du moins le plaiſir de recevoir plus ſouvent de vos lettres. Je vous prie de me croire avec une eſtime infinie &c.

A Berlin, ce 27 Janvier 1739.

Madame, l'approbation que vous donnez au deſſein que j'ai formé d'étudier la phyſique, & votre exemple, m'encourageront merveilleuſement dans cette nouvelle carrière. Le dérangement de ma ſanté m'a empêché jusqu'à préſent d'y entrer; mais dès que je me ſentirai tout à fait guéri, je compte de m'enrôler dans cette ſcience ſous vos bannières, conduit par la force de votre divin génie. Je me ſuis propoſé de lire d'abord les mémoires de l'académie des

ſciences, enſuite la phyſique de Muſſchenbrœck, & de finir par la philoſophie de Newton. J'éviterai ſoigneuſement la géométrie, dont les calculs infinis m'épouvantent & paſſent mes forces; & je me contenterai de recueillir les fleurs que les autres ont eu ſoin de cultiver. C'eſt en abrégé le plan que je me ſuis fait de cette étude; il faut ſe connoître ſoi-même, & j'ai ſu me dire que je n'ai ni le génie d'Émilie ni l'eſprit univerſel de Voltaire, pour embraſſer de ſi vaſtes connoiſſances. Je me contente en un mot, Madame, de glaner ſur vos pas, & je me dis ſans ceſſe: *c'eſt en vain qu'au Parnaſſe un téméraire auteur &c.*

Les perſécutions ſuſcitées au digne Voltaire m'affligent véritablement: la France devroit conſerver ſoigneuſement le loiſir précieux que ce digne auteur voue avec tant de généroſité, aux dépens de ſa ſanté même, au bien & à l'inſtruction du public. Cet homme auroit eu des ſtatues au capitole, on l'auroit déifié au Lycée; peut-être auroit-il occupé la place de Jupiter, s'il étoit venu au monde dans ce temps où l'admiration pour le mérite alloit jusqu'à la ſuperſtition. Je ſuis ſûr que Mr de Voltaire

aura

pleine ſatisfaction au ſujet de l'indigne des Fontaines: le procédé de ce fripon eſt trop inſolent pour échapper à la vengeance des magiſtrats, & l'indignation publique doit en cas d'injuſtice tenir lieu à Mr de Voltaire de la ſatisfaction la plus éclatante.

Thiriot eſt inexcuſable dans ſa conduite: mais, Madame, il ne falloit pas prendre Thiriot pour ce qu'il n'eſt point & pour ce qu'il ne ſera jamais. Il n'a pas la fermeté d'ame qu'on exige de lui, & la queſtion ſe réduiroit à ſavoir, ſi Thiriot manque par malice ou par foibleſſe. Je vous aſſurerois bien que ce n'eſt point par malice; vous le connoiſſez, Madame, & vous ſavez qu'il n'a ni aſſez d'eſprit ni aſſez de méchanceté pour être malicieux. Quel intérêt pourroit le porter à préjudicier à Mr de Voltaire? Aucun. Mr de Voltaire eſt ſon bienfaiteur; c'eſt de plus ſon idole; il lui rend un hommage continuel, ne penſant que d'après lui, & ruminant, ſi je puis m'exprimer ainſi, les penſées que Mr de Voltaire a déjà digérées. Thiriot a de plus fait métier toute ſa vie de ſoutenir à cor & à cri les ouvrages de l'auteur de la Henriade: quelle raiſon pour-

roit-il avoir pour ſe donner un démenti ſi manifeſte? Mr de Voltaire l'a-t-il mécontenté? Aucunement. Auroit-on eu de la froideur envers lui? Bien loin de là. Vous l'avez comblé de bontés à Cirey, & il s'en eſt loué à tous ceux de ſa connoiſſance. Vous conviendrez donc, Madame, qu'une faute de jugement, une foibleſſe d'eſprit, qu'on ne doit imputer qu'à la nature, ont fait faire de fauſſes démarches à Thiriot: joignez à cela les mauvais conſeils des perſonnes auxquelles il s'eſt confié; il faut paſſer quelque choſe à l'humanité. Croyez-moi, Madame, ne prenez point les choſes à la rigueur; vous perdriez un homme qui vous eſt attaché, & dont l'unique défaut eſt de n'avoir pas reçu de la nature un jugement & un génie dignes de Cirey; mais qui ne perdriez-vous pas de cette manière? & ſi vous ne vouliez accorder votre amitié & vos bontés qu'à des perſonnes du mérite de Mr de Voltaire, je vous avertis, Madame, que le nombre de vos amis ſeroit très-petit. J'ai fait écrire à Thiriot, & je le ferai encore, afin qu'il ſe conduiſe plus rondement & qu'il ait plus de cœur qu'il n'en a témoigné juſqu'à préſent. Je ſuis ſûr que ſi

vous lui rendez vos bontés, elles l'encourageront beaucoup à bien faire.

Le zèle infini que vous me témoignez, Madame, pour les intérêts de notre ami, me charment. Souffrez, je vous prie, que je vous faſſe en même temps reſſouvenir de la philoſophie qui doit donner une certaine tranquillité d'ame, par laquelle les hommes perſécutés ſe mettent au deſſus de la perſécution, & qui leur fait étouffer en quelque façon les mouvemens tumultueux qu'enfantent en nous le reſſentiment & toutes les paſſions. Il eſt ſûr qu'il eſt bien difficile de parvenir à un certain état d'indifférence; mais je crois que la condition de l'humanité demande qu'on ſe muniſſe puiſſamment contre les chagrins, contre ce domaine inaliénable de notre état, & que quelque réflexion ſérieuſe ſur la vie humaine nous apprenne à diminuer nos chagrins, pour les ſentir moins; & à multiplier & groſſir nos plaiſirs, afin d'en être plus vivement frappés. Il eſt certain que rien n'eſt plus ſenſible à une ame bien née, que de ſe voir attaquée du côté de la réputation: c'eſt là le défaut de la cuiraſſe des grands hommes. Mais je me ſouviendrai

toute ma vie du jugement qu'on a porté de Caton & de Cicéron. Chez Caton (dit Montesquieu) la vertu étoit le principal, & la gloire n'étoit rien: chez Cicéron la gloire étoit le tout & la vertu n'étoit que l'acceſſoire. Lorsque l'on conſidère la vertu comme un bien qu'on ne ſauroit nous enlever, on mépriſe les projets frivoles des envieux & la puérilité des calomnies: le digne Voltaire eſt en droit de les mépriſer, ſon repos eſt trop précieux pour être troublé par des bagatelles ſemblables. Qu'il ſuive le conſeil que le Mercure de Lucien donnoit à Jupiter, qui penſoit devenir mélancolique des diſcours impertinens que tenoient les Athéniens ſur ſon ſujet: *Contentez-vous*, lui diſoit Mercure, *de gouverner le monde, & laiſſez les parler.* Que Mr de Voltaire ſe contente d'inſtruire, de gouverner le monde ſavant, & qu'il mépriſe des choſes qui lui ſont auſſi inférieures que le Lycée l'étoit à l'Olympe. Je regrette beaucoup que vous ſachant plus dans notre voiſinage que par le paſſé, je ne puiſſe pas contenter le déſir que j'ai, Madame, de vous admirer, & de vous donner en perſonne des marques de mon eſtime. Mon étoile ne m'a ja-

mais été trop propice, & je commence à m'accoutumer à ſes perfidies; je lui pardonnerois volontiers toutes les autres infidélités qu'elle m'a faites; mais le tour qu'elle me joue aujourdhui eſt des plus ſanglans; pour l'en punir, je prierai quelque aſtronome de l'exiler au fond des cieux, à quelques millions de lieues plus loin du ſoleil. La punition ſeroit grande, mais elle n'égaleroit pourtant point ce que mérite ſa noirceur.

Mais quittons les figures. Vous remarquez vous-même, je m'en aſſure, qu'on fait une grande perte quand on manque l'occaſion de vous voir. J'en fais la triſte expérience, & il ſemble que le ſort me prépare le deſtin de Tantale; il vous expoſe, pour ainſi dire, à ma vue, pour augmenter mes déſirs & ma curioſité, & en même temps il me met dans l'impoſſibilité de me ſatisfaire. Je ne pourrois faire un meilleur uſage de mon crédit & de mes amis qu'en les employant pour vous. Ma volonté ſera toujours la même, & il ne dépendra que de l'occaſion de la réaliſer. Je ſuis &c.

A Rémusberg, ce 8 Mars 1739.

Madame, les chagrins du digne Voltaire m'ont été extrêmement ſenſibles. Je ſuis tout de feu pour mes amis, & tout ce qui les regarde me touche autant que ſi cela me regardoit perſonnellement; je n'aime point les amis qui ſe tiennent comme ces tranquilles Euménides de l'opéra, lorsque leurs amis ont beſoin de leur ſecours. Auſſi vais-je m'intéreſſer pour le digne Voltaire ſans qu'il m'en ait ſollicité; j'écrirai pour cet effet par l'ordinaire prochain au Marquis de la Chétardie, & je ferai jouer tous mes reſſorts pour rendre le calme à un homme qui a ſi ſouvent travaillé pour ma ſatisfaction.

Il faut que Voltaire ſe contente de mépriſer ſes ennemis: c'eſt en vérité toute la grâce qu'il leur peut faire; il ſe rabaiſſeroit trop en ſe mettant en compromis avec eux, & ſa plume eſt trop noble pour s'eſcrimer contre des armes qui n'ont de force que tant que la malice & la calomnie les ſoutiennent; je ſuis donc bien aiſe qu'il ait pris le parti du ſilence.

Vous m'attaquez, Madame, du côté de la phyſique, & je ne trouve de ſalut que dans la fuite. J'ai fait ſi peu de progrès dans la connoiſſance de la nature, que je me garderai bien d'entrer en lice avec vous: ce de quoi je conviens cependant très-volontiers, c'eſt qu'il y a beaucoup de choſes dans la nature qui nous ſont cachées, & qui apparemment le ſeront toujours.

Je me conſolerois à la vérité facilement d'ignorer le reſſort de l'air, la cohérence &c. ſi j'avois l'avantage de vous connoître perſonnellement. Vous jugez bien, Madame, qu'il m'eſt d'autant plus douloureux de vous ſavoir ſur les confins des États du Roi mon père & de ne pouvoir profiter de ce voiſinage. Je ne ſais quelle force centriſuge me pouſſe malgré moi en Pruſſe; mais je ſens bien que je porte en moi un principe qui dirigeroit mes pas d'un côté tout différent. Soyez-en perſuadée, Madame, comme de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis,

Votre très-affectionné ami

A Rémusberg, ce 15 Avril 1739.

Madame, après avoir fait cent milles d'Allemagne en quatre jours, il ne me falloit pas moins qu'une lettre de votre part pour me rappeler à la vie. Dans ſix ſemaines d'abſence j'ai parcouru une infinité de pays, de contrées & de villes, j'ai vu quelques millions d'hommes; mais je puis vous jurer, Madame, que parmi cette prodigieuſe quantité il ne s'en eſt pas trouvé un digne de recevoir la bourgeoiſie de Cirey.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre que le petit hommage d'ambre que vous a fait la Pruſſe vous a été agréable. L'ambre eſt de l'encens, on s'en ſert dans toutes les égliſes catholiques, & même les Indiens en parfument leurs idoles; pourquoi cet encens ne fumeroit-il point à Cirey, dans ce temple de la vérité & de l'amitié où l'uſage en eſt plus légitime que dans ces lieux conſacrés par l'erreur & peuplés par la ſuperſtition?

Si j'apprends que le vin de Hongrie faſſe du bien à notre cher & digne ami, & s'il eſt de votre goût, je continuerai de vous en four-

nir; il eſt bien juſte que chaque pays vous paye le tribut de ce qu'il produit de plus exquis.

Vous voulez, Madame, que je m'applique à la phyſique, pour que votre commerce ne m'ennuie point, comme il vous plaît de le dire; il me ſemble cependant que cette précaution eſt priſe de fort loin; un jeune homme, pour peu qu'il ait de ſenſibilité, ne reſtera pas court avec une jeune, belle & aimable Dame. Je ſens bien que ſi j'avois le plaiſir de vous voir, je vous parlerois de toute autre choſe que de phyſique, & que Newton, Maupertuis, Mairan & Locke ne m'occuperoient guères en votre préſence; ménageons-nous les ſecours de ces ſavans hommes pour l'âge où le cœur glacé ne nous fournit plus rien à dire, & permettez-moi, Madame, de préférer à mon âge la vivacité des ſentimens aux charmes flegmatiques d'une correſpondance phyſique.

Je ſuis occupé à préſent à réfuter l'ennemi de l'humanité, & le calomniateur des princes; je me délaſſerai de cet ouvrage entre les bras de la poëſie & je ramperai ſur vos pas dans la

carrière de la phyſique. Il n'eſt pas permis, Madame, à tout le monde d'être univerſel: il en eſt des génies comme des ſciences; les uns embraſſent beaucoup plus d'objets que les autres. Pour moi je m'apperçois bien que l'immenſité eſt auſſi peu mon partage que l'univers entier étoit celui d'Alexandre; je fais des efforts pour conquérir quelque petite province voiſine, à peu près comme la France, qui s'empare tout doucement de l'île de Corſe, après s'être miſe en poſſeſſion de la Lorraine, avec cette différence pourtant que la conquête de ces États ſe fait ou par violence ou par ſupercherie, & que le pays des ſciences ne ſe gagne que par un travail aſſidu, que toute fineſſe, que tout artifice pour s'en rendre le maître devient inutile, & que nous n'avons d'autres moyens pour nous les approprier que les forces de l'eſprit. Vous autres qui marchez à pas de géans, vous vous imaginez que tout le monde a l'honneur d'être géant comme vous; mais je ſuis charmé que vous ayez ce défaut de l'humanité, que vous jugiez les autres par vous mêmes; daignez à l'avenir vous reſſouvenir, Madame, que les hommes peu-

vent ſe reſſembler, mais que malgré tout cela ils diffèrent beaucoup d'eſprit & de capacité.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre que l'ami Voltaire a lieu d'être content de la manière dont on lui a fait juſtice à Paris. Il a très-bien fait de ne point écrire, & la ſatisfaction qu'il reçoit lui fait plus d'honneur que tous les factums ou tous les écrits par lesquels il ſe ſeroit compromis. Je fais faire une édition magnifique de la Henriade; tout y ſera digne de ſon auteur; je lui écrirai dans quelques jours, & lui enverrai la préface, pour qu'il la corrige s'il le juge à propos.

Tout ce qui me vient de vous, Madame, me ſera toujours très-agréable: les nouvelles de Paris paſſant par vos mains gagneront l'éclat qu'un diamant brut reçoit des mains du lapidaire habile, & d'ailleurs ce qui vous regarde & ce qui touche votre aimable ami, me ſera toute ma vie un plaiſir infini. Je vous prie de me croire avec tous les ſentimens de la plus parfaite eſtime,

Madame,

Votre très-affectionné ami.

A Berlin, ce 20 Août 1739.

Madame, j'étois vis à vis de Machiavel lorsque j'eus le plaiſir de recevoir votre lettre & la traduction italienne de la Henriade. Je me ſuis vu infiniment encouragé par les ſuffrages que vous donnez à la préface de la Henriade. Ce ſont la vérité & la perſuaſion qui ſe ſont exprimées par ma plume. Cet ouvrage ſe loue de lui-même & je n'ai d'autre mérite que celui d'avoir arrangé les phraſes. Mr de Voltaire n'a pas beſoin de panégyriſte pour être eſtimé & goûté de l'Europe; auſſi n'eſt-ce que d'un foible roſeau que j'ai voulu étayer l'édifice de ſa réputation.

Vous me demandez des nouvelles de Machiavel? Je compte de l'achever dans quinze jours. Je ne voudrois point préſenter un ouvrage informe & mal digéré aux yeux du public. J'écris beaucoup, & j'efface davantage. Ce n'eſt encore qu'une maſſe d'argile groſſière, à laquelle il faut donner la façon & le tour convenable; cependant je vous envoie l'avant-propos, pour vous faire juger dans quel eſprit cet ouvrage eſt compoſé. Il y a des matières

ſérieuſes où il a fallu des réfutations ſolides; mais il y en a d'autres où j'ai cru qu'il étoit permis d'égayer le lecteur: je ne ſais rien de pire que l'ennui, & je crois que l'on inſtruit toujours mal le lecteur, lorsqu'on le fait bâiller. Peut-être y a-t-il de la préſomption à mon âge de me flatter, d'inſtruire le public; mais peut-être n'y en a-t-il point à vouloir lui plaire. J'aurois bien voulu ſemer par-ci par-là de ce ſel attique tant eſtimé des anciens; mais ce n'eſt pas l'affaire de tout le monde. J'enverrai l'ouvrage chapitre par chapitre à Mr de Voltaire; votre jugement & votre goût me tiendra lieu de celui du public: je vous demande en amitié de ne point me déguiſer vos ſentimens.

Mais je m'apperçois que comme l'éternel abbé de Chaulieu je ne parle que de moi-même; je vous en demande mille pardons, Madame, la matière m'entraîne & Machiavel m'a ſéduit.

Pour changer de diſcours, je vous dirai que nous avons vu ici l'aimable Algarotti avec un certain Milord Baltimore, non moins ſavant & non moins agréable que lui. J'ai ſenti tout le

prix de leur bonne compagnie pendant huit jours; après quoi ils ont été relevés par ce Marcus Curtius des François, qui ſe dévoue pour le bien de ſa patrie, & qui va s'abymer, dit-on, dans le plus grand gouffre des mers hyperborées; j'ai penſé le confeſſer en le voyant partir, regrettant toutefois qu'un auſſi aimable homme allât ſe morfondre dans un climat & dans un pays auſſi peu digne de lui que la Ruſſie.

Il m'a dit mille biens de ſon monarque, & il a penſé me ranger de l'opinion de ces philoſophes qui diſent que c'eſt l'amour qui débrouille le chaos. Que ce ſoit l'amour ou ce qu'il vous plaira, je ne m'en embarraſſe point; mais je vous prie de croire que je ne ſuis pas auſſi indifférent ſur les ſentimens que j'ai pour vous, & qu'il m'importe beaucoup que vous vouliez vous perſuader de l'eſtime avec laquelle je ſuis,

Madame,

Votre très-affectionné ami.

Ayez la bonté de faire mes amitiés à notre digne ami.

A Rémusberg, ce 27 d'Octobre 1739.

Madame, les ouvrages d'une Dame qui réunit un eſprit mâle & profond à la délicateſſe & au goût qui eſt le partage de ſon ſexe, ne ſauroient que m'être bien agréables: ce ne ſera plus de Wolf, mais ce ſera de la bouche de Minerve que je recevrai mes inſtructions. Il eſt à croire, Madame, que vous rendrez Wolfiens ceux qui liront votre ouvrage. L'eſprit eſt facile à convaincre lorsque le cœur eſt touché; je vous réponds de ma conviction; il ne dépend à préſent que de vous de l'entreprendre, en m'envoyant cet abrégé précieux. Il falloit à notre didactique & peſant philoſophe allemand le ſecours d'un génie vif & éclairé comme le vôtre, pour abréger l'ennui de ſes répétitions & pour rendre agréable ſon extrême ſéchereſſe, ſon or paſſé par votre creuſet n'en deviendra que plus pur.

La réfutation de Machiavel dont votre indulgence m'applaudit, auroit peut-être mieux réuſſi, ſi j'avois eu tout le loiſir néceſſaire; mais il y a quatre mois que je ſuis ici, c'eſt à

dire dant l'endroit du monde le plus tumultueux & le moins propre à ce recueillement d'eſprit que demandent des ouvrages réfléchis. J'ai fait une trève avec Voltaire, le priant de m'accorder quelques ſemaines de délai: après quoi je lui ai promis d'être impitoyable à l'égard des fautes qui me ſont échappées dans la compoſition de cet ouvrage.

Céſarion convaleſcent vous marque lui-même par la lettre ci-jointe combien il eſt ſenſible à votre ſouvenir. Nous parlons de Cirey comme les Juifs de Jéruſalem. En effet votre maiſon mérite bien autant d'être appelée un temple que cet édifice ſuperbe conſtruit par Salomon, à la différence près que ſouvent la ſuperſtition & l'ignorance habitoient les ſacrés portiques & le ſanctuaire de ces lieux détruits par Titus, & que la ſageſſe & les plaiſirs ont établi leur domicile dans l'aimable maiſon dont vous & Voltaire êtes les divinités.

Si vous vous appercevez à Bruxelles de quelque légère fumée d'une odeur d'ambre & d'un vent du nord, ſouvenez-vous que ce ſont nos encens, & que vous ne recevez d'aucun lieu de

la

la terre un culte auſſi pur & des hommages auſſi ſincères que le ſont les nôtres.

Je ſuis avec une très-parfaite eſtime,

Madame,

Votre très-affectionné ami.

A Berlin, ce 18 Mars 1740.

Madame, on ne ſauroit lire ſans étonnement l'ouvrage d'un profond métaphyſicien allemand, traduit & refondu par une aimable Dame françoiſe. Vous démentez ſi fort les défauts de votre nation, que je crois que je puis vous diſputer avec quelque fondement à la France votre patrie, & ſi vous ne faites pas l'honneur aux Germains d'être Allemande tout à fait, du moins vous doit-on compter parmi ces intelligences ſupérieures que produiſent toutes les nations, qui ſont un corps enſemble, & qu'on peut nommer des citoyens de l'univers. La France n'a produit jusqu'à nos jours que des femmes d'eſprit, ou des pédantes. Les Rambouillet, les Deshoulières, les Sévigné ont brillé par la beauté de leur génie & la fineſſe de

leurs penſées: les Dacier étoient ſavantes, mais rien de plus. Vous nous faites voir un phénomène bien plus extraordinaire, & l'on peut dire, ſans bleſſer votre modeſtie, que les ſciences que vous poſſédez, & votre façon de penſer & de vous exprimer, ſont autant ſupérieures à celles de ces Dames, que l'eſt le génie de Voltaire à celui de Boileau, ou celui de Newton à celui de Deſcartes. Vos inſtitutions phyſiques ſéduiſent, & c'eſt beaucoup pour un livre de métaphyſique. S'il m'eſt permis de vous dire mon ſentiment ſans déguiſement, je crois qu'il y a quelques chapitres où vous pourriez reſſerrer le raiſonnement ſans l'affoiblir, & principalement celui de l'étendue, qui m'a paru tant ſoit peu diffus. Vous me ferez d'ailleurs plaiſir & honneur de m'envoyer tout l'ouvrage achevé. On ne ſauroit aſſez vous encourager dans ce goût ſi rare que vous avez pour les ſciences. J'eſpère que la facilité avec laquelle vous y faites des progrès ſi merveilleux encouragera les Dames à vous ſuivre, & qu'elles renonceront enfin à ce miſérable goût pour le jeu qui les avilit, & qui aſſurément ne peut que les rendre mépriſables.

J'ai connu par la correſpondance de Mr de Voltaire qu'il étoit ami tolérant; & que ſeroit l'amitié ſans indulgence & ſans politeſſe? La haine exerce un pouvoir tyrannique ſur les eſprits, elle fait des eſclaves; mais l'amitié veut que tout ſoit libre comme elle; il lui faut le cœur, mais elle eſt indifférente ſur les opinions & les ſentimens de l'eſprit. Si l'on conſidère d'ailleurs ce que c'eſt que les opinions & les ſectes, on verra que ce ſont des points de vue différens d'un même objet apperçu par des yeux presbytes ou myopes: ce ſont des combinaiſons de raiſonnemens qu'une bagatelle ſouvent fait naître & qu'un rien détruit; ce ſont des ſaillies de notre imagination, plus ou moins vive plus ou moins bridée; c'eſt donc le dernier excès de la déraiſon que de renoncer à l'amitié d'une perſonne, parce qu'elle avoit cru que le ſoleil tourne autour du monde, & qu'elle eſt perſuadée à préſent que c'eſt le monde qui tourne autour du ſoleil. Je penſe que lorsqu'on aime véritablement, l'amitié ne doit point être altérée par la maladie de l'ami; qu'il ait la petite vérole ou qu'il ſoit hypocondre, cela n'y changera rien, d'au-

tant plus que le nœud de l'amitié n'eſt ni la ſanté du corps, ni la force du raiſonnement.

Je vous demande bien pardon, Madame, de mon bavardage; je me flatte que ce ſera la Marquiſe du Châtelet qui lira ma lettre, & non pas l'auteur de la métaphyſique, entouré d'algèbre & armé d'un compas; je ne puis vous envoyer rien de ſemblable aux admirables ouvrages que je tiens de votre ſagacité & de vos bontés. Il ne me reſte qu'à vous aſſurer que j'ai plus que des raiſons ſuffiſantes pour être avec une très-parfaite eſtime,

Madame,

Votre très-fidelle ami & admirateur.

A Rémusberg, le 19 Mai 1740.

LETTRES

AU

MARQUIS D'ARGENS.

Je ſuis ſi occupé ici, mon cher Marquis, de nos ſottiſes héroïques, que je crains fort de vous ſeconder foiblement dans votre louable projet. Je n'ai point battu l'ennemi, parce que je n'en ai point eu l'occaſion. Ma tâche ſera bien difficile à remplir. L'ennemi que j'ai vis-à-vis de la Siléſie eſt de quatre vingt dix mille hommes; j'en ai à peu près cinquante mille pour lui réſiſter. L'embarras commencera à ſe faire ſentir dès que les armées entreront en campagne; il faudra beaucoup d'adreſſe, d'art & de valeur pour ſe tirer du danger qui nous menace. Mon frère n'a point envoyé de troupes à Nuremberg; ce ſeroit une très-grande faute, s'il avoit pouſſé cette pointe dans les circonſtances préſentes. Au contraire, il doit regagner la Saxe promptement, pour détacher contre les Ruſſes. Il n'eſt pas temps encore de chanter victoire, ni de préſager l'a-

venir; le gros de la beſogne, le nœud de la difficulté nous attend, & il faut voir ce que le deſtin ordonnera des événemens; quels qu'ils ſoient, ils ne dérangeront pas ma philoſophie. Pour ma ſanté, & pour le contentement de mon cœur, ce ſont des choſes auxquelles je ne penſe pas & qui me ſont très-indifférentes. Je vois bien, mon cher Marquis, que vous êtes ſéduit comme le public. Ma ſituation peut jeter peut-être un certain éclat de loin; mais ſi vous en approchiez, vous ne trouveriez qu'une groſſe & épaiſſe fumée. Je ne ſais presque plus s'il y a un Sans-Souci dans le monde; quel que ſoit l'endroit, le nom ne me convient plus. Enfin, mon cher Marquis, je ſuis vieux, triſte & chagrin. Quelques lueurs de mon ancienne bonne humeur reviennent de temps en temps; mais ce ſont des étincelles qui s'évanouiſſent, faute d'un braſier qui les nourriſſe; ce ſont des éclairs qui percent des nuages orageux & ſombres. Je vous parle vrai; ſi vous me voyiez, vous ne reconnoîtriez plus les traces de ce que je fus autrefois. Vous verriez un vieillard griſonnant, privé de la moitié de ſes dents, ſans gaieté, ſans feu, ſans imagination;

& moins que les veſtiges de Tuſculum, dont les architectes ont fait tant de plans imaginaires, faute de ruines qui leur indiquent les fonds de la demeure de Cicéron. Voilà, mon cher, les effets, moins des années que des chagrins; voilà les triſtes prémices de la caducité que l'automne de notre âge nous amène infailliblement. Ces réflexions, qui me rendent très-indifférent pour la vie, me mettent préciſément dans les diſpoſitions où doit être un homme deſtiné à ſe battre à outrance; avec ce détachement de la vie on ſe bat de meilleur cœur, & l'on quitte ce ſéjour ſans regret. Pour vous, mon cher, qui n'êtes point dans cette carrière de ſang, conſervez votre bonne humeur, juſqu'à ce qu'un juſte ſujet d'affliction vous arrive; & mortifiez nos ennemis par votre plume, pendant que de mon côté j'emploierai le peu de talens que j'ai pour les confondre à grands coups d'épée & de canon. Adieu, cher Marquis. Que le ciel vous conſerve en paix & ſous ſa ſainte garde!

A Reich Hennersdorf, ce 28 Mai 1759.

Voilà Berlin à la vérité hors de danger. Les Ruſſes ſont à Guben & à Forſt; mais je ſuis encore environné d'embarras cruels, de piéges & d'abymes. Il eſt fort aiſé, mon cher Marquis, de dire *il faut faire une guerre défenſive*; mais j'ai un ſi grand nombre d'ennemis que force m'eſt d'embraſſer l'offenſive par néceſſité. Je ſuis ici dans un triangle où j'ai les Ruſſes à gauche, Daun à droite & les Suédois à dos. Faites la guerre défenſive, je vous en conjure. C'eſt tout le contraire; je ne me ſoutiens juſqu'ici qu'en attaquant tout ce que je puis, & en me procurant de petits avantages que je tâche de multiplier le plus qu'il m'eſt poſſible. Je fais depuis la guerre mon noviciat de zénonisme; je crois, ſi cela dure, que je deviendrai plus indifférent, plus impaſſible qu'Empedocle & que Zénon même. Non, mon cher Marquis, je n'exigerai point de vous que vous veniez me trouver. Si je vis, je ne penſerai à vous revoir que lorsque l'hiver aura établi une bonne trève pour ſix mois. Entre-ci & ce temps il y aura bien du ſang de verſé & beau-

coup d'événemens bons & mauvais qui nous éclairciront de notre ſort. Adieu. Je vous embraſſe, mon cher Marquis.

A Cotbus, le 17 Septembre 1759.

Les marmites & les cuillers des François me paroiſſent de plaiſantes reſſources pour faire la guerre. C'eſt une momerie pour faire illuſion au public. Je ſuis perſuadé que l'objet en ſera mince; mais comme les lettres imprimées du Maréchal de Belle-isle crient miſère, ils ont voulu en impoſer à leurs ennemis, & leur perſuader que l'argent ciſelé & godronné du royaume leur ſeroit ſuffiſant pour pouſſer l'année qui vient une campagne vigoureuſe. Il n'y a certainement que cet objet-là qui leur ait fait imaginer la comédie qu'ils jouent. Voilà Munſter pris par les Hanovriens, & l'on aſſure que le 25 les François ſont partis de Gieſſen, pour marcher ſur Friedberg & repaſſer le Rhin. Nous autres, nous ſommes ici vis-à-vis de l'ennemi, cantonnés dans des villages; la dernière botte de paille & le dernier morceau de

pain décideront de celui de nous deux qui reſtera en Saxe; & comme les Autrichiens ſont extrêmement reſſerrés & ne peuvent rien tirer de la Bohème, je me flatte qu'ils partiront les premiers; patience donc jusqu'au bout, & voyons la fin que prendra cette campagne infernale. J'uſe cette année-ci toute ma philoſophie; il n'eſt point de jour que je ne ſois obligé de recourir à l'impaſſibilité de Zénon. Je vous avoue que c'eſt un dur métier, quand il faut le continuer. Épicure eſt le philoſophe de l'humanité, Zénon eſt celui des Dieux, & je ſuis homme. Depuis quatre ans je fais mon purgatoire; s'il y a une autre vie, il faudra que le père éternel me tienne compte de ce que j'ai ſouffert dans celle-ci. Tout état, toute condition éprouve des traverſes & des infortunes; il faut que je porte mon fardeau (quoique très-peſant) comme un autre, & je me dis: ceci paſſera comme nos plaiſirs, nos goûts, nos peines & nos heureux deſtins. Adieu, cher Marquis. Mes lettres vous paroîtront bien noires; je ne ſaurois, je vous jure, vous en écrire d'autres. Quand l'eſprit eſt inquiet & chagrin, on ne voit pas couleur

de roſe. Je vous embraſſe, & je ſouhaite de vous revoir bientôt.

A Wilsdruf, le 28 . . . . . 1759.

Je me ſuis appercu, mon cher Marquis, que vous avez eu la fiévre, à l'édition que vous m'avez envoyée; elle s'eſt trouvée ſi incorrecte, que je vous la renvoie corrigée; faites-la réimprimer & jetez ces vingt exemplaires au feu. Ces gens ſont ſi gauches, qu'ils ont entièrement changé le ſens de mes penſées par les plus lourdes bévues. Le petit Beauſobre pourroit bien y donner plus d'attention. Les Huns & les Viſigoths, s'ils avoient eu des imprimeurs, n'auroient pas plus mal fait. Vous me parlez beaucoup des François & de leurs pertes; cela eſt manifeſte, mais la paix n'en eſt pas une ſuite certaine. Mes affaires ſont encore dans une aſſez mauvaiſe ſituation. Des ſecours m'arrivent à préſent; mais les neiges ſont ſi abondantes ici, la quantité qu'il en eſt tombé ſi conſidérable, qu'il n'eſt presque pas poſſible de faire agir des troupes vis-à-vis des ennemis.

Voilà ma ſituation, environné de difficultés de tous les côtés, d'embarras & de périls; quand j'ajoute à tout cela les trahiſons de la fortune dont j'ai eu tant de témoignages dans cette campagne, je n'oſe me fier à elle dans mes entrepriſes, ni dans mes forces non plus; il ne me reſte donc que le haſard, & je n'eſpère que dans l'enchaînement des cauſes ſecondes. Quand vous aurez fait achever l'impreſſion de cet ouvrage, ayez la bonté de m'en envoyer trois exemplaires. Le Comte Finck me les féra tenir, & les courriers ne refuſeront pas ſes paquets. Adieu, mon cher Marquis. Je ne ſais ni quand mes aventures finiront, ni quand je vous reverrai; mais je ſais, à n'en pas douter, que je vous aimerai toujours.

A Freyberg, le 16 Décembre 1759.

Je vous remercie, mon cher Marquis, de la peine que vous avez eue à faire imprimer mes balivernes; cela n'en valoit pas tant. Vous avez trop d'indulgence pour les vers que je vous ai envoyés. Comment pourroient-ils être

bons? mon ame eſt trop inquiète, trop agitée & trop accablée, pour que mon eſprit produiſe quelque choſe de paſſable. Ce triſte vernis ſe répand ſur tout ce que j'écris & ſur toutes mes actions. La paix n'eſt rien moins que certaine; on l'eſpère, on s'en flatte, mais voilà tout. Tout ce que je puis faire eſt de lutter conſtamment contre l'adverſité; mais je ne puis ni ramener la fortune, ni diminuer le nombre de mes ennemis. Cela étant, ma ſituation demeure la même; encore un revers & ce ſera le coup de grâce. En vérité, la vie devient tout à fait inſupportable, quand il faut la traîner dans les chagrins & dans de mortels ennuis; elle ceſſe d'être un bienfait du ciel; elle devient un objet d'horreur qui reſſemble aux plus cruelles vengeances que les tyrans exercent ſur des malheureux. Vous me tueriez plutôt, mon cher Marquis, que de me faire changer de ſentiment. Vous voyez les objets d'un point de vue qui les adoucit en les affoibliſſant; mais ſi vous étiez une heure ici, que ne verriez-vous pas? Adieu. Ne vous fatiguez point l'eſprit de ſoins inutiles, & ſans prévoir l'avenir, conſervez votre tranquillité

tant que vous le pourrez. Vous n'êtes point roi, vous n'avez ni à défendre l'État, ni à négocier, ni à trouver des expédiens à tout, ni à répondre des événemens. Pour moi, qui ſuccombe ſous ce fardeau, c'eſt à moi ſeul d'en ſouffrir la peine; laiſſez-la moi, cher Marquis, ſans la partager. Je vous embraſſe, en vous aſſurant de mon eſtime. *Vale.*

Le 15 Janvier 1760.

Votre conjecture ſur le ſtyle des auteurs vaut mieux, mon cher Marquis, que celle ſur la politique; cependant il y auroit encore bien des choſes à répondre. 1) Je crois que l'on pourroit plutôt reconnoître mon ſtyle à de certains ſolécismes qu'à la tournure des phraſes. 2) Il y a bien des gens qui penſent & écrivent avec liberté; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on ſoupçonne Rouſſeau de Genève, & tant d'autres auteurs que je ne connois pas, d'avoir fait des ouvrages frivoles comme ceux-là. 3) Ne pourroit-on pas croire que je ſuis trop occupé de choſes importantes pour perdre

n[illegible]

mon temps à écrire des balivernes? 4) Les lettres du Chinois ne diſent rien de plus hardi que les lettres perſannes. 5) La lettre de la Pompadour ſent plutôt l'ouvrage d'un homme déſœuvré de Paris que celle d'un Allemand qui commande une armée. Enfin, mon cher Marquis, s'il s'agiſſoit de plaider ma cauſe en juſtice, j'aurois encore aſſez de raiſons pour me faire abſoudre par mes juges. Ce n'eſt point la lettre de la Pompadour qui perpétue la guerre; elle ignore parfaitement que j'en ſuis l'auteur, & perſonne ne m'en ſoupçonne à Paris; il y a d'autres raiſons trop longues & trop amples à détailler. Vous convenez donc qu'il eſt impoſſible de démêler d'avance les effets des cauſes occaſionnelles; vous comprenez donc que tout art de conjecture eſt un art ingrat & trompeur? C'eſt le métier que je ſuis obligé de faire. J'aimerois autant naviguer ſur le vaſte océan ſans mât & ſans bouſſole. Votre petite expérience dans l'arrangement du ſyſtême politique de l'Europe vous en a pu convaincre. Je me donne dix fois par jour au diable; mais je n'en avance pas pour cela davantage.

Je vous félicite, mon cher Marquis, de ce que vous devenez poëte; ma veine eſt tarie pour la campagne, elle fait carême & je ne me permettrai pas un diſtique jusqu'à ce que les événemens nous deviennent plus favorables qu'ils ne ſont. Votre ſervice avance; il ne pourra cependant partir d'ici que dans quinze jours; il y aura 2 terrines, 4 grands plats, 4 petits, 2 plats longs pour le rôti, des vinaigriers & huiliers, 4 ſalières & 4 douzaines d'aſſiettes; il ſera réellement beau, dans un goût tout nouveau, dont j'ai fourni les deſſeins; je me flatte que vous en ferez content.

Les nuages s'aſſemblent pour l'ouverture de la campagne; les foudres ſont encore enfermés dans les nues, mais gare le moment où ils éclateront. Adieu, mon cher Marquis. Je vous ſouhaite tout ce qui me manque pour être heureux, tranquillité, repos, contentement & ſanté. Je n'ai plus rien. Mon tempérament s'uſe, la fortune, la ſanté, la gaieté & la jeuneſſe m'abandonnent; je ne ſuis plus bon que pour peupler le pays de Proſerpine. Si vous avez quelque commiſ-

ſion à donner là-bas, vous n'avez qu'à m'en charger. Adieu.

A Meiſſen, le 1 de Juin 1760.

Je reçois, mon cher Marquis, votre lettre du 22 dans un temps où je reſſens de nouveau, comme je l'avois prévu, les effets du malin acharnement de ma mauvaiſe fortune. Vous ſaurez ſans doute à préſent les malheurs qui me ſont arrivés en Siléſie, & vous ſerez obligé de convenir que je n'ai été que trop vrai dans mes prophéties. Veuille le Ciel que je ne le ſois pas jusqu'au bout! J'ai commandé votre ſervice dans l'intention qu'il vous plût; je ſuis bien aiſe que vous m'appreniez vous-même qu'il vous a fait plaiſir. Hélas! mon cher Marquis, je ſuis un mauvais immortaliſeur. Je voudrois ſeulement être moi-même au bout du temps qui m'eſt preſcrit pour végéter dans cette vallée de ténèbres & de tribulations. La fin de ma carrière eſt dure, triſte & funeſte. J'aime la philoſophie, parce qu'elle modère mes paſſions, & parce qu'elle me donne de

l'indifférence pour ma diſſolution & pour l'anéantiſſement de ma penſée.

Je voudrois voir la comédie que l'on a faite contre les philoſophes. Il faut avouer qu'il y en a beaucoup qui uſurpent ce titre & qui fourniſſent au ridicule; mais en général, c'eſt l'opprobre de notre ſiècle que de vouloir dégrader la ſcience qui fait le plus d'honneur à l'eſprit humain, & l'école d'où ſont ſortis les plus grands hommes. Je trouve comme vous la préface que vous m'envoyez écrite avec trop d'aigreur; il y a de certaines perſonnalités qui déplaiſent & marquent un eſprit emporté, qui ne reſpire que la vengeance, & qui par-là même eſt indigne de la façon de penſer d'un vrai philoſophe. On auroit pu, ce me ſemble, ſe contenter de comparer notre ſiècle à celui de Socrate, la nouvelle comédie de Paris à celle d'Athènes où un hiſtrion introduit Socrate dans un chœur de nuées, ſa ciguë à nos perſécutions modernes &c. y mettre de la plaiſanterie, mais point de méchanceté. Mais les hommes reſtent hommes; le moindre reptile qui ſe ſent pouſſé darde ſa langue pour ſe défendre. Cette préface a été faite dans un pre-

mier mouvement d'emportement; il falloit attendre pour écrire qu'il fût paſſé. Ah, que l'école de l'adverſité rend ſage, modéré, endurant & doux! C'eſt une terrible épreuve; mais quand on l'a ſurmontée, elle eſt utile pour le reſte de la vie. Adieu, mon cher Marquis, ayez quelque indulgence pour mon affliction; elle eſt légitime. Depuis deux ans je ne fais que ſouffrir, & je ne vois pas le terme de mes peines. Je vous ſouhaite une meilleure fortune, plus de tranquillité & moins d'embarras. Adieu.

A Groſs Dobritz, 26 Juin 1760.

Vous vous flattez vainement, mon cher Marquis. Nos affaires prennent un tour déteſtable; j'ai cru les réparer en venant mettre le ſiége devant Dresde: je prendrai la ville & n'avancerai en rien mes affaires par-là. Faites mon épitaphe d'avance, & croyez que je vois aſſez clair dans ma ſituation pour ne la pas juger au haſard déſeſpérée. Les flottes angloiſes agiſſent avec ſuccès de tous côtés, de ſorte

qu'il n'y a aucun reproche à leur faire. Le Prince Ferdinand n'a que ſoixante & dix mille hommes, au lieu de cent mille que vous lui donnez; cela change un peu l'ordre du tableau. Vous raiſonnez ſur les gazettes; mais ces gazettes ne ſont pas véridiques, & voilà ce qui vous trompe. Laudon a perdu dix mille hommes à l'affaire de Landshut, nonobſtant quoi il reſte encore quatre vingt quinze mille hommes aux Autrichiens contre moi; les Ruſſes en ont ſoixante mille; voilà notre ſituation, ſans compter bien des choſes ſur leſquelles je dois garder le ſilence à préſent, mais que je pourrai dire quand les choſes ſeront paſſées.

La comédie des Philoſophes eſt aſſez bien faite; mais il y a des alluſions qui ne m'ont pas frappé, faute de connoître ſur quoi elles portent, comme par exemple: *jeune homme, prends & lis*, le père de famille &c. Hélas! mon cher Marquis, tout cela m'auroit fort amuſé dans un autre temps; mais à préſent je ne vois devant mes yeux que le gouffre où je ſuis près de m'abymer. Adieu, mon cher. Ne vous abandonnez pas à des eſpérances chimériques; plaignez-moi d'avance. Veuille le Ciel que

mes oracles ſoient trompeurs! Mais, quoi qu'il arrive, faites notre épitaphe d'avance. Je vous embraſſe.

Auprès de Dresde, le 15 Juillet 1760.

Le ſiége de Dresde, mon cher Marquis, s'en eſt allé en fumée; à préſent nous ſommes en pleine route pour la Siléſie. Nous nous battrons indubitablement ſur la frontière, ce qui pourra arriver entre le 7 & le 10 de ce mois. Glatz eſt perdu; on aſſiége Neiſſe; il n'y a pas de temps à perdre. Si nous ſommes heureux, je vous le manderai; s'il nous arrive malheur, je prends d'avance congé de vous & de toute la compagnie. Le pauvre Foreſta a été tué, & c'eſt un ſacrifice inutile. Enfin, mon cher, toute la boutique s'en va au diable. Nous marcherons après demain. Je prévois toute l'horreur de la ſituation qui m'attend, & j'ai pris mon parti avec fermeté. Adieu. Je vous embraſſe. Penſez quelquefois à moi & ſoyez perſuadé de mon eſtime.

A Groſſenhayn, ce 1 d'Août 1760.

Autrefois, mon cher Marquis, l'affaire du 15 auroit décidé de la campagne; à préſent cette action n'eſt qu'une égratignure; il faut une grande bataille pour décider notre ſort; nous la donnerons bientôt ſelon toutes les apparences, & alors on pourra ſe réjouir ſi l'événement nous eſt avantageux. Je vous remercie cependant de la part ſincère que vous prenez à cet avantage. Il a fallu bien des ruſes & bien de l'adreſſe pour amener les choſes à ce point. Ne me parlez pas de dangers; la dernière action ne me coûte qu'un habit & un cheval, c'eſt acheter à bon marché la victoire. Je n'ai point reçu l'autre lettre dont vous me parlez; nous ſommes comme bloqués, pour la correſpondance, par les Ruſſes d'un côté de l'Oder & par les Autrichiens de l'autre; il a fallu un petit combat pour faire paſſer Coccéji; j'eſpère qu'il vous aura rendu ma lettre. Je n'ai de ma vie été dans une ſituation plus ſcabreuſe que cette campagne-ci. Croyez qu'il faut encore du miraculeux pour nous faire ſurmonter toutes les difficultés que je prévois. Je ferai

ſurement mon devoir dans l'occaſion; mais ſouvenez-vous toujours, mon cher Marquis, que je ne diſpoſe pas de la fortune & que je ſuis obligé d'admettre trop de caſuel dans mes projets, faute d'avoir les moyens d'en former de plus ſolides. Ce ſont les travaux d'Hercule que je dois finir dans un âge où la force m'abandonne, où mes infirmités augmentent, & à dire vrai quand l'eſpérance (ſeule conſolation des malheureux) commence même à me manquer. Vous n'êtes pas aſſez au fait des choſes pour vous faire une idée nette de tous les dangers qui menacent l'État; je les ſais, je les cache, je garde toutes les appréhenſions pour moi, & je ne communique au public que les eſpérances ou le peu de bonnes nouvelles que je puis lui apprendre. Si le coup que je médite réuſſit, alors, mon cher Marquis, il ſera temps d'épancher ſa joie; mais jusques-là ne nous flattons pas, de crainte qu'une mauvaiſe nouvelle inattendue ne vous abatte trop.

Je mène ici la vie d'un chartreux militaire; j'ai beaucoup à penſer à mes affaires; le reſte du temps je le donne aux lettres, qui ſont ma conſolation, comme elles faiſoient celle de ce

conſul orateur, père de la patrie & de l'éloquence. Je ne ſais ſi je ſurvivrai à cette guerre ; mais je ſuis bien réſolu, au cas que cela arrive, à paſſer le reſte de mes jours dans la retraite, au ſein de la philoſophie & de l'amitié. Dès que la correſpondance deviendra plus libre, vous me ferez plaiſir de m'écrire plus ſouvent. Je ne ſais où nous aurons nos quartiers cet hiver. Ma maiſon à Breslau a péri durant le bombardement; nos ennemis nous envient juſqu'à la lumière du jour & à l'air que nous reſpirons. Il faudra pourtant bien qu'ils nous laiſſent une place, & ſi elle eſt ſure, je me fais une fête de vous voir.

Hé bien, mon cher Marquis, que devient la paix de la France? Vous voyez bien que votre nation eſt plus aveugle que vous ne l'avez cru; ces fous perdront le Canada & Pondicheri pour faire plaiſir à la Reine de Hongrie & à la Czarine. Veuille le Ciel que le Prince Ferdinand les paye bien de leur zèle! Ce ſeront des officiers innocens de ces maux & de pauvres ſoldats qui en ſeront les victimes, & les illuſtres coupables n'en ſouffriront pas. Je ſais un trait du Duc de Choiſeul que je vous conterai lorsque je vous verrai; jamais procédé plus fou ni

plus inconſéquent n'a flétri un miniſtre de France depuis que cette monarchie en a. Voici des affaires qui me ſurviennent; j'étois en train d'écrire, mais je vois qu'il faut finir, & pour ne pas vous ennuyer & pour ne point manquer à mon devoir. Adieu, cher Marquis. Je vous embraſſe.

A Hermannsdorf près de Breslau, le 27 Août 1760.

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher Marquis. Il eſt ſûr que j'ai échappé à un très-grand danger & j'ai eu à Lignitz tout le bonheur que comportoit ma ſituation. Ce ſeroit beaucoup dans une guerre ordinaire, cette bataille ne devient qu'une eſcarmouche dans celle-ci, & en général mes affaires n'en ſont guère avancées. Je ne veux point vous faire des jérémiades, ni vous alarmer de tous les objets de mes craintes & de mes inquiétudes; mais je vous aſſure qu'elles ſont grandes. La criſe où je me trouve, change de forme; mais rien ne ſe décide, rien ne nous amène au dénouement; je brûle à petit feu; je ſuis comme un corps que

l'on mutile & qui chaque jour perd quelques uns de ſes membres. Le Ciel nous aſſiſte! nous en avons un grand beſoin. Vous me parlez toujours de ma perſonne. Vous devriez bien ſavoir qu'il n'eſt pas néceſſaire que je vive, mais bien que je faſſe mon devoir & que je combatte pour ma patrie, pour la ſauver s'il y a moyen encore. J'ai eu beaucoup de petits ſuccès & j'ai grande envie de prendre pour ma deviſe, *maximus in minimis & minimus in maximis.* Vous ne ſauriez vous figurer les horribles fatigues que nous avons; cette campagne-ci ſurpaſſe toutes les précédentes; je ne ſais quelquefois à quel ſaint me vouer. Mais je ne ſais que vous ennuyer par le récit de mes inquiétudes & de mes chagrins. Ma gaieté & ma bonne humeur ſont enſevelies avec les perſonnes chères & reſpectables auxquelles mon cœur s'étoit attaché. La fin de ma vie eſt douloureuſe & triſte. N'oubliez pas, mon cher Marquis, votre vieil ami. Les poſtes, les correſpondances, tout eſt interrompu; il faut bien des intrigues pour faire paſſer des lettres, & encore haſarde-t-on beaucoup. Écrivez-moi à tout haſard. Que les Avares ou les Urſomans

prennent vos lettres, qu'y verroient-ils? & elles me ſont toutefois un ſujet de conſolation. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embraſſe.

A Reiſendorf, le 18 Septembre 1760.

Vous appellerez, mon cher Marquis, mes ſentimens comme il vous plaira. Je vois que nous ne nous rencontrons point dans nos penſées, & que nous partons de principes très-différens. Vous faites cas de la vie en Sybarite; pour moi je regarde la mort en ſtoïcien. Jamais je ne verrai le moment qui m'obligera à faire une paix déſavantageuſe; aucune perſuaſion, aucune éloquence ne pourront m'engager à ſigner mon déshonneur. Ou je me laiſſerai enſevelir ſous les ruines de ma patrie, ou, ſi cette conſolation paroiſſoit encore trop douce au deſtin qui me perſécute, je ſaurai mettre fin à mes infortunes lorsqu'il ne ſera plus poſſible de les ſoutenir. J'ai agi & je continue d'agir ſuivant cette raiſon intérieure & le point d'honneur qui dirigent tous mes pas; ma conduite ſera en tout temps conforme à ces principes.

Après avoir ſacrifié ma jeuneſſe à mon père, mon âge mûr à ma patrie, je crois avoir acquis le droit de diſpoſer de ma vieilleſſe. Je vous l'ai dit & je le répète; jamais ma main ne ſignera une paix humiliante. Je finirai ſans doute cette campagne réſolu à tout oſer, & à tenter les choſes les plus déſeſpérées, pour réuſſir, ou pour trouver une fin glorieuſe.

J'ai fait quelques remarques ſur les talens militaires de Charles XII; mais je n'ai point examiné s'il devoit ſe tuer ou non. Je penſe qu'après la priſe de Stralſund il auroit fait ſagement de s'expédier; mais quoi qu'il ait fait ou qu'il ait omis, ſon exemple n'eſt pas une règle pour moi. Il y a des hommes dociles à la fortune, je ne ſuis pas né ainſi, & ſi j'ai vécu pour les autres, je veux mourir pour moi, très-indifférent ſur ce qu'on en dira; je vous réponds même que je ne l'apprendrai jamais. Henri IV étoit un cadet de bonne maiſon qui faiſoit fortune; il n'y avoit pas là de quoi ſe pendre; Louis XIV étoit un grand roi, il avoit de grandes reſſources, il ſe tira d'affaire: pour moi je n'ai pas les forces de cet homme-là, mais l'honneur m'eſt plus

cher qu'à lui, & comme je vous l'ai dit, je ne me règle ſur perſonne. Nous comptons je penſe cinq mille ans depuis la création du monde; je crois ce calcul beaucoup inférieur à l'âge de l'univers; le Brandebourg a ſubſiſté tout ce temps avant que je fuſſe au monde, il ſubſiſtera de même après ma mort. Les États ſe ſoutiennent par la propagation de l'eſpéce, & tant que l'on travaillera avec plaiſir à multiplier les êtres, la ſoule ſera gouvernée par des miniſtres ou par des ſouverains; cela ſe réduit à peu près au même; un peu plus de folie, un peu plus de ſageſſe, ces nuances ſont ſi foibles, que la totalité du peuple s'en apperçoit à peine. Ne me rabattez donc point, mon cher Marquis, ces vieux propos de courtiſans, & ne vous imaginez pas que les préjugés de l'amour propre & de la vanité puiſſent m'en impoſer, ou me faire le moins du monde changer de ſentiment. Ce n'eſt point un acte de foibleſſe de terminer des jours malheureux, c'eſt une politique judicieuſe, qui nous perſuade que l'état le plus heureux pour nous eſt celui où perſonne ne peut nous nuire, ni troubler notre repos. Que de raiſons lorsqu'on a cinquante ans de mépri-

ſer la vie? La perſpective qui me reſte, eſt une vieilleſſe infirme & douloureuſe, des chagrins, des regrets, des ignominies & des outrages à ſouffrir. En vérité, ſi vous entrez bien dans ma ſituation, vous devez moins condamner mes projets que vous ne le faites. J'ai perdu tous mes amis, mes plus chers parens: je ſuis malheureux de toutes les façons dont on peut l'être; je n'ai rien à eſpérer, je vois mes ennemis me traiter avec dériſion, & leur orgueil ſe prépare à me fouler aux pieds. Hélas! Marquis,

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'eſpoir,
La vie eſt un opprobre & la mort un devoir.

Je n'ai rien à ajouter à ceci. J'apprendrai à votre curioſité que nous paſſâmes l'Elbe avanthier, que demain nous marchons vers Leipſic, où je compte être le 31, où j'eſpère que nous nous battrons, & d'où vous recevrez de nos nouvelles, telles que les événemens les produiront. Adieu, mon cher Marquis. Ne m'oubliez pas, & ſoyez aſſuré de mon eſtime.

Le 28 Octobre 1760.

Je

Je reçois aujourdhui, 5 de Novembre, une lettre que vous m'écrivez, mon cher Marquis, du 25 Septembre. Vous voyez que notre correſpondance eſt bien réglée. Dieu! que d'événemens ſe ſont paſſés depuis. Nous venons de battre les Autrichiens; eux & nous avons perdu prodigieuſement de monde. Cette victoire nous donnera peut-être quelque tranquillité durant l'hiver, & voilà tout. Ce ſera à recommencer l'année qui vient. J'ai eu un coup de feu qui m'a labouré le haut de la poitrine; mais ce n'eſt qu'une contuſion, un peu de douleur ſans danger, & cela ne m'empêchera point d'agir comme à mon ordinaire. Je ſuis occupé de bien des arrangemens néceſſaires. Enfin je finirai cette campagne le mieux qu'il me ſera poſſible, & voilà tout ce qu'on peut prétendre de moi. Au reſte, ma façon de penſer eſt la même que je vous le marquai il y a huit jours. Adieu, cher Marquis, ne m'oubliez pas & ſoyez ſûr de mon amitié.

A Torgau, le 5 Nov. 1760.

Vous devez être inſtruit à préſent de tout ce qui me touche, par une lettre que je vous ai écrite de Torgau. Vous ſaurez par-là, mon cher Marquis, que ma contuſion ne s'eſt pas trouvée dangereuſe; la balle avoit perdu une partie de ſa force en traverſant une groſſe peliſſe & un habit de velours que j'avois, de ſorte que le ſternum s'eſt trouvé en état de réſiſter à ſon impulſion; c'eſt de quoi, je vous aſſure, je me ſuis le moins ſoucié, n'ayant d'autre penſée que de vaincre ou de mourir. J'ai pouſſé les Autrichiens jusques aux portes de Dresde; ils y occupent leur camp de l'année dernière; tout mon ſavoir-faire eſt inſuffiſant pour les en déloger. On prétend que la ville eſt dépourvue de magaſins. Si cela eſt vrai, il ſe pourra que la famine fera ce que l'épée ne pourroit faire. Si cependant ces gens s'opiniâtrent à reſter dans leur poſition, je me verrai réduit à paſſer cet hiver comme le précédent en cantonnemens exceſſivement reſſerrés, & toutes les troupes ſeront employées à former un cordon pour nous ſoutenir en Saxe. Voilà en vérité

une triſte perſpective, & un prix peu digne des fatignes & des travaux immenſes que cette campagne a coûtés. Je n'ai de ſoutien au milieu de tant de contrariétés que ma philoſophie; c'eſt un bâton ſur lequel je m'étaye, & mon unique conſolation dans ces temps de troubles, & de ſubverſion de toutes choſes. Vous vous appercevrez, mon cher Marquis, que je ne m'enfle pas de mes ſuccès; je vous articule les choſes telles qu'elles ſont; peut-être que le monde, ébloui par l'éclat que jette une victoire, en juge autrement:

De loin on nous envie, ici nous gémiſſons.

Cela arrive plus ſouvent qu'on ne ſe l'imagine, comptez là-deſſus: pour bien apprécier les choſes, il faut les voir de près. De quelque façon que je m'y prenne, le nombre de mes ennemis m'accable; c'eſt en cela que conſiſte mon infortune, & c'eſt-là la cauſe réelle de tant de malheurs & de revers que je n'ai pu éviter. Je ne crois pas que je puiſſe vous revoir cet hiver, à moins que l'Europe ne prenne des ſentimens plus pacifiques. Je le ſouhaite, mais je n'oſe m'en flatter. Nous avons ſauvé

notre réputation par la journée du 3. Cependant ne croyez pas que nos ennemis ſoient aſſez abattus pour être contraints à faire la paix. Les affaires du Prince Ferdinand ſont en mauvais train; je crains que les François ne conſervent cet hiver les avantages qu'ils ont gagnés ſur lui cette campagne. Enfin je vois noir comme ſi j'étois dans le fond d'un tombeau. Ayez quelque compaſſion de la ſituation où je ſuis; concevez que je ne vous déguiſe rien & que cependant je ne vous détaille pas tous mes embarras, mes appréhenſions & mes peines. Adieu, cher Marquis, écrivez-moi quelquefois, & n'oubliez pas un pauvre diable qui maudit dix fois par jour ſa fatale exiſtence, & qui voudroit déjà être dans ces lieux dont perſonne ne revient pour en dire des nouvelles.

A Meiſſen, le 10 de Novembre 1760.

Je vois, mon cher Marquis, qu'on me fait parler & écrire lorsque j'y ai le moins penſé. Je n'ai point écrit à Seidlitz depuis le jour de la

bataille; ces nouvelles de la fuite de nos prétendus succès ont assurément été envoyées par quelque particulier que j'ignore. Nous avons fait des prisonniers; mais leur nombre n'approche que de 8,000 hommes & non de 12,000, Nous n'aurons point Dresde; nous passerons un hiver désagréable & fâcheux, & l'année qui vient ce sera à recommencer. Voilà des vérités que je vous marque; elles sont désagréables; cependant vous pouvez y ajouter plus de foi qu'aux bruits populaires que l'on répand, soit pour les faire parvenir à nos ennemis & pour les intimider, soit pour ranimer une étincelle d'espérance dans l'ame des citoyens & leur rendre le courage: appliquez-nous ce vers de Sémiramis:

Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons.

Nous sommes obligés de nous faire des frontières; ce sont des lisières de pays que nous dévastons, pour empêcher l'ennemi de nous troubler l'hiver dans nos quartiers. Tout ce mois s'écoulera avant que nous puissions nous séparer. Jugez des fatigues & des désagrémens que j'essuie; jugez de mes embarras, en vous

repréſentant que je ſuis réduit à faire ſubſiſter &• à payer mon armée par induſtrie. Avec cela je n'ai pas la moindre compagnie, privé de toutes les perſonnes que j'aimois, réduit à moi-même, & paſſant ma vie à partager mes momens entre un travail infructueux & entre mille appréhenſions. Voilà un tableau qui n'eſt point flatté, mais qui vous peint au vrai les choſes, & ma ſituation déſagréable. Qu'il eſt différent, mon cher Marquis, d'appercevoir ces objets d'une longue diſtance, & par un verre trompeur qui les embellit, ou de les examiner de près tout nuds, & dépouillés du clinquant qui les orne! Vanité des vanités! Vanité des batailles! Je finis par cette ſentence du ſage, qui comprend tout, qui renferme en ſoi des réflexions que tous les hommes devroient faire & que trop peu font. Adieu, cher Marquis, ne ſoyez plus ſi crédule ſur les nouvelles publiques & conſervez-moi votre amitié.

A Uckersdorf, le 16 Novembre 1760.

Nous voici encore, mon cher Marquis, dans la même ſituation qu'à notre arrivée. Ce profond calme pourra devenir le précurſeur d'une tempête violente; la fin de ce mois paroît l'annoncer. Je ſuis préparé à tout, à la bonne comme à la mauvaiſe fortune. Chantez un petit hymne à cette Fortune dont nous avons beſoin d'être protégés. La Reine de Hongrie eſt acharnée à la guerre; j'ai ſervi cinq ans de plaſtron aux traits de la cour de Vienne & à la barbarie de ſes troupes & de ſes alliés. Il eſt dur de ſouffrir toujours, & je ſens que la vengeance peut être un plaiſir divin, comme le diſent les Italiens; il ne s'agit que d'en ſaiſir le moment. Ma philoſophie reçoit de ſi rudes aſſauts, qu'il y a des momens où elle s'échappe. On canoniſeroit quiconque, après avoir été outragé comme je le ſuis, auroit aſſez d'empire ſur lui-même pour pardonner à ſes ennemis ſans diſſimulation. Pour moi, qui cède ma place à qui la voudra dans la légende, je vous confeſſe que ma foible vertu ne ſauroit atteindre à cet état de perfection, & que je

mourrois content ſi je pouvois me venger en partie du mal que j'ai ſouffert. Il en ſera ce qu'il plaira à mon bon ange, au haſard, ou à la fortune; je ſuis, en attendant ce que le ſort ordonnera, tranquille & ſolitaire; je réfléchis (puis qu'il le faut) ſur l'avenir; je lis & je m'occupe en ſilence.

Il y a ici des prophètes dont l'un veut la paix, l'autre des batailles; le troiſième nous renvoie pour la paix à l'an 1763. Il faut bien que l'un ou l'autre ait raiſon; après l'événement on criera au miracle. Ces prophètes ſont comme les calendriers où les aſtronomes annoncent de la pluie, du ſoleil, du vent, du beau temps, le chaud & le froid, pour contenter la ſuperſtition du peuple. Je ne ſais ſi vos François feront la paix ou s'ils continueront la guerre; je ſuis comme un docteur, je ne ſais rien, ſinon que je ſouhaiterois fort de me revoir avec vous dans notre petite retraite, loin des crimes, des cabales, des ſottiſes héroïques des ſots, & du tumulte d'une vie trop agitée, qu'on trouve dans ma place & dans la cohue du grand monde. Adieu, mon cher Marquis, n'oubliez pas ceux qui com-

battent pour vous & ſoyez perſuadé de ma parfaite amitié.

A Kunzendorf, le 7 Juin 1761.

J'ai achevé de lire votre Gaſſendi, mon cher Marquis, & je vous rends compte de l'impreſſion qu'il a faite ſur moi. Je trouve ſa partie phyſique, en tant qu'elle regarde la formation des corps, les unités dont la matière eſt compoſée, en tant qu'il éclaire le ſyſtème d'Épicure, je la trouve très-bonne: j'avoue qu'on peut lui faire bien des difficultés ſur ſes atomes crochus, ronds, pointus &c. cependant s'il y a des corps primordiaux, comme on n'en ſauroit douter, il faut bien que leur genre & leur eſpèce diffère, pour que leur diverſe compoſition ou arrangement puiſſe donner l'être aux quatre élémens, & aux productions infinies de la nature: il faut encore que ces élémens de la matière ſoient impénétrables, durs & à l'abri de toutes les atteintes de la deſtruction, comme Épicure & Gaſſendi le ſoutiennent. Ainſi voilà ſurement des vérités qu'ils ont pénétrées, mal-

gré le voile presque impénétrable qui les cache à notre curiosité. Je trouve des choses fort instructives dans son traité de physique sur les hommes, les plantes, les animaux & les pierres, sur la génération & sur la corruption des êtres animés. Épicure & lui ont été obligés d'admettre le vide, pour que le mouvement fût possible. Il parle encore de l'attraction, de la lumière, comme s'il avoit deviné les vérités que les calculs étonnans de Newton ont démontrées. Je vous avoue que je ne suis pas aussi content de son astronomie que du reste; quoiqu'il ne s'en explique pas, il paroît pencher pour le système de Ptolomée & n'oser recevoir celui de Copernic qu'avec la dispense du pape. Sa morale est sans contredit la partie la plus foible de son ouvrage; je n'y ai trouvé de bon que ce qui regarde la prudence de ceux qui gouvernent des États: le reste de l'ouvrage sent trop son recteur qui divise, subdivise, définit des mots, & emploie beaucoup de paroles pour dire peu de chose. L'article de la liberté est le plus foible de tous; il semble qu'il se soit hâté dans ce septième volume de finir son ouvrage. Il se peut que Bernier son traducteur

& ſon abréviateur ne l'ait pas bien ſervi. C'eſt donc à vous, qui pouvez puiſer à la ſource, à m'apprendre ſi ces fautes que je lui reproche appartiennent au philoſophe ou au voyageur. Voilà, mon cher Marquis, une grande lecture d'achevée. Je me ſuis preſſé de finir, de crainte que ce Laudon, qui n'eſt aſſurément pas philoſophe, n'interrompît groſſièrement mes études. J'ai choiſi à préſent des lectures que je puis abandonner ſans regret.

A propos de ces lectures, on dit que Voltaire a fait un ſecond tome à Candide. Je vous prie de charger le petit Beauſobre de me l'envoyer. J'ai reçu aujourdhui des melons de Sans-Souci & je me ſuis écrié en les voyant; ô trop heureux melons! vous avez joui de la vue du Marquis qui m'eſt interdite. Comment prend-il ſes eaux? lui font-elles du bien? eſt-il gai? Se promène-t-il? prend-il de l'exercice? A cela le melon ne m'a pas répondu un mot. Pour le punir de ſon ſilence, je l'ai mangé à votre ſanté. Après Juillet, Août, Septembre & Octobre j'eſpère de vous écrire, non ſur le ſujet de la philoſophie ſpéculative, mais ſur la pratique. Adieu, mon cher Marquis. Calſeu-

trez bien votre corps, pour qu'il parvienne à la durée des atomes de Gaſſendi, & qu'il ſoit à l'abri des maladies, des infirmités & des ſecouſſes qui menacent notre fragile machine. Philoſophez tranquillement; prouvez ſouvent à Babet que votre vigueur n'admet point de vide dans la nature & ſoyez perſuadé de mon amitié.

Grand ſcrutateur de la nature,
Malgré ſon ſtyle & ſon latin,
Gaſſendi demeure incertain
Entre Monſieur Moyſe & ſon maître Épicure.
D'un ſyſtème boiteux je ſuis le ſerviteur;
Sans vérité point de ſcience.
Si d'un pas aſſuré, ferme & plein de vigueur,
Il ſe guide par l'évidence;
L'autre pas chancelant & vacillant de peur
S'appuie inſenſément, par excès de prudence,
Sur les béquilles de l'erreur.

Le 2 Juillet 1761.

Votre lettre, mon cher Marquis, me fourniroit matière à un gros commentaire philoſophique. Il faudroit donc examiner l'étendue de la raiſon humaine, les nuages qui l'obſcurciſſent & les illuſions qui lui font erreur. J'aurois à citer quantité d'exemples que l'hiſtoire fournit des faux raiſonnemens & de la mauvaiſe dialectique de ceux qui gouvernent les États, & on trouveroit, ſi l'on y prenoit bien garde, que la façon différente d'enviſager les objets, les préjugés, les paſſions, quelquefois un excès de raffinement, pervertiſſent ce bon ſens naturel qui ſemble le partage de tous les hommes, au point que les uns rejettent avec mépris ce que les autres déſirent avec chaleur. Vous n'avez qu'à donner de l'étendue à ces réflexions, & les appliquer à ce que vous m'écrivez, pour deviner tout ce que je pourrois vous dire ſur ce ſujet.

Je ſuis fâché que vous n'ayez pas continué à prendre tranquillement vos eaux à Sans-Souci. Quoique votre inquiétude ſoit une marque de la part que vous prenez à ma ſitua-

tion, je crains qu'elle ne vous faſſe tort, ſans que cette inquiétude change en rien la ſuite des événemens de cette campagne, que le Docteur Panclos vous dira néceſſaires dans le meilleur des mondes poſſibles. Nous touchons au moment où le nœud de la pièce va ſe débrouiller & où tout entrera en action. Souvenez-vous des vers de Lucrèce, ce poëte philoſophe:

Heureux qui retiré dans le temple du ſage,
Voit tranquille à ſes pieds la tempête & l'orage &c.

Vous ſavez le reſte. C'eſt l'affaire de cent dix jours jusqu'au mois de Novembre; il faut les paſſer avec fermeté & avec une héroïque indifférence. Reliſez Épictète & les réflexions du Marc-Antoine; ce ſont des toniques pour les fibres relâchées de l'ame.

J'ai pris ici toutes les meſures que j'ai jugées propres pour me bien défendre. Mr Kaunitz ſe prépare à me livrer des aſſauts redoublés. Je vois ſans frayeur tout ce qui ſe prépare, bien réſolu de périr ou de ſauver ma patrie. Si nous ne ſommes pas maîtres des évé-

nemens, du moins ſoyons-le de notre ame, & ne déshonorons pas la dignité de notre eſpèce par un lâche attachement à ce monde, qu'il faut pourtant quitter un jour. Vous me trouvez un peu ſtoïque, Marquis; mais il faut avoir dans ſon arſenal des armes de toute trempe, pour s'en ſervir ſelon l'occaſion. Si j'étois avec vous à Sans-Souci, je me livrerois aux agrémens de votre converſation; ma philoſophie ſeroit plus douce & mes réflexions moins noires. Dans la tempête il faut que le pilote & les matelots travaillent; il leur eſt permis de rire & de ſe repoſer quand ils ſont dans le port.

Je vous ai écrit ce que je penſe de votre compatriote Gaſſendi; j'y trouve beaucoup de choſes ſupérieures à ſon ſiècle; je n'y condamne que le projet de combiner Jéſus Chriſt avec Épicure. Gaſſendi étoit théologien; ou c'étoit une ſuite des préjugés de ſon éducation, ou c'étoit la peur de l'inquiſition qui lui firent imaginer ce bizarre concordat: on voit même qu'il n'a pas le courage de juſtifier le grand Galilée. Bayle a étendu tous les argumens que Gaſſendi avoit énoncés, & il me ſemble

que ce premier l'emporte en qualité de dialecticien par ſa dextérité à manier les matières, & par la juſteſſe de ſon eſprit à pouſſer les conſéquences des principes plus loin qu'aucun philoſophe les ait pouſſées avant & après lui. Je n'ai point vu cet ouvrage de Gaſſendi ſur Descartes, dont vous me parlez; je n'ai de ce philoſophe que ce que Bernier en a traduit. Je conçois qu'on a un beau champ, s'il s'agit de réfuter les tourbillons, le plein, la matière rameuſe, & les idées innées. Puiſſent les projets de campagne de mes ennemis être auſſi ridicules que le ſyſtème de Descartes! puiſſé-je les réfuter auſſi facilement à grands argumens, non *in barbara*, mais *de facto!* J'en reviens toujours à mes moutons, mon cher Marquis, & je vous avoue que malgré tous les bons raiſonnemens de Gaſſendi, ce Laudon, cet Odonel, & ces gens qui me perſécutent, m'ont ſouvent cauſé des diſtractions dont je n'ai pas été maître. Ne m'oubliez point, mon cher Marquis; écrivez-moi tant que les chemins ſeront libres, & ſoyez perſuadé de toute l'amitié que j'ai pour vous. Adieu.

Au camp du Pulzen, 9 Juillet 1761.

Je

Je vous remercie, mon cher Marquis, des éclairciſſemens que vous me donnez ſur les opinions de Gaſſendi. Je m'étois bien douté qu'un eſprit auſſi conſéquent ne donneroit pas dans de certains préjugés, que j'ai d'abord mis ſur le compte de Bernier. C'eſt bien dommage que nous n'ayons pas une traduction fidelle & complète des œuvres de ce philoſophe. Moi, pauvre ignorant, j'y perds le plus; vous autres, vous liſez le latin, le grec, l'hébreu &c. pendant que je ne ſais qu'un peu de françois; & quand celui-là me manque, je demeure plongé dans la plus craſſe ignorance.

Cependant je vous en crois plus ſur la philoſophie que ſur vos prophéties politiques. Il eſt très-vrai qu'en jugeant par les apparences il ſemble que la paix avec l'Angleterre & la France doive être une ſuite de la victoire du Prince Ferdinand; cependant rien n'eſt moins certain, & je ne crois ces ſortes de choſes qu'après que l'événement les a réaliſées. Vous me demandez ſans doute des nouvelles de ce qui ſe paſſe ici, & je comprends bien qu'un cita-

din de Berlin doit être curieux de ſavoir comment nous guerroyons en Siléſie? Je puis vous ſatisfaire en peu de mots: Laudon a le 20 débouché des montagnes & s'eſt avancé vers Munſterberg; j'ai marché le 21 à Nimptſch, le 22 j'ai paſſé à Munſterberg à ſa barbe & je ſuis venu ici pour m'oppoſer à la jonction qu'il projette avec les Ruſſes. Ceux-ci ſont à Namslau; j'ai des corps qui les obſervent; ainſi de quelque côté qu'ils veuillent tourner, j'eſpère de pouvoir les prévenir. Toute cette affaire doit ſe décider dans peu de jours; vous ſerez inſtruit de tout & je ne manquerai pas de vous articuler les faits avec la plus grande vérité. Je vous en dirois davantage; mais le courrier qui eſt chargé de dépêches importantes, eſt ſur le point de partir; ce qui m'oblige à vous aſſurer ſimplement de mon amitié & de mon eſtime. Adieu.

Au camp d'Ottmachau, le 25 Juillet 1761.

Nous ne faiſons jusqu'ici que des mouvemens, mon cher Marquis. Nous avons eu beaucoup

de petits avantages dont je ne vous parle pas, parce qu'ils sont indignes de votre attention. Les Russes pillent selon leur coutume en Silésie de l'autre côté de l'Oder. Laudon dort à Wartha, & nous ne faisons pas grand'chose. Que votre imagination n'aille pas trop vîte. Vous allez dire: on sera sans doute sur le point de convenir d'un armistice. Rien moins que cela. Je vous assure qu'il y a moins d'apparence à présent que jamais à toute suspension entre les parties belligérantes, soit François & Anglois, soit Prussiens & Autrichiens, soit Suédois, cercles &c. Ces nouvelles pourront déconcerter votre politique. Cependant la victoire du Prince Ferdinand, la prise de Pondicheri & des Antilles n'a amolli en rien l'esprit belliqueux de la cour de Versailles. Notre campagne traînera selon les apparences, & il est à croire qu'elle ne deviendra sérieuse que vers l'automne. Faites des vœux à la Fortune, pour qu'elle nous seconde. Ce sera l'épée & non la plume qui amènera les choses à la pacification générale. L'épuisement d'argent fera ce que la raison & l'humanité auroient dû faire. Le combat finira faute de combattans; enfin on

verra du nouveau, & je crois presque qu'il faudra faire encore une campagne, outre celle que nous avons commencée. Je vous donne matière à d'amples conjectures. Je voudrois vous fournir des nouvelles plus agréables; prenez-les telles qu'elles conviennent au temps qui court; travaillez tranquillement sur Plutarque & soyez un peu moins paresseux à me donner de vos nouvelles. Adieu, cher Marquis. Je vous embrasse.

A Strehlen, le 8 d'Août 1761.

La joie des habitans de Berlin que vous me décrivez, mon cher Marquis, s'est communiquée à mon ame, & j'ai senti un avant-goût de la sensation que j'éprouverai quand la paix générale sera faite. Nos nouvelles de Pétersbourg sont telles que nous les pouvons souhaiter; il se pourroit même au moment présent que la paix y fût signée. Je n'ai pas encore toutes les nouvelles d'un certain lieu; mais je sais que les troupes marchent & qu'on a une grande peur à Vienne. J'ai tout lieu d'espérer

que je réuſſirai. Dès que j'en ſerai plus ſûr, je vous communiquerai la ſatisfaction que ce bon événement me cauſera. Enfin, mon cher Marquis, les nuages orageux ſe diſſipent, & nous pouvons eſpérer de revoir un beau jour ſerein, brillant des rayons éclatans du ſoleil. Je vous envoie un conte que j'ai fait; j'étois plein en le compoſant de la lecture de Boſſuet & de ſes impertinentes variations, où toutes les rêveries myſtiques de l'école ſont expliquées. Fâché contre ces abſurdités, je fis une fable pour me venger de ceux qui paſſent leur vie à débiter ces ſottiſes. La grotte obſcure de l'orient eſt le ſujet de l'allégorie, & le tout eſt aſſez clair pour n'avoir pas beſoin de commentaire. Réjouiſſez-vous, mon cher Marquis, & ſoyez tranquille & bien portant. Le courage me revient avec l'eſpérance, & j'eſpère encore avant de mourir de vous revoir à Sans-Souci, où nous philoſopherons tranquillement & ſans être *in periculo mortis*. Adieu, mon cher. Dieu vous béniſſe!

A Breslau, ce 6 Mars 1762.

Vous êtes gai & de bonne humeur, mon cher Marquis, & ce ne ſera pas moi qui voudrai vous affliger par mes rêves mélancoliques. D'ailleurs penſer triſtement ou gaiement ne fait rien aux choſes; elles vont leur train, & l'événement bon ou mauvais, il faut enſuite le recevoir, & dévorer ſon chagrin, ſi la fortune nous eſt contraire. Je ſuis à préſent dans les négociations par deſſus les yeux; tout va à ſouhait à Petersbourg, & j'oſe vous dire que ce pays dont vous n'eſpérez rien, remplira ce que j'en attends, mais un mois plus tard que je ne l'aurois déſiré. Sur la fin de Mai il y aura un beau ſabbat dans cette pauvre Europe, & ce ſera de cette façon-là que nous trouverons la fin de cette déteſtable guerre. Je relis à préſent l'hiſtoire de Fleury, dont je m'accommode très-bien; cela tiendra bon juſqu'au mois de Juillet; c'eſt une piéce de réſiſtance qui fournit des alimens pour une demi-campagne. Je ne vous en dis pas davantage à préſent, mon cher Marquis. J'attends de grandes nouvelles, que je vous enverrai toutes

chaudes, dès que je les aurai reçues. Adieu, mon cher, je vous embraſſe.

Le 8 Avril 1762.

Je commençois à languir comme une fleur qui n'a pas été arroſée de long-temps, lorsque Catt m'a rendu votre lettre. Cette divine roſée m'a ranimé & m'a donné une nouvelle vie. Il eſt plaiſant, mon cher Marquis, que vous travailliez ſur le nouveau teſtament & moi ſur les pères de l'égliſe. Quel démon nous a fourni ces idées? Dites-moi par quel concert notre eſprit s'eſt-il dirigé en même temps ſur ces matières? Je crois que nous n'en ſavons rien ni l'un ni l'autre. Je vous avoue que je m'étonne de l'égarement extrême de l'eſprit humain toutes les fois que je relis ces diſputes ſur des dogmes & des myſtères. Cependant je ne vous dis rien que ce que vous ſavez déjà, & je vois d'ici à votre air que vous voulez de bonnes nouvelles. Je me trouve aſſez heureux pour vous ſervir comme vous le déſirez. Du côté de la Ruſſie j'attends le courrier avec le traité de paix & l'alliance de la part de la Suède. Les mé-

diateurs crèvent tous les chevaux de poſte, pour arriver, & ſigner tout de ſuite la paix. Ce n'eſt pas encore tout, le ſucceſſeur de Mithridate ſe met actuellement en campagne & m'envoie un grand ſecours, & ces peuples que le ſoleil regarde en naiſſant, ſont en mouvement également: les traités ſont faits, tout eſt arrangé, de ſorte que nous pouvons compter ſur l'accompliſſement de mes eſpérances. Ce ſont des nouvelles qui ſe ſont fait attendre; mais elles ſont ſi bonnes, qu'on peut leur pardonner leur lenteur.

J'eſpère donc à préſent avec fondement que l'année préſente fera la clôture de nos travaux. Catt m'a parlé du pauvre Comte Gotter comme d'un homme à l'agonie. Hélas! je ne retrouverai à Berlin que des murailles & vous, mon cher Marquis; plus de connoiſſance, perſonne, & moi j'aurai ſurvécu à toute cette malheureuſe génération. J'ai quelque affaire qui m'empêche de continuer. Je vous en dirai davantage dès que j'aurai du loiſir. Adieu, mon cher, mon bon, mon unique Marquis. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

A Breslau, le 29 Avril 1762.

Vous m'avez fourni, mon cher Marquis, le meilleur ragoût du monde pour ma table; j'y ai produit votre eſtampe des jéſuites; tout le monde a dit ſon mot ſur ce ſujet & nous avons ri, ce qui n'eſt pas ordinaire dans ma maiſon depuis les tribulations que nous avons ſouffertes. Les François ſont de plaiſans fous; j'aime des ennemis qui donnent occaſion de rire, & je hais mes Autrichiens rébarbatifs, bouffis d'orgueil & d'impertinence, qui ne ſont bons qu'à faire bâiller, ou à inſulter les malheureux. Je n'ai aucune nouvelle à vous apprendre aujourd'hui; j'attends mes courriers d'une heure à l'autre. Vous trouvez peut-être que depuis quelques mois j'attends toujours des courriers; cela eſt vrai; cependant ils arriveront à la fin, & il n'y aura que notre impatience qui aura ſouffert de ces délais: ce n'eſt pas une affaire; on y gagne plutôt en ſoumettant ſon inquiétude naturelle à un petit cours de patience qui nous fait avancer dans la morale pratique & dans l'étude de la ſageſſe. Je raſſemble actuellement l'armée & je mets la dernière main

aux préparatifs de cette campagne. Veuille le Ciel qu'elle ſoit heureuſe & la dernière de celles que j'aurai à faire!

Je ſuis bien aiſe que vous alliez à Sans-Souci; mon imagination ſaura où vous trouver; je vous ſuivrai dans la maiſon & dans les allées du jardin juſqu'au parc: je dirai, à préſent le Marquis joue de la viole, à cette heure il commente le nouveau teſtament grec, le voilà répétant avec Babet des leçons de tendreſſe; dans cette allée il fait des projets de politique, & revoyant mes appartemens il ſe reſſouvient de moi. Enſuite j'aurai un petit dialogue en idée avec vous; mais quelque nouvelle de Daun viendra à la traverſe diſſiper cette illuſion agréable, & autant en emporte le vent. Ma ſituation n'eſt pas encore à l'abri de certains nuages qui obſcurciſſent de temps à autre la ſérénité de quelques rayons qui me luiſent; cela m'inquiéteroit beaucoup, ſi je n'avois vu par l'expérience que tout le mal que l'on craint n'arrive pas. Le trouble va devenir général dans toute l'Europe, & je m'imagine que quand toutes les cervelles ſe ſeront détraquées juſqu'au dernier point, la raiſon alors

leur reviendra tout d'un coup, comme à des gens attaqués de la fièvre chaude, qui après un long accès de frénésie tombent dans un sommeil profond & recouvrent leurs sens au réveil. Que cet heureux moment se fait long-temps attendre, & qu'il en coûte pour que l'Europe en travail accouche de cette paix tant désirée! Soit en paix, soit en guerre, heureux ou malheureux, absent ou présent vous me retrouverez toujours le même, c'est à dire vous aimant & vous estimant comme j'ai toujours fait. Adieu, mon cher Marquis, & bon soir, je vais me coucher.

A Breslau, le 8 Mai 1762.

Je me félicite, mon cher Marquis, de ce que Sans-Souci peut vous servir de demeure agréable pendant les beaux jours du printemps, & s'il ne dépendoit que de moi, tous les événemens se feroient déjà arrangés de façon que je pourrois vous y joindre; cependant il faut encore ajouter la campagne qui va s'ouvrir aux six précédentes, soit que le nombre de sept qui

paſſe pour myſtique chez les péripatéticiens & les moines, doive être rempli, & qu'il ſoit dit de toute éternité dans le livre des deſtinées que nous n'aurons la paix qu'après ſept campagnes, il faut que nous en paſſions par là. Mon frère a bien débuté en Saxe; mais je ne ſais quels contes on fait ſur notre chapitre. Nous cantonnons encore; il n'y a que quelques partis de houſards en campagne, & ni Daun, ni Beck, ni tous les autres Autrichiens ne ſont attaquables jusqu'à préſent. Notre campagne ne peut commencer au plutôt qu'au 20 Juin; jusqu'à ce temps ne vous attendez pas de notre part à des coups d'éclat.

J'ai déjà penſé aux moines de Siléſie; dès que j'ai appris qu'on les chaſſoit de France, j'ai fait mon petit projet en conſéquence & j'attends à avoir nettoyé le pays d'Autrichiens, pour pouvoir y faire ce qui me plaît. Vous comprenez donc, mon cher Marquis, qu'il faut attendre que la poire ſoit mûre pour la cueillir. Quelle différence de revoir Sans-Souci à préſent, après y avoir demeuré avant la guerre! de comparer l'état de proſpérité où nous étions alors avec notre miſère préſente,

la bonne ſociété qui s'y raſſembloit avec la ſolitude ou la mauvaiſe compagnie qui nous reſte! Tout cela, mon cher Marquis, m'afflige, & me rend triſte & rêveur.

Je ſuis fort de votre ſentiment au ſujet de d'Alembert; il vaut mieux ne point écrire que de dire des paradoxes & des pauvretés. Blaiſe Paſcal, Newton & cet homme-ci, tous trois les plus grands géomètres de l'Europe, ont dit force ſottiſes, l'un dans ſes apophthegmes moraux, l'autre dans ſon commentaire ſur l'apocalypſe & celui-ci ſur la poëſie & l'hiſtoire. La géométrie pourroit donc bien ne pas rendre l'eſprit auſſi juſte qu'on le lui attribue. Le préjugé favorable à la géométrie en avoit fait un axiome; ce n'eſt pas même un problème après les trois grands géomètres que je viens de citer & qui ont tous trois ſi pitoyablement raiſonné. Tenons-nous-en, mon cher Marquis, aux arts d'agrément. La perfection n'eſt point faite pour nous; on a quelque indulgence pour les écarts d'un poëte, on les met ſur le compte de ſon imagination; mais on ne pardonne rien au géomètre, il doit être exact & vrai. Pour moi, qui ſens qu'on ne ſauroit l'être toujours,

je m'attache plus fortement que jamais aux agrémens de la poëſie & à toutes les parties des études qui peuvent orner & éclairer l'eſprit; ce ſeront les hochets de ma vieilleſſe avec leſquels je m'amuſerai jusqu'à ce que ma lampe s'éteigne. Ces études, mon cher Marquis, adouciſſent l'eſprit & font que l'âpreté de la vengeance, la dureté des punitions, & enfin tout ce que le gouvernement ſouverain a de ſévère, ſe tempère par un mélange de philoſophie & d'indulgence, néceſſaire quand on gouverne des hommes qui ne ſont pas parfaits & qu'on ne l'eſt pas ſoi-même.

Enfin, mon cher Marquis, ſoit âge, ſoit réflexion, ſoit raiſon, je regarde tous les événemens de la vie humaine avec beaucoup plus d'indifférence qu'autrefois. Quand il y a des choſes qu'il faut faire pour le bien de l'État, j'y mets encore quelque vigueur; mais, entre nous ſoit dit, ce n'eſt plus ce feu impétueux de ma jeuneſſe, ni cet enthouſiaſme qui me poſſédoit autrefois. Il eſt temps que la guerre finiſſe, car mes homélies baiſſent, & bientôt mes auditeurs ſe moqueront de moi. Adieu, mon cher Marquis; je ſouhaite de vous donner

d'agréables nouvelles; vous aurez dans peu celle de la paix avec les Suédois; pour les autres, vous ne les aurez qu'à la fin de Juin. Aimez-moi toujours, & ſouvenez-vous d'un philoſophe militaire, plus errant que Don Quichotte & tous les chevaliers de la Calprenède.

A Bettlern, le 25 Mai 1762.

Vous plaiſantez, mon cher Marquis, dans votre lettre ſur mes courriers. Le malheur eſt que tout ne va pas auſſi vîte que je le voudrois. Voilà la paix des Ruſſes, qui eſt à la vérité un événement très-avantageux, mais qui m'a dérangé d'une autre côté ma négociation à Conſtantinople. Il faut bien des choſes pour mettre tant de têtes ſous un bonnet, principalement pour concilier des intérêts auſſi différens. On négocie, le temps ſe paſſe & nous ne ſortons point d'embarras. Les Tartares marchent ni plus ni moins. C'eſt toujours cent mille hommes, & il faut eſpérer qu'en les mettant en jeu les autres ſuivront.

Votre parabole eſt admirable. Il faut des moyens pour la pratiquer. La grande difficulté eſt d'abattre cette puiſſance; le reſte ſera aiſé. On va vîte en ſpéculation, mon cher Marquis, & lentement en beſogne, parce qu'on rencontre cent empêchemens dans ſon chemin. Je m'abandonne à la deſtinée qui mène le monde à ſon gré: les politiques & les guerriers ne ſont que des marionnettes de la providence; inſtrumens néceſſaires d'une main inviſible, nous agiſſons ſans ſavoir ce que nous faiſons; ſouvent le produit de nos ſoins eſt le rebours de ce que nous eſpérions. Je laiſſe donc aller les choſes comme il plaît à Dieu, travaillant dans l'obſcurité & profitant des conjonctures favorables lorsqu'elles ſe préſentent. Czernichef eſt en marche pour nous joindre. Notre campagne ne commencera que vers la fin de ce mois, mais alors il y aura beau bruit dans cette pauvre Siléſie. Enfin, mon cher Marquis, ma beſogne eſt dure & difficile, & l'on ne ſauroit dire encore poſitivement comment tout ceci tournera. Faites des vœux pour nous & n'oubliez pas un pauvre diable qui ſe démène étrangement dans ſon harnois, qui mène la

vie

vie d'un damné, & qui malgré tout cela vous aime & vous eſtime ſincérement. Adieu.

Le 8 Juin 1762.

Si j'entrois avec vous dans le détail, mon cher Marquis, ſur ce qui s'eſt paſſé en orient, vous trouveriez peut-être que j'avois raiſon de croire qu'il arriveroit de bonnes choſes là-bas. Certainement tout n'eſt pas déſeſpéré & il me reſte des lueurs favorables. Le Tartare doit être en pleine marche, & pour lui je me flatte au moins qu'il me donnera une vingtaine de milliers d'auxiliaires. A Conſtantinople il y a une rebellion parmi les janiſſaires; ils en veulent au grand Vizir: au départ de ma lettre la huitième partie de la ville étoit déjà en cendres & l'incendie duroit encore. Vous avez bien raiſon de dire que nos raiſonnemens ſur l'avenir & tout ce qui eſt conjecture politique n'eſt que frivolité. Qui peut en mieux parler que moi, qui me vois agité depuis ſix ans de toutes les tempêtes politiques de l'Europe, toujours près de faire naufrage, conſervé juſqu'ici comme

par miracle, & néanmoins toujours dans de nouvelles ſortes de dangers? Tout ce qui ſe paſſe en Ruſſie n'a pu être prévu par le Comte de Kaunitz; tout ce qui s'eſt paſſé en Angleterre & dont vous ignorez ce qu'il y a de plus odieux, n'a pas dû entrer dans mes combinaiſons. De tout cela il réſulte que l'on fait le métier de dupe quand on gouverne des États dans des temps d'agitations & de troubles. C'eſt ce qui me dégoûte ſurtout de ce travail ingrat & infructueux, & qui me ramène plus que jamais à l'amour des lettres, que l'on peut cultiver en ſilence & dans le ſein de la paix. Un homme de lettres opère ſur quelque choſe de certain; au lieu qu'un politique n'a presque aucune donnée.

Les Ruſſes nous joindront le 30; leur arrivée terminera notre inaction. Je tenterai derechef les grandes aventures, au risque de ce qui pourra en réſulter. Voici le ſeptième acte de cette tragédie; la pièce eſt trop longue; l'Empereur de Ruſſie y a fait la péripétie; il faut que je travaille au dénouement pour la terminer le moins mal que poſſible. Une multitude d'arrangemens préalables m'occupent à

préſent; il faut tout diſpoſer & tout prévoir autant que cela ſe peut; ajoutez à cela la vivacité des négociations qui ſe font à préſent, & vous jugerez facilement des ſoins, des embarras & du travail qu'il m'en coûte, & du poids que mes pauvres épaules portent. Enfin, mon cher Marquis, nous touchons aux événemens qui vont décider de cette campagne & de toute cette guerre; il faut ſe réſigner à les attendre patiemment, puisque la moindre partie de ce qui doit arriver dépend de nous. Adieu, mon cher. Vivez en paix, écrivez-moi ſouvent, & comptez ſur mon amitié.

Le 19 Juin 1762.

Je n'ai point, mon cher Marquis, de ce beau papier orné de contours élégans qui donne tant de grâce aux lettres de vos compatriotes; ſans quoi je m'en ſervirois pour vous répondre. Vous voudrez donc bien que je vous mande ſur ce papier-ci tout ſimplement ce qui ſe paſſe. Vous nous retrouvez dans ce camp où nous fûmes ſi long-temps l'année paſſée; nous

allons actuellement entrer dans les montagnes, pour tourner le Maréchal Daun, & l'obliger de rentrer en Bohème. Je ne ſais juſqu'à quel point nous réuſſirons; cependant il n'y a rien autre choſe à faire. C'eſt une grande entrepriſe que celle de débuſquer un habile général de toutes les poſitions avantageuſes qu'il a priſes d'avance. La Fortune y fera ſans doute beaucoup; mais qui peut ſe fier à cette volage?

Vous me demandez des nouvelles du Tartare. On me mande qu'il va m'envoyer tout à préſent des troupes; la lettre eſt du 11 Juin. Cette diverſion aura lieu plus tard que je ne l'avois eſpéré; mais elle fera toujours effet. Notre paix & notre alliance avec la Ruſſie, admirables d'un côté, ont cauſé d'un autre quelque altération dans les bonnes diſpoſitions où étoient les orientaux; reſte à ſavoir ſi nos ennemis n'en profiteront pas. Toute la politique, mon cher Marquis, eſt appuyée ſur un pivot mobile, & l'on ne peut compter ſur rien avec certitude; c'eſt ce qui m'en dégoûte prodigieuſement. Les calamités des années paſſées, la ruine de la plupart des provinces, jointe à toutes ſortes de malheurs qui me ſont arrivés,

m'ont rendu plus philoſophe ou plus indifférent ſur toutes les choſes humaines que Socrate ne pouvoit l'être: je parviendrai bientôt à une quiétude parfaite. Il eſt temps, mon cher Marquis, que cette guerre finiſſe; je ne vaux plus rien, mon feu s'éteint, mes forces m'abandonnent, je ne fais plus que végéter; avec cela on peut encore ſervir d'ornement à la laure d'un cénobite, mais on n'eſt plus propre au monde.

Le Prince Ferdinand a remporté un avantage conſidérable ſur les François; j'en ſuis bien aiſe. J'aurois déſiré que l'affaire eût été plus déciſive; 4,000 hommes de 80,000, reſte 76,000; c'eſt plus qu'il n'en faut pour le Prince Ferdinand, qui n'en a que 50,000 au plus à leur oppoſer; mais cela lui fait gagner du temps, & cet échec décourage un Soubiſe, un des plus médiocres généraux qu'ayent eu les François. Mon pauvre Margrave Charles eſt mort; j'en ſuis ſenſiblement affligé, c'étoit bien le plus honnête homme du monde. Il faut que nous aillions tous là-bas le rejoindre; un peu plutôt, un peu plus tard, c'eſt la même choſe. Adieu, mon cher Marquis. Écri-

vez-moi quelquefois, & ſoyez perſuadé de mon amitié.

A Bunzelwitz, le 4 Juillet 1762.

L'art conjectural eſt borné, mon cher Marquis, & le ſera tant que le monde durera. Prendre ſon parti galamment & laiſſer aller les choſes comme elles vont, c'eſt ſans doute l'unique parti ſage qui nous reſte à prendre. Vous conviendrez à préſent que je vous ai dit vrai en réfutant les appréhenſions que des bruits populaires avoient accréditées. Nous avons été ſi long-temps à l'école de l'adverſité, que le public eſt crédule ſur les malheurs que la crainte faiſoit prévoir. Ni tout le mal qu'on appréhende, ni tout le bien qu'on eſpére, n'arrive pas cependant. Je vous annoncerai, pour vous reſtaurer, que mon entrepriſe ſur Schweidnitz va jusqu'ici à merveille; il nous faut encore onze jours heureux, & cette épreuve ſera remplie. Je vous donnerois encore nombre de bonnes nouvelles; j'attends que votre crédulité ſe tourne du côté des évé-

nemens heureux pour vous les annoncer. J'attends donc ce que vous m'écrirez, pour vous ſervir en conſéquence de vos déſirs. Adieu, mon cher Marquis, je ſuis fatigué & mon âge me rend l'exercice plus rude que par le paſſé. Écrivez-moi donc, & ne doutez point de mon amitié.

A Péterswalde, le 13 Août 1762.

Vous êtes ſans contredit le plus galant des Marquis, de m'envoyer de ſi beaux livres, ſi bien dorés & reliés; il n'y manque, mon cher, que l'étoffe, qui eſt mince & qui ne vaut pas la couverture; mais enfin je vous remercie de la bonté que vous avez de penſer à moi. Je félicite le libraire de trouver à débiter ſon édition en Ruſſie; ce ne ſera probablement qu'en ce pays-là que je pourrai paſſer pour bon poëte françois. Vous avez peut-être cru m'envoyer ma récompenſe pour mon ſiége de Schweidnitz; vous vous êtes trompé, mon cher; je ſuis auſſi mal-adroit à prendre des places qu'à faire des vers. Un certain Griboval,

qui ne ſe mouche pas du pied, & dix mille Autrichiens nous ont arrêtés jusqu'à préſent. Cependant je dois vous dire que le commandant & ſa garniſon ſont à l'agonie; on leur donnera inceſſamment le viatique. Nous ſommes à la paliſſade, & une mine qui jouera dans quatre jours ouvrira la contreſcarpe & fera brèche à l'enveloppe; ce qui mettra fin à cette difficile opération. Ces gens ſavent qu'on les veut priſonniers de guerre; c'eſt pourquoi ils attendent jusqu'au dernier moment: je vous avoue qu'ils n'ont pas tort.

J'ai vu à ma grande édification que Mr de Beauſobre penſe à perpétuer ſon illuſtre maiſon, ſelon le commandement de Dieu à nos premiers pères: *Soyez féconds & multipliez.* J'attends patiemment la paix & la confidence qu'il me veut faire de ſa paſſion & de ſes projets, réſigné à tout ce que le haſard ordonnera de lui & de nous tant que nous ſommes. Cette paix, mon cher Marquis, me paroît devoir arriver aſſurément. Comment! C'eſt une énigme plus obſcure que celle que le ſphinx propoſa aux Thébains. La politique préſente de l'Europe eſt un labyrinthe où l'on s'égare;

j'y fais quelques pas, puis je me décourage & je me recommande au ſaint haſard, patron des fous & des étourdis. S'il eſt ſûr que les Anglois ayent pris la Havane, ils feront leur paix ſéparée avec l'Eſpagne & la France. Voilà où cela aboutira, & pour nous, nous guerroyerons avec cette Reine obſtinée, jusqu'à ce que ſa bourſe ſe trouve à ſec, & alors elle ſera la princeſſe la plus pacifique de l'Europe. Voilà, mon cher Marquis, comme ces grands princes ſont faits, dévorés d'ambition en faiſant les hypocrites & les pacifiques. Cependant la Reine s'eſt découverte durant le cours de cette guerre, & je ne crois pas qu'on l'en croie ſur ſa parole, ſi elle s'aviſe de vouloir jeter de la poudre aux yeux du public.

Je trouve le petit Beauſobre plus ſenſé; il veut repeupler le monde que cette guerre a presque détruit, & je trouve très-ſage à tout homme de lettres de penſer à la multiplication; car il vaut mieux faire un enfant qu'un mauvais livre. Pour moi, je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je prépare les poſtillons que je me flatte de vous dépêcher bientôt, pour vous annoncer l'heureux événement qui me paroît

presque ſûr dès aujourd'hui. Enſuite de nouveaux embarras ſe préſenteront; mais n'y penſons pas à préſent, & levons les difficultés à meſure qu'elles ſe montrent, ſans trop nous inquiéter de l'avenir. Cela eſt philoſophique, mon cher Marquis. Vous voyez les progrès que je fais; mais aſſurément tout autre que moi, qui ſe ſeroit trouvé ces ſept campagnes le jouet du haſard & l'opprobre des puiſſances prépondérantes, ſeroit devenu un Marc-Aurèle. C'eſt le philoſophe par force; mais enfin il eſt toujours bon de l'être de quelque manière qu'on le devienne. Adieu, mon cher, mon divin Marquis. Soyez tranquille, & attendez paiſiblement ce qu'ordonnera de nous ce je ne ſais quoi qui ſe moque des projets des hommes & arrange tout d'une façon inattendue. Mes complimens à la bonne Babet.

A Péterswalde, le 6 Septembre 1762.

Je vous dois ſans doute bien des excuſes, mon cher Marquis, de vous avoir annoncé avec trop de préſomption la fin de notre ſiége au 12 de

ce mois. Nous y ſommes encore, les mines nous ont beaucoup arrêtés. A préſent nous ſommes maîtres du chemin couvert, & comme voilà le plus grand obſtacle levé, je me flatte que le reſte ira plus vîte. Il nous faut employer ſix ſemaines à reprendre une place que nous avons perdue en deux heures. Cela ne fait pas l'éloge de notre habileté ou de notre courage. Je ſuis venu ici moi-même pour preſſer autant qu'il eſt poſſible nos travaux & hâter l'ouvrage. Je ne veux plus être prophète, ni vous annoncer le jour de la réduction; mais je crois que cela pourra durer encore quelques jours. Le génie de Griboval défend la place plus que la valeur des Autrichiens. Ce ſont des chicanes toujours renaiſſantes qu'il nous fait de toutes les façons. Enfin, mon cher, je ſuis obligé de faire ici le métier d'ingénieur & de mineur; il faut bien que nous réuſſiſſions à la fin. Nous faiſons à préſent une mine pour faire ſauter l'enveloppe; j'en attends l'effet; après quoi nous donnerons l'aſſaut au fort que nous attaquons, & ce ſera probablement ce qui réduira le commandant à capituler. Ce point-ci applani, il en reſte encore

bien d'autres pour parvenir à la paix. N'y penſons pas; levons les difficultés les unes après les autres. Songeons à ce qu'il faut faire aujourdhui, & demain nous penſerons à ce que les conjonctures différentes exigeront de meſures de notre part. Voilà, mon cher Marquis, où nous en ſommes logés pour le moment préſent. Supportez avec patience notre mal-adreſſe & notre ignorance. Votre poule en proſpérera davantage & en deviendra plus graſſe, & ce qui ſe fait attendre fait plus de plaiſir que ce qui eſt obtenu facilement. Voilà tout ce que je puis vous dire de nouveau, car rien n'eſt plus vieux ni plus durable que l'amitié que j'ai pour vous. Adieu.

A Bœgendorf, ce 26 Septembre 1762.

Je voudrois pouvoir vous dire, mon cher Marquis, que Schweidnitz eſt pris, mais il ne l'eſt pas encore. La chicane des mines nous a arrêtés quatre ſemaines. Nous ſommes à préſent aux paliſſades. Hier l'ennemi fit ſauter une mine qui nous a détruit un logement; toute

cette journée a été employée à le rétablir. Enfin il faut avoir patience, car ce Griboval ſe défend comme il doit. Comptez, mon cher, que la garniſon au commencement du ſiége a été de 11,000 hommes. Zaſtrow n'en avoit que 3,000. Cela ne le diſculpe pas tout à fait; cependant il eſt certain que trois ſont presque le quart de onze, & que ces gens-ci ſont bien mieux en état de ſe défendre que lui. Vous avez pris la colique de la révolution arrivée en Ruſſie; c'eſt que tout ce qui me touche, vous affecte vivement. Cependant, s'il ſe peut, témoignez-moi votre amitié en vous portant bien. Prenez les eaux à Sans-Souci & comme vous le jugerez convenable; je ſouhaite de tout mon cœur qu'elles rétabliſſent votre ſanté. Pour moi je ſuis ſi fait aux revers & aux contretemps, & je deviens ſi indifférent ſur tous les événemens de ce monde, que les choſes qui m'auroient fait autrefois les plus profondes impreſſions, gliſſent à préſent légèrement ſur mon eſprit. Je puis vous l'aſſurer, mon cher Marquis, j'ai réellement fait quelques progrès dans la pratique de la philoſophie. Je deviens vieux, je touche aux bornes de mes jours, &

mon ame ſe détache inſenſiblement de la figure du monde qui paſſe & que j'abandonnerai bientôt. La ſituation de l'hiver paſſé, la révolution de Ruſſie, la perfidie des Anglois, que de ſujets de devenir raiſonnable ſi l'on y réfléchit! & qui voudroit toute ſa vie s'encanailler dans ce pire des mondes poſſibles? Je ne vous cite que quelques cauſes de dégoût; mais j'en ai tant eu durant cette guerre, que la ſenſibilité de mon ame eſt épuiſée, & qu'il s'eſt formé un calus d'indifférence & d'inſenſibilité qui ne me rend presque bon à rien.

Nous n'avons ici ni Neptune, ni Apollon contre nous, mais un Griboval, 8,000 hommes encore, & des mineurs qui exercent bien notre patience; il n'y a point de belle Hélène dans Schweidnitz, mais il nous manque un Achille, dont je ferois plus de cas que de St Népomucène, St Denys ou St Nicolas, ſi je l'avois. Nous pouſſons néanmoins tous les ouvrages autant que la prudence le permet. Et autant que j'en puis juger, je ne crois pas que depuis le commencement du ſiége il y ait eu ſix jours de perdus, & dans quel ſiége n'y en a-t-il pas? Nous ne perdons du moins pas notre

temps à haranguer comme vos bavards de Grecs, ni à nous mettre en oraiſon comme les croiſés devant Jéruſalem & devant Damiette; mais Schweidnitz ſe prendra, je n'en ſuis pas embarraſſé; cela fait, il reſte encore une dure beſogne, où je vois un brouillard impénétrable, qui empêche ma vue de découvrir les objets & les contingens futurs. Ste Hedwige ne m'éclaire point; quoique ma céleſte parente, j'en tire peu de ſecours. Auſſi j'abandonne l'avenir à la deſtinée, & je végète attendant l'événement. Je vous écris naturellement comme je penſe. Cela vous ennuiera un peu; cependant croyez qu'il y a du ſoulagement à décharger ſon cœur; ayez quelque égard à la ſituation où je ſuis. Adieu, mon cher Marquis, je n'en dirai pas davantage pour cette fois, & je finis en vous aſſurant de toute mon amitié.

A Bœgendorf, le 27 Sept. 1762.

Votre lettre, mon cher Marquis, achève de m'ôter les appréhenſions que j'avois pour votre ſanté. Vous étiez malade la veille de mon

départ; mais on m'avoit assuré que vous vous étiez mis en chemin le lendemain. Le grand ressort de l'air & l'exercice de la voiture vous ont guéri; ce qui prouve bien l'assertion de Bœrhaave, que la santé est incompatible avec un entier repos. Je ne sais à quelle destination la nature nous a placés dans le monde. A en juger par notre santé, il paroîtroit qu'elle nous a faits plutôt pour devenir des postillons que des philosophes. J'ai été à Meissen depuis notre séparation. Nous avons reçu des lettres de Vienne qui disent que les préliminaires y ont causé une joie universelle, & que l'Impératrice a pensé embrasser le porteur. Les ratifications arriveront demain ou après demain au plus tard. Selon mon petit calcul, je ne crois pas quitter la Saxe avant le 12 Mars. Il me faut quinze jours pour achever mes affaires en Silésie, & selon une supputation arbitraire, je ne crois pas pouvoir être à Berlin avant le 29 du mois prochain.

Ce qu'il y a de bon à tout ceci, ce n'est pas moi, mon cher Marquis, c'est la paix; il est juste que les bons citoyens & le public s'en réjouissent. Pour moi, pauvre vieillard, je retour-

tourne dans une ville où je ne connois que les murailles, où je ne retrouve perſonne de mes connoiſſances, où un ouvrage immenſe m'attend, & où je laiſſerai dans peu mes vieux os dans un aſile qui ne ſera troublé, ni par la guerre, ni par les calamités, ni par la ſcélérateſſe des hommes. Je ſuis ici dans une maiſon de campagne où je paſſe ma vie en retraite & avec mes occupations ordinaires; il n'y a que le cher Marquis qui y manque; mais j'eſpère de le revoir à Berlin. Promenez-vous donc quelquefois en voiture, mon cher; faites ce ſacrifice à votre ſanté. Vos chevaux vous attendent à Potsdam; ils y ſont déjà, & moi indigne je vous prie de ne me point oublier. Adieu. Mes complimens à Babet.

A Dahlen, le 25 Février 1763.

Enfin voilà la paix faite tout de bon, mon cher Marquis; vous aurez cette fois à bonnes enſeignes des poſtillons & tout l'attirail qui les accompagne. Voilà, Dieu ſoit loué, l'époque de la fin de mes travaux militaires arrivée.

Vous me demandez ce que je fais ici? J'entends haranguer Cicéron tous les jours, j'ai depuis long-temps achevé les Verrines, j'en ſuis à ſon diſcours *pro Murena*, outre cela j'ai achevé le Batteux. Ainſi vous voyez que je ne fais pas le pareſſeux. Pour vous, mon cher, ne vous impatientez pas, la rivière eſt déjà navigable, & vous aurez tout le temps de transporter vos meubles à Potsdam avant mon arrivée. Je reſterai ici ou à Torgau jusqu'au 13. Mon voyage de Siléſie m'occupera 15 ou 17 jours, de manière que je ne puis être à Berlin que le 31 de ce mois ou le 2 d'Avril; car je ne veux pas arriver chez vous le premier du mois prochain; les facétieux ſe moqueroient de moi, & me diroient *poiſſon d'Avril.* Si la paix fait plaiſir aux Berlinois, il n'en eſt pas de même ici des Saxons. A peine quittons-nous les villes, à peine les contrées ſont-elles évacuées, qu'auſſi-tôt l'exécution ſaxonne y arrive; *payez*, *payez*, *il faut de l'argent au Roi de Pologne.* Le peuple ſent l'inhumanité de ces procédés; il eſt dans la miſère, & au lieu de le ſoulager on précipite ſa ruine. Voilà, mon cher, un tableau de la Saxe peint au na-

turel. Pour moi je regarde toutes ces exécutions en ſpectateur indifférent; mais en qualité de cosmopolite je ne ſaurois les approuver.

Je travaille ici tout doucement à l'arrangement de l'intérieur des provinces; le gros détail de l'armée eſt achevé. Les François ont ſigné leur paix cinq jours avant nous. Avouez que nous les avons ſuivis de près, & qu'on ne pouvoit guère conclure un auſſi grand ouvrage plus galamment que nous ne l'avons fait. Sa Majeſté polonoiſe n'eſt pas encore guérie. Sa ſanté eſt chancelante. Son retour eſt enviſagé par les Saxons comme une calamité publique, comme un fléau plus cruel que celui de la guerre & de la famine; mais que vous importe & à moi cette Saxe, ſon Roi, ſon miniſtre & tout ce tripot? J'aſpire à me tranquilliſer l'eſprit & à me débarraſſer un peu des affaires, pour me donner du bon temps & réfléchir dans le ſilence des paſſions ſur moi-même, pour me trouver renfermé dans l'intérieur de mon ame, & m'éloigner de toute repréſentation, qui à vous dire vrai me devient de jour en jour plus inſupportable. A propos, d'Alembert a refuſé toutes les offres de la Ruſſie. J'applaudis

fort à cette marque évidente de ſon déſintéreſſement & je crois qu'il a pris un parti ſage, de ne point s'expoſer à la fortune vagabonde; mais *baſta*: cette corde eſt trop délicate pour la toucher.

Bon ſoir, mon cher Marquis; il eſt tard, j'ai demain encore bon nombre d'affaires à expédier, & j'eſpère recevoir durant mon ſéjour de Saxe quelques lettres de votre part. Adieu, mon cher Marquis, vivez content, ſoignez votre ſanté & ne m'oubliez pas.

A Dahlen, le 1 Mars 1763.

Lettres ſans date.

Oui, mon cher Marquis, j'ai fait des fautes & le pis eſt que j'en ferai encore. N'eſt pas ſage qui a envie de l'être. Nous reſtons toute notre vie tels à peu près que nous ſommes nés. Ce qu'il y a de plus fâcheux dans les circonſtances préſentes, c'eſt que toutes les fautes deviennent capitales; cette ſeule idée me fait frémir. Repréſentez-vous le nombre de nos ennemis irrités de ma réſiſtance, leurs efforts permi-

cieux & redoublés, & l'acharnement avec lequel ils voudroient m'accabler; voyez le deſtin de l'État ne tenir qu'à un cheveu. Rempli de ces idées, les belles eſpérances que vous donne votre prophète s'évanouiront comme la fumée que le vent chaſſe & diſſipe en un moment.

Pour me diſtraire de ces images triſtes & lugubres, qui rendroient à la fin mélancolique & hypocondre jusqu'à Démocrite même, j'étudie, ou je fais de mauvais vers. Cette application me rend heureux pendant qu'elle dure; elle me fait illuſion ſur ma ſituation préſente & me procure ce que les médecins appellent *de lucides intervalles;* mais auſſitôt que le charme eſt diſſipé, je retombe dans mes ſombres rêveries, & mon mal, qui avoit été ſuſpendu, reprend plus de force & d'empire. A propos, votre Iroquois eſt en pleine fonction; il peut même dès aujourdhui, ſans paſſer pour homicide, tuer autant d'Autrichiens qu'il lui plaira. Vous me faites des complimens ſur mes vers, qu'aſſurément ils ne méritent pas. Mon eſprit n'eſt pas aſſez tranquille, & je n'ai pas aſſez de temps pour les corriger; ce ſont des eſquiſſes, ou plutôt des avortons, qu'un démon poëtique

me fait enfanter par force, que vous accueillez par un effet de votre indulgence, & qui vous paroiſſent moins mauvais quand vous les rapprochez de la ſituation affreuſe où je me trouve. Écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire, & n'oubliez pas un pauvre philoſophe, qui peut-être pour expier ſon incrédulité eſt condamné à trouver ſon purgatoire dans ce monde. Adieu, mon cher Marquis. Je vous ſouhaite paix, ſanté & contentement, en vous embraſſant de tout mon cœur.

Je me ſuis fait traîner ici, mon cher Marquis. Demain je joindrai mon armée, & je me flatte que Daun & ſes Autrichiens ne s'appercevront pas que j'ai la goutte. Dans huit jours j'eſpère que la Saxe ſera entiérement nettoyée d'ennemis & que tout ſera tranquille. Si vous vous portez bien alors & que vous puiſſiez trouver une voiture hermétiquement fermée, vous me ferez plaiſir de me joindre à Dresde, où j'établirai mon quartier, & où j'aurai ſoin de votre logement. J'ai tant à faire à préſent qu'il m'eſt

impoſſible de me mêler du clabaudage de votre folle; attendez que la campagne ſoit finie, & nous l'enfermerons dans telle petite maiſon qu'il vous plaira. Adieu, cher Marquis. Je vous embraſſe.

Tout ce que vous me dites, mon cher Marquis, ne me perſuadera jamais que notre ſituation ſoit bonne. La fortune eſt contre moi; j'ai paſſé l'Elbe, j'ai voulu attaquer Lascy avant-hier; mais il s'eſt retiré fort à propos. Voilà comme mes projets échouent les uns après les autres. L'armée des cercles arrive demain à Dresde, où on la laiſſera, & Daun gagne alors une ſi grande ſupériorité ſur moi, que je ne puis rien augurer de bon de tout ceci. Laudon aſſiége Glatz; il n'y a qu'une poignée d'hommes en Siléſie, qui ne peut porter des ſecours. Je périrai par tous les côtés. La politique m'eſt tout auſſi contraire que la guerre; je ne puis réuſſir en rien dans les choſes que j'entreprends, & je me prépare à tout ce que la fatalité de mon ſort me fait prévoir de funeſte. Vous ne

voyez les objets que de loin, vous ne ſavez les choſes qu'à demi; ce qui produit en vous une ſécurité que vous n'auriez pas ſi l'évidence de la vérité vous frappoit. Soyez très-ſûr que s'il n'arrive pas quelque miracle, nous ſommes perdus; ſi cela traîne jusqu'au mois de Septembre, ce ſera beaucoup. Tout l'art & toute l'habileté d'un général ſe trouvent court dans la ſituation où je ſuis; il faudroit des événemens ſurnaturels, & vous ſavez que de ceux-là il ne s'en fait plus: enfin je me trouve dans la plus affreuſe ſituation où un ſouverain puiſſe être; je me vois dépérir inſenſiblement comme un hydropique qui compte de jour en jour les progrès de ſa maladie, & qui voyant les froids avant-coureurs de la mort lui enlever ſucceſſivement ſes membres, attend d'un moment à l'autre qu'elle lui porte le dernier coup au cœur. Votre porcelaine eſt partie, & doit être arrivée à Berlin. Servez-vous-en, ſi cela vous fait plaiſir, & ne vous flattez pas trop par des eſpérances incertaines qui pourroient vous jeter dans une étrange erreur. Adieu mon cher. Je vous embraſſe.

Vous voyez, mon cher Marquis, que les myſtères de Madame Taliazuchi étoient des miſères, comme je l'avois prédit; j'ai cependant ordonné qu'on arrêtât ce manan, ſi grand corrupteur: pour ſavoir mes ſecrets, il faut me corrompre moi-même, & cela n'eſt pas facile. Cet homme ne peut d'ailleurs donner à l'ennemi que des nouvelles puiſées dans des ſources bourbeuſes, plus propres à l'induire qu'à l'éclairer. Je ſuis ici au même point où j'étois il y a huit jours; mais l'ennemi va partir dans peu; il prépare tout pour ſa marche; cela terminera la campagne que j'ai faite cette année contre les Ruſſes. Mais ceci fini, il me reſte encore une bonne tâche à remplir. Je ſuis malade; cela ne m'arrêtera pas & je ſerai fidelle à mes devoirs tant qu'il me reſtera des forces.

Je travaille encore ſur Charles XII. Mon ouvrage n'eſt qu'un enchaînement de réflexions; cela veut être fait avec ſoin, à tête repoſée; ce qui fait que je vais lentement. L'idée m'en eſt venue, parce que je me trouve préciſément ſur le lieu que Schulenbourg a rendu

fameux par ſa retraite. Sans ceſſe occupé d'idées militaires, mon eſprit, que je veux diſſiper, s'occupe plutôt de ces matières que je ne pourrois le fixer à préſent ſur d'autres ſujets. La guerre finie, je ſolliciterai une place aux invalides; c'eſt où j'en ſuis réduit. Si vous me revoyez jamais, vous me trouverez bien vieilli: mes cheveux griſonnent, les dents me tombent, & ſans doute que dans peu je radoterai. Il ne faut pas trop bander nos reſſorts; un trop grand effort les fait détendre. Vous ſavez ce que l'on conte de Blaiſe Paſcal. Vous m'avez dit vous-même que la compoſition vous avoit tellement épuiſé en Hollande qu'il vous a fallu un long repos pour vous remettre. Bayle votre devancier a éprouvé la même choſe. Moi, indigne de vous délier les ſabots, quoique je n'en ſois pas là encore, je ſens les infirmités s'accroître, mes forces défaillir, & je perds petit à petit le feu qu'il faut pour bien faire le métier dont je ſuis chargé.

Il reſte encore un grand mois pour achever cette campagne, & il faudra voir ce que l'hiver amènera. Envoyez-moi en attendant les révolutions romaines & de Suède de Vertot.

N'oubliez pas vos amis en purgatoire, & ſoyez perſuadé de mon amitié & de mon eſtime. Adieu, Marquis.

Il y a, mon cher Marquis, une grande différence entre la dialectique & l'art conjectural. Les raiſonnemens des géomètres ſont rigoureux & exacts, parce qu'ils portent ſur des objets poſſibles ou palpables de la nature; mais lorsqu'il faut deviner des combinaiſons, la moindre ignorance de faits incertains & obſcurs interrompt la chaîne, on ſe trompe à tout moment; ce n'eſt point faute de juſteſſe d'eſprit, mais faute de notions conformes à la vérité, & parce que l'eſprit des hommes change & qu'il eſt impoſſible de deviner tous les caprices qui leur paſſent par la tête. Voilà pourquoi, mon cher Marquis, vous vous êtes trompé ſur le jugement que vous portez des François; ils ne feront la paix que lorsque leur ſubverſion ſera parvenue à ſon comble. Vous vous trompez de même ſur le ſujet d'une autre nation, parce

que vous n'êtes pas devin, & que par conſéquent il vous eſt impoſſible de vous repréſenter les choſes dans la vérité. Vous vous trompez encore ſur le ſujet de mon armée. Toutes ces erreurs que je vous cite, votre eſprit n'en eſt point coupable; mais votre raiſonnement (conſéquent d'ailleurs) s'appuie ſur de faux principes. Oui, j'ai dit qu'avec cinquante mille hommes un général qui entendoit ſon métier pourroit tenir tête à quatre vingt mille; mais je n'ai jamais dit qu'avec cinquante mille hommes on pût ſe ſoutenir contre ſix vingt mille; car pourvu que le général qui commande cette grande armée ne ſoit pas un automate, il viendra à bout de ſon ennemi par ſes détachemens, & dans peu il l'écraſera. Pour moi, mon cher Marquis, que ma malheureuſe étoile a condamné à philoſopher ſur les futurs contingens & ſur les probabilités, j'emploie toute mon attention à bien examiner le principe dont il faut partir pour raiſonner, & à me procurer ſur ce point toutes les connoiſſances poſſibles; tout l'édifice que j'élève ſans cette précaution périt par ſa baſe & tombe comme une maiſon de carte. Je ſuis bien aiſe que vous philoſophe

vous vous ſoyez convaincu par votre petite expérience de la difficulté qu'il y a de guider ſa marche dans ces ténèbres, lorsqu'on manque de fanal & même de feux follets pour s'éclairer. Voilà pourquoi il faut juger avec indulgence les politiques & les guerriers. Il faut que l'on convienne qu'une fauſſe nouvelle, un mouvement de l'ennemi que le général ignore, lui font commettre nombre de fautes, & il ſe trouve des cas où ſon ignorance eſt invincible. Les politiques en ſont logés là tout de même. la fantaiſie d'un ſouverain, quelque intrigue de cour, la mort d'une créature chèrement achetée détraque tout leur ſyſtème, & malgré toute leur prévoyance ils ne peuvent empêcher la fortune d'exercer ſon empire. Paſſez-moi ces réflexions; elles peuvent me ſervir d'apologie, & vous convaincre au moins que je ne ſuis pas la cauſe directe de toutes les ſottiſes qu'il m'eſt arrivé de faire. Si je vous faiſois le fidelle tableau de ma ſituation, vous trouveriez du premier coup d'œil les ſujets des grands embarras où je ſuis, & vous ſeriez obligé d'avouer que la prudence humaine ſe trouve trop courte pour s'en démêler.

J'en viens au graveur. Il ne faut donner au libraire que les planches qui conviennent aux Poëſies diverſes, & il faut que Schmidt garde les autres.

Je vous félicite, mon cher Marquis, ſur vos beaux meubles. On travaille à votre ſervice à force, & je me flatte que vous en ſerez très-content; j'eſpère qu'il ſera achevé dans la quinzaine; je le ferai partir tout auſſitôt, ſi je me trouve encore ici.

Adieu, mon cher Marquis. Philoſophez tranquillement à Berlin, & rendez graces à votre étoile, qui ne vous oblige pas de philoſopher ſur les futurs contingens & ſur les caprices des hommes.

Je ſuis votre fidelle ami. *Vale.*

Vous en uſerez, mon cher Marquis, avec mon ouvrage comme vous le trouverez bon. Je ſuis ſi étourdi du malheur qui vient d'arriver au général Finck, que je ne puis pas encore revenir de mon étonnement. Cela dérange toutes mes meſures & me pénètre jusqu'au vif. L'in-

fortune qui perſécute ma vieilleſſe, m'a ſuivi de la Marche en Saxe. Je lutterai contre tant que je pourrai. Ce petit hymne que je vous ai envoyé, adreſſé à la Fortune, a été fait trop vîte; il ne faut chanter victoire qu'après avoir vaincu. Je ſuis ſi excédé des revers & des déſaſtres qui m'arrivent, que je ſouhaite mille fois la mort, & que de jour en jour je me laſſe davantage d'habiter un corps uſé, & condamné à ſouffrir. Je vous écris dans le premier moment de ma douleur. L'étonnement, le chagrin, l'indignation, le dépit confondus enſemble déchirent mon ame. Voyons donc la fin de cette exécrable campagne, & alors je vous écrirai ce que je deviendrai moi-même, & nous arrangerons le reſte. Ayez pitié de mon état & n'en faites point de bruit, car les mauvaiſes nouvelles ſe répandent aſſez d'elles-mêmes. Adieu, cher Marquis. *Quando avrai fine il mio tormento?*

Nos affaires, mon cher Marquis, commençoient à prendre un train aſſez honnête, quand

tout à coup je me vois dérangé par un de ces événemens politiques que l'on ne peut prévoir ni empêcher; vous l'apprendrez de reſte. La paix que j'ai faite avec la Ruſſie ſubſiſtera; mais l'alliance s'en va à-vau-l'eau. Les troupes retournent toutes en Ruſſie, & me voici réduit à moi-même. Cependant nous avons encore frotté deux détachemens d'Autrichiens; il faut voir ſi cela pourra nous mener à quelque choſe de ſolide; j'en doute, & me voilà de nouveau dans une ſituation gênante, difficile & délicate. Je ſuis la toupie de la fortune, elle ſe moque de moi. Nous avons pris aujourdhui mille hommes & quatorze canons; cela ne décide de rien, & tout ce qui ne décide pas, augmente mon embarras. Je crois bien que beaucoup de choſes vont de travers a Berlin & autre part. Mais que voulez vous que je vous diſe? Le deſtin qui mène tout eſt plus fort que moi, je ſuis obligé de lui obéir. J'ai le chagrin dans le cœur, mon embarras eſt des plus grands, mais que faire? Prendre patience. Si je vous écris aujourdhui une ſotte lettre, prenez-vous-en à la politique; j'en ſuis ſi las, que ſi une fois je pouvois trouver

la

la fin de cette malheureuſe guerre, je crois que je renoncerois au monde.

Adieu, mon cher. Je vous embraſſe.

Votre lettre m'a trouvé, mon cher Marquis, dans les travaux de l'enfantement; je dois accoucher de Schweidnitz; je ſuis obligé de la couvrir de tous côtés contre ce Daun qui fait rôder une douzaine de ſes ſubdélégués pour faire échouer notre entrepriſe. Cela m'oblige à une attention perpétuelle ſur les mouvemens de l'ennemi, & ſur les nouvelles que je tâche de me procurer. Vous pouvez juger par-là que ma pauvre tête n'eſt guère poëtique. Ce vers que vous reprenez ſera corrigé ſans faute; c'eſt un rien; mais je demande du délai jusqu'à la fin de notre ſiége, qui d'ailleurs va bien jusqu'ici. Je n'ai, je vous jure, aucune vanité & je donne tant de part au haſard & aux troupes dans la réuſſite de mes entrepriſes, que je n'ai point la manie des poſtillons; cependant s'il vous en faut pour vous réjouir, il y en aura ſans faute. Les gazetiers

vous ont menti ſelon leur noble coutume. Cette nouvelle a été miſe par la cour de Varſovie dans les papiers publics, pour tranquilliſer la nation ſur la marche du Kan, qui friſe leurs frontiéres. Je ne vous dirai rien pour cette fois du Pont ni de l'empire d'orient. Je ſuis ſi las d'annoncer l'avenir, que je ne veux plus vous écrire que des faits; donnez-vous donc encore un peu de patience. Je borne à préſent toute mon attention à l'opération que j'ai entrepriſe; il y a, je vous aſſure, de quoi donner de l'occupation à un jeune homme; mais quelle vie pour un pauvre vieillard, uſé & caſſé comme moi, dont la mémoire diminue & qui voit dépérir ſes ſens & la force de ſon eſprit! Il y a un temps pour tout dans notre vie. A mon âge, mon cher Marquis, des livres, de la converſation, un bon fauteuil & du feu, voilà tout ce qui me reſte, & peu de momens après, le tombeau. Adieu, mon cher Marquis, vivez heureux & tranquille & ne m'oubliez pas.

Mes troupes, mon cher Marquis, ont fait des efforts de valeur. Pour moi, pauvre philoſophe, je n'y ai été que pour ce qu'eſt un homme ſur 25,000. Vous badinez de la famine des Saxons; mais il faut bien prendre ces gens par un bout, & c'eſt bien la façon d'apprivoiſer un Luculle que de lui faire faire abſtinence. J'ai reçu votre première lettre; je n'y ai point répondu, parce que j'étois par monts & par vaux. J'ai laiſſé l'abbé en Saxe, ne voulant pas ſouiller ſes mains pures, de ſang catholique. La tête a tourné aux François, il n'y a rien de plus indécent que les propos que l'on tient ſur mon compte. On diroit que le ſalut de la France tient à la maiſon d'Autriche, & les larmes d'une Dauphine ont été plus éloquentes que mon manifeſte contre les Autrichiens & les Saxons. Enfin, mon cher, je déplore les ſuites du tremblement de terre qui a renverſé toutes les cervelles politiques de l'Europe, & je vous ſouhaite tranquillité, ſanté & contentement Adieu.

Je vous tiens parole, mon cher Marquis, je vous communique toute chaude la bonne nouvelle que je viens de recevoir. Notre ami le Kan eſt en marche pour Jaſſy à la tête de cent mille Tartares; il m'envoie un ſecours de vingt ſix mille hommes; les Turcs ſont en pleine marche pour Andrinople. J'ai été aſſez heureux pour concilier leurs intérêts avec ceux des Ruſſes & pour armer ces deux puiſſances contre la maiſon d'Autriche. L'ouvrage n'étoit pas facile, & il a fallu concilier comme on a pu des intérêts ſi différens pour les amener à ce point de réunion où les voilà; c'eſt un paroli au même à ce que Kaunitz m'a fait, & ſi la Providence y conſent, je pourrai rendre à mes ennemis tout le mal qu'ils m'ont fait & m'ont voulu faire. Ne vous étonnez donc plus de mon inaction, & ſoyez ſûr que dès que ma machine ſera montée, j'agirai plus en un mois que je n'ai pu dans une année les campagnes précédentes. C'eſt un grand événement & qui doit laiſſer à la poſtérité au moins pour un demi-ſiècle des veſtiges de cette guerre obſtinée &

cruelle. Réjouiſſez-vous, mon cher; déſormais vous ne pouvez avoir que de bonnes nouvelles de nos armées; Juillet & Août ſeront les mois de nos plus grands progrès; tous les pas que nous ferons nous acheminеront à la paix, & à la félicité de notre pauvre nation. Je commence à me flatter que je trouverai du baume pour nos plaies, ou de l'onguent pour la brûlure, comme vous voudrez. Adieu, mon cher Marquis; on n'eſt pas en état de mander ſouvent des nouvelles de cette importance; je vous les donne avec plaiſir, perſuadé comme je le ſuis de la part que vous prenez à ce qui me regarde & à la proſpérité du pays que je gouverne. Je vous embraſſe, & je me flatte ſérieuſement de vous revoir à Sans-Souci. Adieu.

Je voudrois pouvoir vous donner tous les jours, mon cher Marquis, des nouvelles agréables. Pour à préſent il n'y a rien, ſinon que la Suéde va inceſſamment faire ſa paix, comme je compte de recevoir le 20 la concluſion de celle que nous avons faite avec la Ruſſie; ce

ſera auſſi vers ce temps que je recevrai des nouvelles de cet endroit où vous avez été avec Mr d'Androſel; j'en ai reçu des contrées qu'anciennement gouvernoit Mithridate, qui me font le plus grand plaiſir; la différence qu'il y a, c'eſt que le bien arrivera un mois plus tard. Malgré tant d'apparences favorables vous ne ſauriez croire combien j'ai de chagrins qui me viennent d'endroits dont je ne devois certainement pas en attendre. Enfin je crois être prédeſtiné ſur mes vieux jours à voir exercer ma patience de toutes les façons. Seigneur, ta volonté ſoit faite! Eh bien, Marquis, je deviendrai patient & voilà tout; le compte fait, ce ſera moi qui y gagnerai. Daun & presque toute l'armée autrichienne va venir ici contre moi; il y aura bien de la beſogne, & ſans une bonne diverſion j'aurai de la peine à terminer la guerre. Adieu, mon bon Marquis, aimez-moi toujours un peu & ſoyez perſuadé de mon eſtime.

Je reçois votre lettre, mon cher Marquis, ſans date, de ſorte que je pourrois ſuppoſer qu'elle eſt des ruines de Carthage, ou de Cochinchine; mais ce qui me fait préſumer que vous êtes en Provence, c'eſt que depuis votre départ toutes les gazettes ſont pleines d'un monſtre qui fait des ravages affreux dans la Provence; ce ne peut être que vous; car en qualité de Pruſſien, vous devez paſſer pour un monſtre en France, au moins à Verſailles, & quand méme cela ne ſeroit pas, peut-être vous-a-t-on vu enveloppé dans votre redingote avec votre capuchon & votre mouchoir devant le nez, & j'avoue que c'eſt là une figure aſſez monſtrueuſe pour qui n'y eſt pas accoutumé. Les gazettes diſent que vous dévorez des enfans & des femmes. Fi, où avez-vous pris cette vilaine coutume? Cela ne vous eſt jamais arrivé depuis que je vous ai connu, mais on change de mœurs en voyageant; au défaut de cela, de janſéniſte que vous étiez, vous vous êtes fait jéſuite, parce que votre frère d'Éguilles l'eſt & qu'il vous a donné je ne ſais quelle métairie pour

vous corrompre : vous êtes, Marquis, dans le cas du proverbe, *dis-moi qui tu hantes, je dirai qui tu es.* Je crois bien que vous faites quelquefois le malade, mais c'eſt pour courir les bois & donner l'épouvante à toute une province. Non content d'avoir mis en rumeur la Provence, vous voulez porter le trouble à Paris ; mais que dira mon frère le très-chrétien Roi de France, s'il apprend que mon Chambellan, ce monſtre, vient pour dévorer les enfans du parc de Verſailles, du bois de Senar & de la forêt de Fontainebleau ? On a envoyé contre vous un eſcadron de dragons en Provence ; à Paris on fera marcher les gardes françoiſes, & quelque adreſſe (à ce qu'on dit) que vous ayez à ſauter de branche en branche, les coups de fuſil pourront vous attraper. Si même vous contenez cette voracité & qu'en allant à Paris vous vous contentiez de vous nourrir de poiſſons & de viande comme tous les honnêtes gens qui habitent ce globe, quel bruit ne feront pas les gazetiers ? Ces gens ont dit que vous étiez chargé de commiſſions ſi ſecrètes, que je les ignore ; en vous ſachant à Paris, ils donneront une couleur à leurs menſonges &

les accréditeront dans le public; tout le corps diplomatique ſera ému en apprenant votre arrivée; les eſpions de trotter & les fauſſes conjectures de s'étendre; ce ſeront là les fruits de votre voyage; & puis qu'y ſerez-vous? vous avez une rente ſur l'hôtel de ville qu'on vous paye régulièrement. Vous voulez parler à vos amis? Vous pouvez faire la même choſe en vous arrêtant à un village proche de la ville, où les gens auxquels vous avez à faire viendront vous trouver. Vous ſerez bien de retomber par Bruxelles ſur Wéſel; mais pour Dieu ne dévorez point d'enfans dans votre voyage: la viande eſt à bon marché, vous pourrez en avoir partout, & ſi votre imagination s'eſt échauffée au ſoleil ardent de Provence au point de vous faire jouer le monſtre, que le ſoleil flegmatique de la Weſtphalie rafraîchiſſe votre tête au point de vous rendre à votre retour tel que je vous ai vu partir. Je vous attends, Marquis, au mois de Septembre; encore aurez-vous fait une prodigieuſe dilligence; car autant que je m'en ſouviens, les trois rois ne faiſoient en quinze jours que treize milles. Enfin vous en uſerez en tout ceci ſelon votre prudence ordinaire, & je re-

commande cela ainſi que tout ce qui vous regarde en la ſainte garde du père éternel.

Je ne ſuis encore ni mort ni enterré, mon cher Marquis, ma fièvre m'a quitté & je ſuis à préſent tout comme un autre. Votre imagination vous repréſente l'avenir avec un pinceau flatteur; mais la mienne, moins vive & moins riante, ne me montre qu'embarras, peines, difficultés, dangers & malheurs qui nous menacent. J'ai à la vérité reçu des nouvelles de Solime; mais l'affaire n'eſt pas finie; on me nourrit de belles eſpérances & il me faut des effets; cependant vers le 10 je dois recevoir un courrier qui nous apportera Moyſe & les prophètes. Tout va bien en Ruſſie; je ne puis avoir de là-bas des nouvelles poſitives que le 16 ou le 18 de ce mois. Attendons donc, mon cher Marquis; patience; car tout ceci eſt pour moi une école de patience où ma vivacité s'eſt éteinte. Je ne vaux plus rien qu'à végéter, l'huile de ma lampe s'eſt uſée avant le lumignon, tout au plus ſerois-je bon à faire un chartreux.

Voyez après cela à quelle ſauce vous me mettrez, ſi la paix ſe fait jamais; à broyer les couleurs pour la Marquiſe ou à copier des notes pour votre viole de gambe. Enfin tranquilliſez-vous, mon cher; que ma ſanté ne vous inquiéte plus & mandez-moi les nouvelles que vous pourrez, ſurtout les littéraires. Adieu, mon cher. Je vous embraſſe.

Voilà ce qui s'appelle une lettre; il y a de quoi y répondre & je rends grâces à votre rhumatisme de me l'avoir procurée. Vous voyez que toutes les eſpérances de la paix ſont évanouies; vous voyez que nos ennemis ſont les plus grands préparatifs. J'aurai dans trois ſemaines deux cent vingt mille hommes ſur les bras; j'en ai à peu près la moitié, de ſorte qu'il eſt aiſé de comprendre qu'il faut néceſſairement que je périſſe du côté ou je ſerai le plus foible & où je ne pourrai rien oppoſer au nombre qui m'accable. Il ne me reſte donc qu'une reſſource qui n'eſt pas certaine; ſi celle-là vient à s'évanouir, je dois m'attendre à ce

que les événemens m'annoncent & à ce que le raiſonnement ordinaire me prouve. La tête me tourne régulièrement trois ou quatre fois par jour, que je me tue à trouver des expédiens & que je n'en ſaurois venir à bout. Les François ſont enſorcelés, je crois, & il n'y a rien à faire avec eux; je ne leur préſage rien de bon de leur conduite, qui eſt foible, pitoyable & indigne du rôle qu'une grande monarchie doit jouer. Les flottes angloiſes vont entrer inceſſamment en mer; la Martinique, Mont-Réal & peut-être Pondicheri ſeront les objets de leurs conquêtes, & les François apprendront combien de mal leur font des ** qui gouvernent. Je vous envoie une petite lettre de la Pompadour, que je fis l'année paſſée, & qui l'a miſe au déſeſpoir.

Pour votre prépuce, mon cher, il branle au manche & je ne vous le garantis pas; car certainement jamais mon exiſtence, ni celle de l'État n'ont été en ſi grand haſard que dans les conjonctures préſentes, & vous connoiſſez trop ma façon de penſer pour vous flatter que je voudrois ſurvivre à ma nation & ſouffrir tous les opprobres & toutes les indignités auxquel-

lès je ſerois expoſé de la part de mes ennemis. J'ai vu la liſte des tableaux, dont je me ſuis amuſé un moment; pour que la collection fût parfaite, il y faudroit un beau Corrège, un beau Jules Romain, un Jordanus italien; mais où m'égarent mes penſées? Je ne ſais quel malheur m'attend peut-être dans peu, & je diſſerte de tableaux & de galeries. En vérité, Marquis, le temps qui court, dégoûte des plus jolis hochets, & les choſes ſont ſi haſardées, qu'il n'y a presque pas moyen d'y penſer, à moins qu'un événement favorable ne répande un doux rayon qui éclaire les ténèbres dans lesquelles nous cheminons. Ne craignez rien pour votre ſervice; il s'y trouve une deviſe priſe d'Ariſtote; *le doute eſt le premier pas vers la ſageſſe.* Je me flatte que vous ne la déſapprouverez pas; je crois que l'ouvrage pourra être achevé dans quinze jours, & on vous l'enverra tout de ſuite.

Adieu, mon cher Marquis, faites dire quand il en ſera temps des meſſes pour mon ame; réellement je crois être les yeux ouverts en purgatoire. Je vous embraſſe.

Votre lettre, mon cher Marquis, m'a trouvé avec la fièvre; c'eſt une récidive d'une fièvre épidémique qui court ici la ville, & dont Catt pourra vous faire la deſcription. Vos deux nouvelles de Paris ont bien le caractère de la frivolité, Déeſſe de ce pays. Cependant je ne crois pas que Madame Raimon accouchant à Verſailles auroit fait chaſſer la Pompadour, parce que le Roi de France eſt un homme d'habitude, & qu'il a placé ſa confiance dans cette femme-là, qui depuis ſept ou huit ans gouverne ſon royaume à ſa ſatisfaction: & quand même cette malheureuſe ſeroit chaſſée, ne penſez pas que j'y gagnaſſe grand'choſe. Il s'eſt formé dans ce pays-là une faction ſaxonne qui me ſeroit également contraire. Quelle petiteſſe de la cour de faire le procès à des poliſſons qui ont applaudi à ce vers de Tancrède! En vérité tout cela eſt bien miſérable, de même que ce contraſte du conſeil & du parlement pour & contre les jéſuites. Mais, mon cher Marquis, ma tête eſt ſi foible, que je ne puis vous en dire davantage, ſinon que l'Empereur

de Ruſſie eſt un homme divin, auquel je dois ériger des autels. Adieu, mon cher Marquis. Je n'en puis plus.

Je vois par votre lettre du 16, mon cher Marquis, que vous avez à préſent exactement ſaiſi la ſituation où ſont nos affaires. Vous comprenez tout à merveille, & vous voyez que votre miniſtre de Danemarck n'eſt qu'un ſot. Nous avons actuellement ici un Ruſſe, le même qui comme courrier a paſſé par Berlin; je ſuis très-content de lui, & à moins que tous les principes du raiſonnement humain ne ſoient des abſurdités, il faut que nous faſſions la paix avec les Ruſſes & les Suédois, encore avant l'ouverture de la campagne. Quant à ce qui eſt relatif à d'autres eſpérances, je n'en pourrai avoir des nouvelles certaines que vers le commencement du mois prochain; cela nous ſeroit bien dû, car depuis ſix ans dans quelle amertume & dans quelle douleur n'avons-nous pas paſſé la vie? Il faut de l'onguent pour la brûlure; croyez-moi, cela eſt néceſſaire

& bon. Je ſuis bien aiſe de vous avoir guéri; ce ſera ce que j'aurai fait de mieux dans ma vie en politique; je ſouhaite que cette lettre-ci vous ſerve de nouveau confortatif & quelle achève de vous tranquilliſer.

Je vous envoie pour vous divertir une fable que je me ſuis aviſé de faire; elle ſera bientôt ſuivie d'une autre. Je n'ai pas l'eſprit aſſez tranquille pour faire des ouvrages ſérieux; je m'amuſe aux fables. Ah! mon cher Marquis, quand ſerai-je hors de cette maudite galère? Je vous avoue que pilote politique & général héros de romans ſont les plus fichus métiers qu'on puiſſe faire en ce bas monde. Épicure avoit raiſon, ſon ſage ne devoit jamais ſe mêler des affaires publiques. Peut-être ferions-nous mieux ſi nous choiſiſſions notre place dans le monde; mais le deſtin fait tout, il nous jette dans un emploi & puis il faut s'y tenir. Écrivez-moi ſi l'on eſt bien aiſe à Berlin, & ſoyez perſuadé que je vous aime toujours. Adieu.

Cette

On m'a envoyé mes ſottiſes imprimées telles qu'on les a débitées en France; j'y ai trouvé beaucoup de traits qui ne conviennent pas à la politique; je les ai tous changés le mieux que j'ai pu, & les envoie avec un volume corrigé à Néaulme, pour qu'il les imprime. Je vous prie de dire au petit Beauſobre qu'il ait ſoin que l'édition ſoit correcte, ſans quoi ce ſera ſans fin à recommencer. Comptez que c'eſt par malice que l'on a fait imprimer cet ouvrage, pour aigrir contre moi peut-être le Roi d'Angleterre & la Ruſſie; c'eſt pourquoi il eſt très-néceſſaire que cette édition paroiſſe & faſſe tomber les autres. Je ſuis malheureux & vieux; voilà, mon cher Marquis, pourquoi l'on me perſécute, & Dieu ſait quel avenir m'attend pour cette année. Je crains de reſſembler à la malheureuſe Caſſandre par mes prophéties; mais comment augurer bien de la ſituation déſeſpérée où nous ſommes & qui ne fait qu'empirer? Je ſuis ſi fort de mauvaiſe humeur aujourd'hui, que je ne ſaurois vous en dire davantage. Adieu, cher Marquis. Je vous embraſſe.

P. S. J'eſpère de faire partir demain le livre en queſtion, & il faut que Néaulme ſe preſſe.

Vos appréhenſions, mon cher Marquis, ſont mal fondées; nous n'avons rien à craindre de la Ruſſie; toutes les troupes s'en vont en Moſcovie. Quant à cette révolution, je l'ai appréhendée; j'ai même averti l'Empereur de prendre ſes meſures; mais ſa ſécurité a été trop grande; il ſe fâchoit quand on lui parloit de précautions, & j'ai encore la lettre qu'il m'a écrite en réponſe aux avis que je lui avois donnés. Son malheur vient de ce qu'il a voulu prendre certains biens au clergé; les prêtres ont tramé la révolution, qui s'eſt exécutée tout de ſuite. Ce prince, poſſédant toutes les qualités du cœur qu'on peut déſirer, n'avoit pas autant de prudence, & il en faut beaucoup pour gouverner cette nation. On m'annonce aujourd'hui qu'il eſt mort de la colique.

Vous avez, mon cher Marquis, tout lieu d'être tranquille pour Berlin, non pour nous, car nous avons une beſogne également difficile & haſardeuſe à entreprendre; mais ni plus ni

moins il faut en paſſer par là. Demandez pour nous l'aſſiſtance de la Fortune; tout ſe fait avec ſon ſecours & rien ſans elle. Je ſuis bien de votre avis ſur ce que vous dites de la vanité des choſes humaines & de la méchanceté des hommes; je ne vous ai dit autre choſe; c'eſt ce qui me dégoûte du monde & qui me fait déſirer la fin de cette funeſte guerre, pour pouvoir achever quelque part ma vie en paix. Vous voyez l'inſtabilité des projets des hommes: la révolution de Ruſſie vous a frappé plus vivement que d'autres événemens dont j'ai été témoin; mais comptez que durant ces ſept campagnes que je fais, je n'ai vu autre choſe que des eſpérances renverſées, des malheurs inopinés, enfin tout ce que la bizarrerie des jeux & des caprices du haſard a pu produire. Après cette expérience, mon cher Marquis, il eſt permis, quand on a cinquante ans, de ne vouloir plus ſervir de jouet à la fortune, de renoncer à l'ambition, à toutes les folies qui ne ſont que trop d'illuſion à une jeuneſſe ſans expérience, & aux préjugés que le grand monde nourrit & perpétue. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embraſſe.

Cette année, mon cher Marquis, a été terrible pour moi. Je tente & j'entreprends l'impoſſible pour ſauver l'État; mais en vérité j'ai beſoin plus que jamais du ſecours des cauſes ſecondes pour réuſſir. L'affaire du 5 Nov. a été très-heureuſe; nous avons 8 généraux françois, 260 officiers, paſſé 6,000 hommes de priſonniers. Nous avons perdu un colonel, 2 autres officiers & 67 ſoldats; il y a 223 bleſſés. C'eſt à quoi je ne devois pas aſpirer; il faut voir ce qui arrivera à l'avenir. J'ai été obligé de faire arrêter l'abbé; il a fait l'eſpion & j'en ai beaucoup de preuves évidentes: cela eſt bien infame & bien ingrat. J'ai fait prodigieuſement de vers. Si je vis, je vous les montrerai au quartier d'hiver; ſi je péris, je vous les lègue & j'ai ordonné de vous les remettre. A préſent nos bons Berlinois n'auront plus rien à craindre de la viſite ni des Autrichiens ni des Suédois, & en gagnant une bataille je n'y profite que de pouvoir m'oppoſer avec ſureté à d'autres ennemis. Ces temps affreux & cette guerre feront ſurement époque dans l'hiſtoire.

Vos Francois ont commis des cruautés dignes des pandours; ce ſont d'indignes pillards. En vérité l'acharnement qu'ils me marquent eſt bien honteux; leurs procédés ne tendent qu'à ſe faire un ennemi irréconciliable d'un ami qui leur a été attaché ſeize ans. Adieu, mon cher Marquis, je vous crois au lit; n'y pourriſſez pas, & ſouvenez-vous que vous m'avez promis de me joindre au quartier d'hiver. Vous avez encore du temps pour vous repoſer, & jusqu'à préſent je ne ſais où je pourrai vous donner rendez-vous. J'ai le ſort de Mithridate, il ne me manque que deux fils & une Monime. Adieu, mon aimable pareſſeux,

1757.

Vous voyagez, mon cher Marquis, avec poids & meſure; au lieu que je cours le pays & me tranſporte çà & là comme notre Dame la folle. Je crois bien que vous avez été à ma maiſon de Sans-Souci & que vous en êtes revenu; mais je parie bien que toute la journée a été employée à ce laborieux exercice. Je ne vous parle point de mes courſes; elles ont

une double fin, le militaire & la finance, deux choſes qui ne vous intéreſſent guère. J'ai recueilli chemin faiſant des anecdotes du voyage qu'a fait l'Empereur ſur nos frontières, & je m'apperçois, mon cher, que les tableaux gagnent plus à être vus de loin qu'examinés de près. Nous autres princes, nous ne devons nous montrer que dans notre gloire, comme le Dieu de la meſſe: on élève un ciboire doré, tout le peuple adore, la meſſe ſe dit, des inſtrumens harmonieux l'accompaguent, l'exemple de la multitude inſpire une eſpèce de reſpect ſombre & ténébreux: un *quidam* vient, examine toute cette cérémonie, prend le calice & y trouve une pâte faite de pain azyme & rit de la ſuperſtition de vulgaire. Voilà, mon cher, une fable morale dont vous pouvez faire votre profit. J'ai fait aujourdhui quatre milles en voiture & quatre à cheval; cela m'a un peu fatigué & je finirai par l'apophthegme du Roi Dagobert qui aimoit beaucoup ſes chiens; quand il falloit les quitter, il ne manquoit jamais de leur dire: *il n'y a ſi bonne compagnie qui ne ſe ſépare.* Adieu, mon cher Marquis, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde.

Souvenez-vous, mon cher Marquis, que l'homme eſt plus ſenſible que raiſonnable. J'ai lu & relu le troiſième chant de Lucrèce; mais je n'y ai trouvé que la néceſſité du mal & l'inutilité du remède. La reſſource de ma douleur eſt dans le travail journalier que je ſuis obligé de faire & dans les continuelles diſſipations que me fourniſſent le nombre de mes ennemis. Si j'avois été tué à Kolin, je ſerois à préſent dans un port où je ne craindrois plus les orages. Il faut que je navigue encore ſur cette mer orageuſe, jusqu'à ce qu'un petit coin de terre me procure le bien que je n'ai pu trouver dans ce monde-ci. Adieu, mon cher. Je vous ſouhaite la ſanté & toutes les eſpèces de bonheur qui me manquent.

Je vous vois avec plaiſir à la campagne, mon cher Marquis; ſi vous y prenez quelque exercice, cela contribuera à votre ſanté & vous y ſerez plus tranquille qu'à Berlin. Je vous rends grâces de

ce que vous n'oubliez pas la verſion de Plutarque dont je vous avois prié de vous charger; c'eſt un ſervice important que vous rendez à la république des lettres & à tous les amateurs de l'antiquité. Veuille le Ciel que la paix précède la fin de votre traduction! Je crains bien qu'il n'en ſoit autrement. Je ſuis auſſi incrédule ſur les ſentimens pacifiques de certaines puiſſances que vous l'êtes ſur la ſainte ampoule. Je prévois qu'il y aura encore des flots de ſang répandus, & que la Fortune à laquelle toutes les puiſſances remettent leur ſort, en décidera ſouverainement. Chantez-lui quelque antienne, mon cher Marquis, dites-lui un bout de votre bréviaire, & tâchez, s'il ſe peut, de nous la rendre favorable; je lui promets une image d'or, à l'imitation de la petite ſtatue que les empereurs romains conſervoient précieuſement dans la chapelle de leurs lares. Adieu, mon cher Marquis, ne m'oubliez pas & ſoyez perſuadé de l'eſtime que j'ai pour vous.

Vous me croyez, mon cher Marquis, l'eſprit beaucoup plus libre que je ne l'ai. Je ſuis ici accablé d'affaires, & la fin de ma campagne n'eſt pas une choſe auſſi facile à amener que vous l'imaginez. Ce ſeront mes ſuccès ou mes pertes qui décideront des contributions de Berlin. Si je ſuis heureux, Berlin ne payera pas le ſol; ſi la fortune m'eſt contraire comme par le paſſé, nous aviſerons au parti qu'il faudra prendre pour ſoulager le peuple. Voilà tout ce que je puis vous dire. Quelques couleurs que vous donniez aux attentats de nos ennemis & aux calamités de la patrie, ne penſez pas que je ne voie clair à travers les nuages dont vous croyez couvrir des infortunes qui ſont réelles & accablantes. La fin de mes jours eſt empoiſonnée & mon couchant auſſi funeſte que l'a été mon aurore. Ni les ſuccès des Anglois, ni les avantages du Prince Ferdinand ne peuvent contrebalancer les affreuſes ſituations où j'ai été cette année; ce ſeroit à recommencer l'année qui vient. Quoi que je puiſſe faire, je prévois, vu le nombre de mes ennemis, que

ſi je réſiſte d'un côté, je ſuccomberai de l'autre; je n'ai ni ſecours, ni diverſion, ni paix, ni rien au monde à eſpérer. Vous m'avouerez donc qu'un homme ſage, après avoir lutté un certain temps contre le malheur, ne doit point s'opiniâtrer contre ſon étoile, & qu'il eſt pour des hommes courageux des moyens de ſortir de peine plus courts & plus glorieux. Je renvoie le pauvre Gottskowsky à peu près comme il eſt venu; je ne puis rien décider qu'entre-ci & quinze jours. Il faut auparavant finir la campagne de façon ou d'autre; c'eſt le terme que je me ſuis preſcrit & dont dépendra, comme vous voyez, une partie du deſtin que l'avenir nous cache. Adieu, mon cher Marquis, ne m'oubliez pas & ſoyez tranquille ſpectateur de ce qu'il plaira à la fatalité, & à la brutale rage de nos ennemis, d'ordonner de nous.

Vanité des vanités, vanité de la politique; ces paroles du ſage que moi indigne je vous rapporte, mon cher Marquis, conviennent très-

bien aux beaux raiſonnemens de politique que nous avons faits cet hiver à Leipſic. Tant il eſt vrai que ce qui paroît le plus vraiſemblable eſt ſouvent le moins vrai. Les Autrichiens ont changé deux fois leur projet de campagne depuis que je ſuis ici. Je vous aſſure que je ne ſuis pas les bras croiſés & que je me roidis contre toutes les atteintes que mes ennemis veulent me porter. Ne comptez plus cette année ſur la paix; malgré les raiſonnemens les plus concluans, malgré tant de différentes probabilités, il n'en ſera rien. Si la Fortune ne m'abandonne pas, je me tirerai d'affaire comme je pourrai; mais faudra-t-il encore l'année prochaine danſer ſur la corde & faire le ſaut périlleux, s'il plaît à leurs majeſtés apoſtoliques, très-chrétiennes & très-moſcovites de dire, ſaute Marquis?

Vous raiſonnez très-bien ſur le ſujet des circoncis. Ah, que les hommes ont le cœur dur! On dit, vous avez des amis: oui, de beaux amis qui les bras croiſés vous diſent: en vérité je vous ſouhaite beaucoup de bonheur, ... mais je me noie, tendez-moi donc une corde; .... non vous ne vous noyerez pas;

... ſi fait, je vais être ſubmergé à l'inſtant. ...Oh! nous eſpérons le contraire; mais ſi cela arrivoit, ſoyez perſuadé que nous vous ferons une belle épitaphe. Tenez, Marquis, voilà comme le monde eſt fait & les beaux complimens dont on m'accueille de tous les côtés. Il faut que l'heureux génie de notre Empire, & plus que lui la fortune, ſoient nos alliés; ajoutez-y nos bras, nos jambes, la vigilance, l'activité, la valeur & la perſévérance; avec tout cela nous pourrons encore établir un équilibre dans cette balance dérangée dont Mr Pitt n'a pu trouver le centre de gravité. Tout cela me fait donner au diable quatre fois par jour; enſuite j'en reviens à mon Gaſſendi, enſuite au troiſième livre de Lucrèce, ce qui fait dans mon ame un combat ſingulier d'ambition & de philoſophie.

Je ſuis ſi occupé du préſent, & de cent mille diſpoſitions à faire, qu'à peine je penſe à Sans-Souci; je ne ſais ſi je le reverrai de ma vie; mais vous, mon cher Marquis, vous, dis-je, & la philoſophie, vous faites ma conſolation, mon aſile & ma gloire. Pour vous donner cependant des nouvelles qui puiſſent vous

intéreſſer, je vous dirai que de ce côté-ci tout reſtera tranquille jusqu'au 15 du mois de Juillet, & que ſi la fortune me rit peut-être entre-ci & ce temps, il ſe frappera un coup auquel nos ennemis s'attendent le moins. Vous apprendrez bientôt ce que c'eſt; tout a été très-bien calculé, reſte à ſavoir ſi l'exécution y répondra. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embraſſe.

P. S. Pardon, mon cher Marquis & de la mauvaiſe écriture & de la négligence du ſtyle; mais quand un homme a le diable au corps, il n'écrit ni dans le goût élégiaque ni dans le goût attique.

Je ſuis charmé, mon cher Marquis, de vous ſavoir arrivé à bon port à Berlin. C'eſt un grand voyage pour vous & voilà votre campagne achevée. En vérité je ſuis auſſi impatient que vous d'apprendre la reddition de Caſſel, & je commence à craindre que malgré tous les avantages du Prince Ferdinand, il ne faſſe un pas de clerc qui le recule d'autant qu'il eſt avancé. Les François ſont muets comme des

carpes, ils ne diſent rien aux Anglois. Enfin nous touchons à l'ouverture de la campagne, & probablement elle ſe fera avec les mêmes déſagrémens & dangers que la précédente. Je vous avoue que cela me rend rêveur & mélancolique quand j'y penſe. Je me dis ſouvent qu'on ne peut réſiſter au torrent des événemens qui nous entraîne, & à cette fatalité qui pouſſe les hommes comme les vents agitent les ſables & les flots. Cette conſolation n'eſt guère conſolante, mais tout eſt dit. Je vous rends grâces de la deſcription que vous me faites de Sans-Souci. Dieu ſait ſi jamais j'y remettrai le pied. Cependant ce que vous m'avez dit m'a fait grand plaiſir. Je penſe à ce lieu comme les Juifs à Jéruſalem, ou comme Moyſe à la terre ſainte, où il voulut conduire le peuple d'Iſraël & où il lui fut interdit d'entrer lui-même.

Que vous dirai-je, mon cher Marquis, du Roi de Portugal? N*** a fait du mal partout & en fera, tant que les ſouverains ne ſeront pas comme Céſar ſouverains pontifes chez eux. Ces gens abuſent trop impunément du nom de la religion, qui devroit être le plus grand frein du crime; ils s'arment du couteau ſacré qu'ils

prennent ſur l'autel pour égorger les rois, & de la piété des foibles pour fonder ou étendre les vœux de leur cupidité & de leur ambition. La conduite du pape dans cette affaire eſt inconcevable; il faut qu'il ſoit un imbécille & ſon Cardinal ſecrétaire un ſcélerat à rouer vif; mais que nous font ces gens à préſent?

Je ſuis plus en peine de Caſſel ou de mes détachemens que de tous les jéſuites de l'univers. J'ai ſans ceſſe devant les yeux la difficile tâche que j'ai à remplir. Je n'ai qu'un grand fonds de bonne volonté & un attachement inviolable à l'État; voilà toutes mes armes. Enfin je me précipite les yeux fermés dans une mer agitée de divers vents & ſans ſavoir où j'aborderai. C'eſt là le vrai fond de ce qui me regarde & de ce que j'augure pour l'avenir. Je tâche d'affecter de la tranquillité; cependant jugez vous-même ſi la philoſophie peut donner cette impaſſibilité parfaite à un homme né avec des paſſions vives?

Adieu, mon cher Marquis, écrivez-moi ſouvent. Faites mes complimens à la bonne Babet, & ſoyez perſuadé de l'eſtime que je vous conſerverai toute ma vie.

Grâces Marquis, de votre miſſive. Je n'ai aujourdhui rien de ſiniſtre à vous apprendre, j'ai au contraire des ſujets de conſolation & des vues d'eſpérances à vous communiquer. Broglio vient de repaſſer le Mein, il n'a laiſſé que 2,000 hommes à Caſſel; de ſorte que cet acte de modération annonce de nouveau les diſpoſitions pacifiques de la France. Les Autrichiens continuent à avoir des appréhenſions fondées pour leurs poſſeſſions d'Italie; la révolte en Hongrie continue, la cour commence à prendre des ſentimens pacifiques, & il y a toute apparence que cette cruelle & funeſte guerre tend à ſa fin; cela relève un peu mes eſpérances & me donne au moins une gaieté paſſagère; c'eſt autant de gagné ſur l'ennemi. Je m'occupe ici à charger ma mémoire, pour décharger mon âne, & alléger le fardeau littéraire dont il a l'honneur d'être le dépoſitaire. Je ſuis ſur le point d'achever le de Thou; ce livre eſt très-bien écrit, & j'en ſuis très-content.

Le critique de Voltaire a, ce me ſemble, aſſez bien rencontré; il eſt cependant trop ſévère.

Quoi

Quoi qu'on diſe, ſi l'hiſtoire de Voltaire n'eſt pas inſtructive, elle eſt au moins jolie; c'eſt une gentilleſſe, une miniature faite par un Corrége, & certes, perſonne de nous ne voudroit que cet ouvrage fût ſupprimé. Je compte dans peu de vous donner encore quelques bonnes nouvelles de notre expédition du Vogtland, dont j'attends à tout moment les rapports. Adieu, mon cher Marquis. Dormez en repos, rien ne troublera votre ſécurité de quelques ſemaines, & alors comme alors. Je vous embraſſe. Adieu.

J'aimerois mieux vous parler de paix, mon cher Marquis, que de nos préparatifs de campagne; cependant pour ne vous point abuſer, je vous apprécie les choſes à leur juſte valeur. Trop d'indices & trop d'anecdotes me perſuadent que la Reine de Hongrie ne veut point la paix. On vient de rompre de nouveau le cartel, malgré les engagemens ſolennels qu'on avoit pris avec nous pour l'exécuter. Un trait auſſi fort que celui-là, un manque de foi auſſi évident marque bien que la Reine de Hongrie,

réſolue à tenter le haſard de cette campagne, juge qu'il eſt de ſon intérêt de me priver de mes troupes priſonnières le plus long-temps qu'elle pourra. Ce n'eſt pas ſur ce trait ſeul que je porte mon jugement; il en eſt bien d'autres qui s'accordent à me découvrir ce myſtère d'iniquité. Laiſſez donc au peuple la flatteuſe eſpérance d'une prompte paix, & ſans vous y laiſſer entraîner, ne le détrompez pas. Je m'attends à peu près aux mêmes événemens qui nous arrivèrent l'année paſſée, ſans ſavoir ſi nous aurons le même bonheur. Un inſtant fatal peut renverſer l'édifice que nous avons ſoutenu jusqu'ici tant bien que mal par des travaux immenſes. Il en arrivera ce qu'il plaira au Ciel. J'entre dans cette campagne comme un homme ſe précipite dans les flots, la tête la première. Vouloir tout prévoir, c'eſt le moyen de devenir hypocondre; ne penſer à rien, c'eſt ſe mettre par ſa faute dans le cas d'être pris au dépourvu. Je me dis à moi-même que tout le mal que l'on craint & tout le bien que l'on eſpère n'arrivent jamais au pied de la lettre; il faut beaucoup rabattre de l'un & de l'autre. D'ailleurs, avec le nombre d'ennemis que j'ai,

il ne me reſte qu'à faire la guerre à l'œil, à agir du jour à la journée. En voilà aſſez pour la politique militaire.

Je paſſe à préſent au ſujet de votre lettre, où vous me parlez de la tragédie nouvelle de Voltaire. Je l'ai encore lue; il y a des ſituations attendriſſantes dont il a tiré parti; mais je ne me déclarerai certainement pas partiſan de ſes vers croiſés; je ne ſais quel effet ils produiſent à la déclamation; à la lecture ils me ſemblent proſaïques, & dans quelques endroits, du ſtyle d'opéra. Cette pièce n'eſt pas bonne en général. L'expoſition eſt embrouillée, beaucoup de raiſonnemens inutiles, des caractères mal développés & mal annoncés, peu de vers ſententieux dignes d'être retenus, & dans plus d'un endroit un manque de vraiſemblance qui choque & révolte le lecteur. Je crois que ſi Voltaire vit encore quelque temps, il mettra toute ſon hiſtoire univerſelle en madrigaux ou en épigrammes. Il y a, il eſt vrai, du radotage dans la pièce, mais convenez que c'eſt le radotage d'un grand homme; il faut être juſte & rendre à ſon talent l'hommage qui lui eſt dû. J'ai vu une critique qu'un quidam fait de ſon

hiſtoire univerſelle. Je crois que l'auteur eſt janſéniſte ; il appuie beaucoup ſur la religion, & ſur des opinions indifférentes que Voltaire a ſoutenues. Ce morceau ſeroit paſſable d'ailleurs, ſi l'auteur n'y diſtillòit pas le fiel & l'amertume, & s'il avoit ménagé quelques expreſſions trop dures.

En vérité, mon cher Marquis, j'ai honte de la lettre que je vous écris. Moi qui dois penſer à me battre & à faire ma campagne, je vous fais l'analyſe des nouveaux ouvrages qui paroiſſent. Cela me fait ſouvenir d'un mot qu'une dame d'atour d'Anne d'Autriche dit à Louis XIII qui enfiloit des perles : *Sire, vous ſavez tous les métiers, hors le vôtre.* Paſſez-moi ce petit trait d'érudition & l'ennui de ma longue lettre en faveur de l'amitié & de l'eſtime que je vous conſerverai toujours. Adieu.

La Diſcorde vint auprès d'Amate & lui empoiſonna le cœur ; elle s'éveilla furieuſe contre Énée.

Vous voyez bien qu'il ne ſuffit pas de ſe battre, & qu'il eſt plus difficile de réduire de

méchantes femmes que des hommes vaillans. Je déſire autant la paix que mes ennemis ont d'éloignement pour elle, & ſi nous faiſons des efforts, il faut l'attribuer à la néceſſité.

Vous pourrez vous amuſer encore cette année-ci par les gazettes, non de ce qui ſe paſſe ſur la montagne de l'Apallache & de la querelle des Morlaques, mais de ce qui décidera de la liberté ou de l'eſclavage de l'Europe, qu'un nouveau triumvirat veut ſubjuguer. Si j'en avois le choix, j'aimerois mieux me trouver dans le parterre que de repréſenter ſur le theâtre; mais puiſque le ſort en eſt jeté, il en faut tenter l'aventure.

Heureux qui retiré dans le temple du ſage &c.

Je ſuis &c.

Voilà de ces coups que j'avois appréhendés dès l'hiver paſſé. Voilà, Marquis, ce qui me dictoit ces lettres que je vous ai ſi ſouvent écrites ſur ma malheureuſe ſituation. Il n'a pas fallu moins que toute ma philoſophie pour ſupporter les revers, les avanies, les outrages &

toute la ſcène des choſes atroces qui ſe ſont paſſées. Je ſuis en pleine opération, & je vous prophétiſerai à peu près quelle ſera la fin de notre campagne. Nous reprendrons Leipſic, Wittenberg, Torgau, Meiſſen; mais l'ennemi gardera Dresde en Saxe & les montagnes en Siléſie, & ces avantages lui donneront la facilité de me donner l'année qui vient mon coup de grâce. Je ne vous dis pas ce que je penſe, ni ce que je médite, mais vous vous figurerez ſans doute ce qui ſe paſſe dans le fond de mon ame, les agitations de mon eſprit & quelles ſont mes penſées.

Votre lettre m'a fait plaiſir, ſi l'on peut éprouver quelque ſentiment approchant dans l'ouragan, dans ces temps de trouble, de ſubverſion de toutes choſes, parmi le ravage, la mort & la deſtruction. Je vois que vous avez conſervé une ame tranquille au milieu des Ourſomanes & des Autrichiens, & que votre ſanté n'en a point ſouffert. La copie de la lettre que vous m'envoyez eſt réellement de moi, hors quelques fautes de ſtyle qui s'y ſeront apparemment gliſſées en la tranſcrivant. Ainſi la fin de mes jours eſt empoiſonnée, ainſi, cher Mar-

quis; la fortune ſe joue des foibles mortels; mais las de ſes faveurs & de ſes caprices, je penſe à me procurer une ſituation où je n'aurai rien à craindre ni des hommes ni des dieux. Adieu, mon cher Marquis, tranquilliſez-vous, & reliſez le ſecond chant de Virgile, où vous verrez l'image de ce qu'a ſouffert à peu près ma patrie. Écrivez-moi, vous en avez le loiſir & ne m'oubliez pas.

Vos deux lettres, mon cher Marquis, valent mieux qu'une bataille gagnée, cela eſt admirable. J'aurois ſeulement voulu que vous euſſiez été inſtruit d'une anecdote à l'égard de la ſeconde, c'eſt que la France a fait déclarer à la république de Hollande, qu'elle avoit à la vérité intention de faire un débarquement en Angleterre, mais qu'il ne ſeroit point queſtion du Prétendant. Cette petite inadvertance peut ſe corriger facilement, & il n'y a qu'à dire que la France ne voulant pas nommer le Prétendant, de crainte de rendre ſon entrepriſe odieuſe, ne pouvoit pourtant l'entreprendre qu'en ſa fa-

veur. Vous vous moquez, mon cher, & de moi & de mon bref du pape; le mettre en parallèle avec vos lettres, c'eſt comparer une épigramme de Rouſſeau à l'Énéide de Virgile; je ſais me rendre juſtice, & mon cerveau glacé du nord ne peut ſe comparer en aucune façon avec votre imagination provençale. Les grenouilles d'Aix ont l'eſprit plus vif que mes chers compatriotes: nous n'oſons prétendre à l'eſprit; encore ſommes-nous trop heureux ſi dans deux époques de notre vie l'on nous trouve du bon ſens. Vous avez des ailes & je me traîne ſur des béquilles. N'inſultez point du haut de votre gloire à ma miſère, & ſouffrez que je rampe ſur vos pas dans une carrière que vous fourniſſez d'une courſe rapide.

Je ne trahirai point votre ſecret; vous ſavez que le premier vœu qu'on exige des politiques eſt adreſſé au dieu du myſtère. Pour moi malheureux, qui ſuis obligé par devoir de faire ce que veulent les autres & jamais ce qui me plaît, j'ai appris à cette école l'art de contenir ma langue dans la barrière de mon ratelier, & par conſéquent votre ſainteté n'a point à craindre que je divulgue jamais les lettres qu'ont

produites les pieux effets de ſon zèle pour le proteſtantisme.

J'ai une douzaine de points à obſerver à préſent dans la poſition où je me trouve, qui me cauſent de telles diſtractions, qu'il m'eſt impoſſible de fournir des matériaux de perſifflage. La campagne précoce que Daun a annoncée ſe réduira à *ſemper auguſtus*, ſobriquet qu'on avoit donné aux armées autrichiennes dans les anciennes guerres.

Allez à Sans-Souci, mon cher, vous ſavez que ma maiſon & ce que la fortune m'a laiſſé de biens eſt fort à votre ſervice; j'exige pour loyer de la maiſon que vous m'écriviez comment vous avez trouvé la galerie, & ſi le vieux jardin & le chinois ont fait des progrès remarquables dans les quatre ans que je ne les ai vus. Adieu, mon cher Marquis, prenez les eaux, promenez-vous, écrivez pour la bonne cauſe, ſurtout n'oubliez pas vos vieux amis, maudits de Dieu ſans doute, puiſqu'ils ſont obligés de guerroyer toujours.

Je reçois votre lettre, mon cher Marquis, dans les tourmens de la goutte, & je me ſuis reſſouvenu que le philoſophe Poſidonius, lorsque Pompée paſſa par Athènes & lui fit demander s'il pouvoit l'entendre ſans que cela l'incommodât, lui répondit: il ne ſera pas dit qu'un auſſi grand homme que Pompée veuille m'entendre & que la goutte m'en empêche, & il fit à Pompée un beau diſcours ſur le mépris de la douleur, en s'écriant quelquefois, ô douleur! quoi que tu faſſes, tu ne me feras pas avouer que tu ſois un mal. J'imite ce philoloſophe, & je vous réponds à vous, dont le caractère vaut mieux que ceux de tous les Pompées pris enſemble. Vous voulez ſavoir mon mal, mon cher; perclus du bras gauche, des deux pieds, & du genou droit, ma main droite, le ſeul membre dont jusqu'à préſent j'ai l'uſage libre, me ſert à vous écrire, & à vous prier encore de venir à Glogau. Je me fais porter demain à *** qui eſt à un demi-mille d'ici. Vous pouvez comprendre en combinant ces différens malheurs, infortunes, maladies, pertes

d'amis, incapacité d'agir lorsque cela ſeroit néceſſaire, que cela ne réjouit pas. Vous n'avez rien à craindre, les Ruſſes vont à Poſen, & de là à Thorn; le chemin eſt ſûr par Berlin, Francfort, Croſſen jusqu'ici; ainſi vous pourrez voyager comme en pleine paix. Adieu, mon cher, ma grande foibleſſe m'empêche de continuer.

Je vous avoue, mon cher Marquis, que je ſuis très-fâché de paroître devant le public en qualité de poëte; tous ces gens ſont en mauvaiſe réputation; le jugement le moins défavorable qu'on en porte, c'eſt qu'ils ſont fous. Pour le dictionnaire des athées, il eſt du dernier ridicule. J'ai été un peu fâché de voir qu'on nous a donné ce faquin de la Beaumelle pour collègue; ce miſérable n'a jamais penſé, & il ſe trouve du nombre de ceux qui font honte à la philoſophie par foibleſſe, comme ces transfuges qui ſe ſauvent des armées par lâcheté. Une des ruſes dont les théologiens ſe ſervent avec le plus de ſuccès eſt celle de confondre les li-

bertins & les philoſophes. Ces premiers, qui ſe livrent plutôt aux faillies impétueuſes de leur tempérament qu'à leur raiſon, ſe jettent ſouvent d'un excès dans l'autre, de l'incrédulité dans la ſuperſtition. C'eſt là que les théologiens triomphent, & les conſéquences qu'ils tirent de la conduite de ces hommes qui n'en ont aucune, leur fourniſſent leurs meilleurs armes. Mais après tout j'ai d'autres gens à combattre que des théologiens, & il me faut recourir à la plus fine induſtrie & aux plus excellens ſtratagèmes pour réſiſter aux démons politiques qui me perſécutent impitoyablement. Ces idées abſorbent toutes les autres dans mon eſprit, comme un violent mal rend inſenſible à un moindre. Enfin, mon cher Marquis, je ne ſuis bon à rien qu'à guerroyer, puisque tel eſt mon fâcheux deſtin.

Ecrivez-moi toujours & ſoyez perſuadé de mon amitié. Adieu.

Il eſt vrai, mon cher Marquis, que tous les événemens favorables ou fâcheux ſe ſuccèdent

alternativement. Nous en avons eu tant de malheureux, de cruels & d'affreux, qu'il falloit bien que quelque autre chose vînt y apporter quelque adouciſſement. Cependant reſte à voir jusqu'où nous pourrons porter nos eſpérances. J'ai été ſi malheureux dans toute cette guerre & par la plume & par l'épée, que cela m'a donné une grande méfiance dans toutes les occaſions, de ſorte que je n'en crois plus que mes oreilles & mes yeux uniquement. Je pourrois compoſer un grand chapitre des façons différentes dont les politiques s'égarent dans leurs conjectures, où les exemples ne me manqueroient pas, & cela pour s'être laiſſé emporter par leur imagination & avoir précipité leur jugement. Voilà ce qui me rend retenu & circonſpect. O que l'expérience eſt une belle choſe! Moi qui étois étourdi dans ma jeuneſſe comme un jeune cheval qui bondit ſans frein dans une prairie, me voilà devenu lent comme le vieux Neſtor; mais auſſi ſuis-je griſon, rongé de chagrin, accablé d'infirmités & bon en un mot à être jeté aux chiens.

Votre nouvelle de Port-Mahon eſt fauſſe, mon cher, de même que celle des 2,000 pri-

ſonniers du Général Seidlitz. Je ne m'étonne point de ces bruits de ville; nous en avons ici également. Quand on remonte à leur ſource, on les perd comme les origines des grandes maiſons. C'eſt à préſent le moment pour les forgeurs de contes & les fabricateurs de nouvelles: pourvu qu'il n'y entre ni géant ni féerie, tout le reſte peut être croyable, & bien peu de particuliers ſauront débrouiller la vérité traveſtie en paſſant par tant de bouches. Vous m'avez toujours exhorté à me bien porter; le moyen, mon cher, quand on eſt houſpillé comme je le ſuis? Des oiſeaux qu'on abandonne aux caprices des enfans, des toupies fouettées par des marmots, ne ſont pas plus agités & plus maltraités que je ne l'ai été jusqu'ici par trois ennemies acharnées.

Adieu, mon cher; dès que j'aurai quelque nouvelle adouciſſante, conſolante & reſtaurante, je ne manquerai pas de vous la communiquer en gros; mais ſi le contraire arrive, je vous le dirai de même. Puiſſé-je vous donner bientôt de bonnes nouvelles! Adieu encore. Ne m'oubliez pas.

Il me ſemble, mon cher Marquis, que votre prophète friſe le bel eſprit; il faut que ce ſoit un grand génie, qui s'ouvre une carrière nouvelle:

Car, Marquis, jamais Iſaïe
Ou Habacuc, ou Jérémie
Chez les Juifs vaincus & contrits
N'eurent je penſe la manie
De paſſer pour des beaux eſprits.

Le malheur rend craintif, & la peur ſuperſtitieux. Je ne m'étonne pas que des gens qui annoncent l'avenir avec effronterie & aſſurance, trouvent des eſprits crédules qui ajoutent foi à leurs prédictions: *Un ſot trouve toujours un plus ſot qui l'admire.* Je ſouhaiterois que nous puſſions rire plus à notre aiſe de ces balivernes; mais l'envie de rire m'eſt paſſée: je ſuis frappé de trop de malheurs, & environné de trop d'embarras; avec cela il me reſte trop peu d'eſpérances pour que je puiſſe m'égayer.

Je vous envoie une ode que j'ai faite pour mon neveu; ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt

que cette ode n'eſt point remplie de menſonges & qu'elle n'eſt que trop modeſte pour la perſonne qui en eſt le héros. J'ai eu une fluxion à la joue qui m'a fait ſouffrir le martyre. J'ai été attaqué par tous les fléaux du ciel, & malgré cela je vis, & je vois cette lumière que je déſire cent fois qui ſoit éteinte pour moi. Enfin il faut que tout homme ſubiſſe ſon deſtin. Je ſouhaite que le vôtre ſoit heureux & que vous n'oubliiez pas un ami qui eſt dans un vrai purgatoire, mais qui vous aime & qui vous aimera toujours. Adieu.

Le vers de l'épître au Maréchal Keith peut être corrigé ainſi; alors il n'y a qu'un mot de changé.

„Allez, lâches humains, que les feux éternels" &c.

Voici la ſtrophe que vous réprouvez, telle que je l'ai corrigée.

Ah! Si ce ſang couloit comme au temps de vos pères

Pour

Pour abaiſſer l'orgueil de ces rois ſanguinaires,
De ces uſurpateurs dont le fer s'eſt ſoumis
De vos vaſtes États les plus riches provinces,
Rivaux toujours jaloux, éternels ennemis
De votre liberté, de vos droits, de vos princes;
Mais vos cruels armemens
Souillent vos bras parricides,
Guidés par les Euménides,
Du meurtre de vos parens.

Voilà, mon cher Marquis, tout ce que j'ai pu faire pour votre ſervice. A préſent le démon de la guerre chaſſe celui de la poëſie, & le nombre de meſures & d'arrangemens à prendre abſorbe presque tout mon temps. Je vous rends grâces des ſoins que vous prenez pour cette édition qui fait tant crier; j'eſpère que la nouvelle adoucira tant ſoit peu les eſprits; ſinon je m'en conſole, & je ne m'en pendrai pas de déſeſpoir. Adieu, mon cher. Je vous embraſſe.

Non, Marquis, votre édition
Ne vaut pas mieux que ma campagne;
Toutes deux ſans prévention
Font peu d'honneur à l'Allemagne.
Commençons derechef tous deux
A mieux corriger notre ouvrage,
Et penſons que c'eſt un hommage
Que nous rendons à nos neveux.

Je vous ai répondu; j'ai mieux fait, je vous ai renvoyé l'imprimé corrigé & revu ſur l'original.

J'eſpère plus que jamais que les Autrichiens vont reprendre le chemin de la Bohême & qu'enfin dans peu de jours nous pourrons finir la plus malheureuſe & la plus rude campagne que j'aye faite de ma vie. Mon neveu avance avec un gros ſecours & l'ennemi fait des préparatifs qui dénotent ſa retraite prochaine. Je ne vous dis point le martyre que j'ai ſouffert pendant un gros mois, ni toutes les incommodités dont cette affreuſe ſituation a été accompagnée.

Je ſuis ſi las de me plaindre de la Fortune que je lui fais grâce par ennui. Tâchez, mon cher, de me faire avoir le dictionnaire encyclopédique, que je voudrois acheter pour cet hiver. Je ne vous dis rien ſur ce que je deviendrai cet hiver, parce que foi d'honneur je n'en ſais rien. Adieu, cher Marquis, je vous ſouhaite ſanté, paix & contentement.

Vous trouverez bien ridicule, mon cher Marquis, que depuis ſi long-temps je vous promette des nouvelles & que je ne vous en donne jamais: ce n'eſt aſſurément pas ma faute, mais plutôt celle des événemens qui ſe font attendre, & des diſtances que les courriers ont à parcourir pour arriver. Je ne puis donc vous rien dire ſoit politique, ſoit guerre, ſinon que le Maréchal Daun a fait camper ſa nombreuſe armée & que je ſuis encore en cantonnemens, mais le pied à l'étrier. On m'a écrit quelques bonnes nouvelles de Saxe; cela m'eſt très-agréable, & j'en ſerois plus ravi, ſi les coups

avoient été plus déciſifs; il nous faut de grandes fortunes pour nous donner des avantages ſur nos ennemis: je les demande au Ciel; mais comme je n'ai point de St Siméon le ſtylite, ni de St Antoine, ni de St Jean Chryſoſtome, pas même de St Fiacre, je doute que le Ciel exauce la prière d'un pauvre profane très-peu croyant & encore moins illuminé. Dès que j'aurai quelque choſe de bon à vous mander, vous le ſaurez tout auſſitôt.

En attendant, mon cher Marquis, je m'amuſe avec les Papes Nicolas & Adrien, avec l'Empereur Louis & le Roi Lothaire, avec Mesdames Teutberge & Valrade. Je ſuis ſur le point de voir naître le grand ſchisme d'occident & je me ſens porté à croire que tout l'univers a été imbécille depuis Conſtantin jusqu'à Luther, ſe diſputant dans un jargon inintelligible ſur des viſions abſurdes, & l'épiſcopat établiſſant ſa puiſſance temporelle à l'aide de la crédulité & de la ſottiſe des princes & des nations: la ſuite de l'hiſtoire de la religion conſidérée en ce ſens préſente un grand tableau aux yeux d'un philoſophe & devient une le-

ture inſtructive pour quiconque penſe & réfléchit ſur l'eſprit humain. Cet abbé de Fleury a rendu en vérité un grand ſervice au bon ſens en compoſant cette hiſtoire. Vous allez faire un terrible livre, à ce qu'il me paroît, mon cher Marquis; ſi vous voulez ramaſſer toutes les contradictions & toutes les abſurdités des théologiens, vous vous engagez dans un énorme ouvrage.

Je vous crois Grec comme Démoſthène ſur votre parole. Vous étiez déjà un grand Grec pour moi qui ne ſais que le *Pater emon*; auſſi y parut-il bien à ce ſouper où ſe trouva le Duc de Nivernois, où vous ſoutintes la moitié de la converſation en grec, & où je voulois un dictionnaire pour pouvoir en quelque façon entendre quelques mots des ſavans propos que vous tintes vous deux.

Pour moi je n'ai point profité à cette malheureuſe guerre comme vous; j'y ſuis devenu philoſophe pratique; j'ai d'ailleurs oublié le peu que j'ai ſu, & je n'ai appris qu'à ſouffrir patiemment les maux que je ne pouvois éviter. Adieu, mon divin Marquis. Vous pouviez garder les ouvrages nouveaux de d'Alembert,

qui en vérité ſont du poids de notre monnoie courante. Je vous prie de bien conſerver votre ſanté & de vous reſſouvenir de vos amis, qu'un eſprit malin lutine par le monde ſelon ſon caprice. *Vale.*

J'ai, mon cher Marquis, une petite commiſſion à vous donner. Vous ſavez que Gottskowsky a encore de beaux tableaux qu'il me deſtine. Je vous prie d'en examiner le prix & de ſavoir de lui s'il aura le Corrège qu'il m'a promis. C'eſt une curioſité qui me vient. Je ne ſais encore ni ce que je deviendrai ni quel ſera le ſort de cette campagne, qui me paroît bien haſardée, & trop inſenſé que je ſuis je m'enquiers de tableaux. Mais voilà comme ſont faits les hommes; ils ont des ſemeſtres de raiſon & des ſemeſtres d'égarement. Vous qui êtes l'indulgence même, vous devez compâtir à mes foibleſſes. Ce que vous m'écrirez m'amuſera au moins, & remplira pour quelques momens mon eſprit de Sans-Souci & de ma galerie.

Je vous avoue qu'au fond ces penſées ſont plus agréables que celles de carnage, de meurtres, de tous les malheurs qu'il faut prévoir & qui feroient trembler Hercule même. Le quart d'heure de Rabelais va ſonner; alors il ne ſera plus queſtion que de nous entr'égorger & de courir la pretantaine d'un bout de l'Allemagne à l'autre, pour y chercher peut-être de nouvelles infortunes.

J'ai fait une petite brochure qui paroît à Berlin; c'eſt une relation de voyage d'un émiſſaire chinois à ſon empereur. Le but de l'ouvrage eſt de donner un coup de patte au Pape qui bénit les épées de mes ennemis & qui fournit des afiles à des moines parricides. Je crois que la piéce vous amuſera. Je ſuis le ſeul qui ait oſé élever ſa voix & faire entendre le cri de la raiſon outragée contre la conduite ſcandaleuſe de ce pontife de Baal. L'ouvrage n'eſt ni long ni ennuyeux, mais il vous fera rire. Dans ce ſiécle-ci le ſeul moyen de faire de la peine à ſes ennemis eſt de les accabler de ridicules; vous jugerez ſi j'y ai réuſſi. Adieu, mon cher Marquis. Vos lettres ſont pour moi une

conſolation pareille à celle que donnoit à Élie l'apparition des corbeaux qui venoient le nourrir dans le déſert, ou ce qu'une ſource d'eau eſt pour un cerf qui brâme de détreſſe, ou ce que l'aſpect d'Anchyſe fut pour Énée lorsqu'il l'apperçut aux enfers. Ne me privez donc pas de ma ſeule joie durant mes longs déplaiſirs, & ſoyez ſûr de l'amitié que je conſerverai toute ma vie pour vous. Adieu.

Je vous écrivis hier de venir, mais je vous le défends aujourd'hui. Daun eſt à Cotbus, il marche ſur Luben & Berlin. Fuyez ces malheureuſes contrées. Cette nouvelle m'oblige d'attaquer les Ruſſes de nouveau entre-ci & Francfort. Vous pouvez croire que c'eſt une réſolution déſeſpérée. C'eſt l'unique reſſource qui me reſte pour ne point être coupé de Berlin d'un côté ou de l'autre. Je ferai donner de l'eau de vie à ces troupes découragées, pour eſſayer par ce moyen de leur inſpirer plus de

valeur; mais je ne me promets rien du ſuccès. Ma ſeule conſolation eſt que je périrai l'épée à la main. Adieu, mon cher. Encore une fois, ſuyez & attendez l'événement, pour pourvoir à votre ſureté en cas de malheur. Je vous remercie de l'attachement que vous me témoignez, & vous pouvez compter que j'en conſerverai jusqu'au dernier ſoupir un ſouvenir reconnoiſſant.

Cette lettre a été écrite le 12 Août 1760 avant la malheureuſe bataille de Francfort.

J'oubliai en vous écrivant dernièrement, mon cher Marquis, de vous prier de faire remettre à mon frère Ferdinand, & au général Seidlitz, qui eſt bleſſé & ſe fait guérir à Berlin, un exemplaire à chacun de mon Charles XII. C'eſt une petite attention qui peut-être leur fera plaiſir. Ma ſituation ne change en rien, & je ſuis toujours auſſi inquiet pour l'avenir que je l'ai été jusqu'ici. Mandez-moi pour m'amuſer les menſonges de votre prophète & les ſornettes qui parviennent à vos oreilles. Veuille le

Ciel que cette paix dont on parle commence bientôt à nous donner des eſpérances plus ſolides que celles que nous avons juſqu'à préſent & que nous voyions nos peines & nos travaux terminés par une paix durable & avantageuſe! Adieu, cher Marquis. Je vous embraſſe, & je fais mille vœux pour votre contentement.

Je reconnois, Marquis, votre indulgence au jugement que vous portez de mes lettres: elles ſont bonnes pour le temps qui court & pareilles à tant d'ouvrages éphémères qui ne ſont faits que pour le moment & qui n'ont de durée que celle du jour de leur naiſſance. Il en ſera des Poëſies diverſes ce qu'il plaira à l'imprimeur. Si jamais la paix ſe fait, je vous promets d'y penſer plus ſérieuſement. J'ai lu la maladie & la mort du père Bertier; cela eſt fort plaiſant & les jéſuites n'y ſont pas mal drapés. Mais comparez cette pièce avec une certaine lettre au père Tournemine, que de contradictions dans les ſentimens! L'une eſt le pa-

négyrique de la ſociété, l'autre en eſt la ſatire. Je ſouhaiterois aux grands écrivains une meilleure mémoire, pour qu'ils ſe ſouvinſſent en tout temps de ce qu'ils ont déjà publié; mais les poëtes n'y prennent pas garde de ſi près, & le ſouffle léger des vents emporte leurs paroles & ſouvent leurs penſées.

La négociation de la paix eſt comme un feu qu'on allume, qui quelquefois paroît s'éteindre & qui tantôt par ſaillies jette une nouvelle flamme. Il faut attendre, & voir ce qui en réſultera. La philoſophie & l'expérience ont dompté ma vivacité naturelle & m'ont appris à attendre les événemens avec patience, un chrétien ajouteroit avec réſignation. Dans le pays où je ſuis il n'y a point d'eſtampes; je ne puis parier contre les vôtres que des ſoieries & de la limaille du fer qu'on tire ici des mines. Ce ſeroit un pari digne de Pharaſmane. Voilà tout ce que je puis pour vous. Ayez la bonté de dire à Gottskowsky qu'il m'envoie un catalogue de ſes tableaux; cela m'amuſera dans les momens de l'accès de fièvre chaude qui va nous prendre.

Vous n'aurez point de vers aujourdhui de moi; je vous en réſerve tout un amas pour la première occaſion. C'eſt quelque choſe de terrible que ce démon de la poëſie; il me tourmente dans toutes les ſituations où je me trouve, il m'aſſaillit partout. S'il ſe trouve quelque exorciſte de votre connoiſſance, envoyez-le-moi, pour qu'il me délivre de cet eſprit malin. Adieu, mon cher Marquis, je vous recommande & moi à la protection de ſa ſacrée majeſté le haſard. Je ſouhaite qu'il vous faſſe vivre heureux, tranquille & ſain, & que je vous retrouve tel, ſi ce même haſard permet à ma deſtinée errante de me ramener jamais à mes foyers de Sans-Souci.

612881